

# Bibliothèque numérique

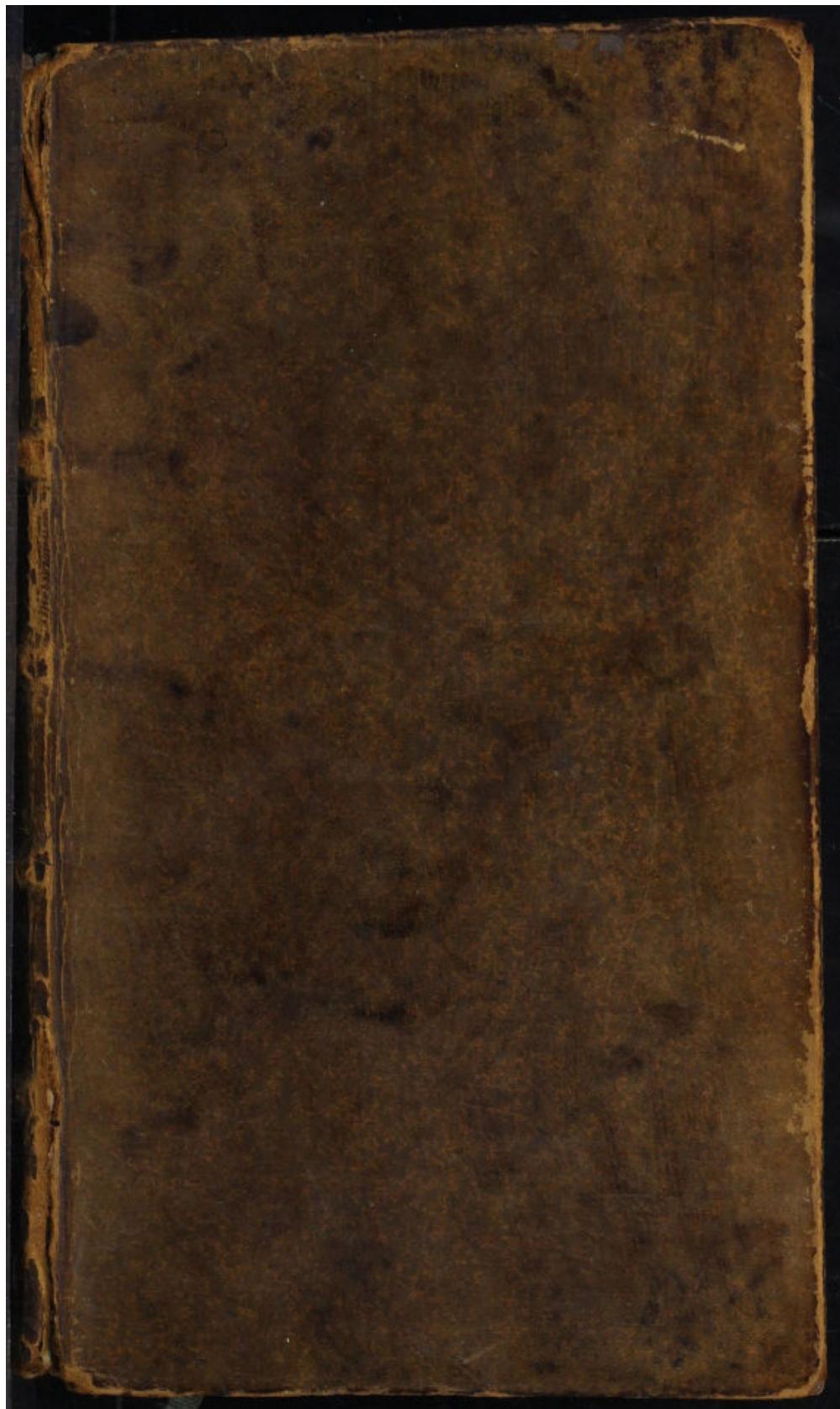
# medic@

**Hecquet, Philippe.** *Traité de la peste, où, en répondant aux Questions d'un Médecin de Province sur les moyens de s'en préserver ou d'en guérir, on fait voir le danger des Barraques & des Infirmeries forcées. Avec un problème sur la peste. Par un Médecin de la Faculté de Paris.*

*A Paris, rue S. Jacques, Chez Guillaume Cavelier fils, au coin de la rüe de la Parcheminerie, à la Fleur de Lys. M. DCC. XXII. Avec Approbation et Permission., 1722.*

*Cote : BIU Santé Pharmacie 11447*

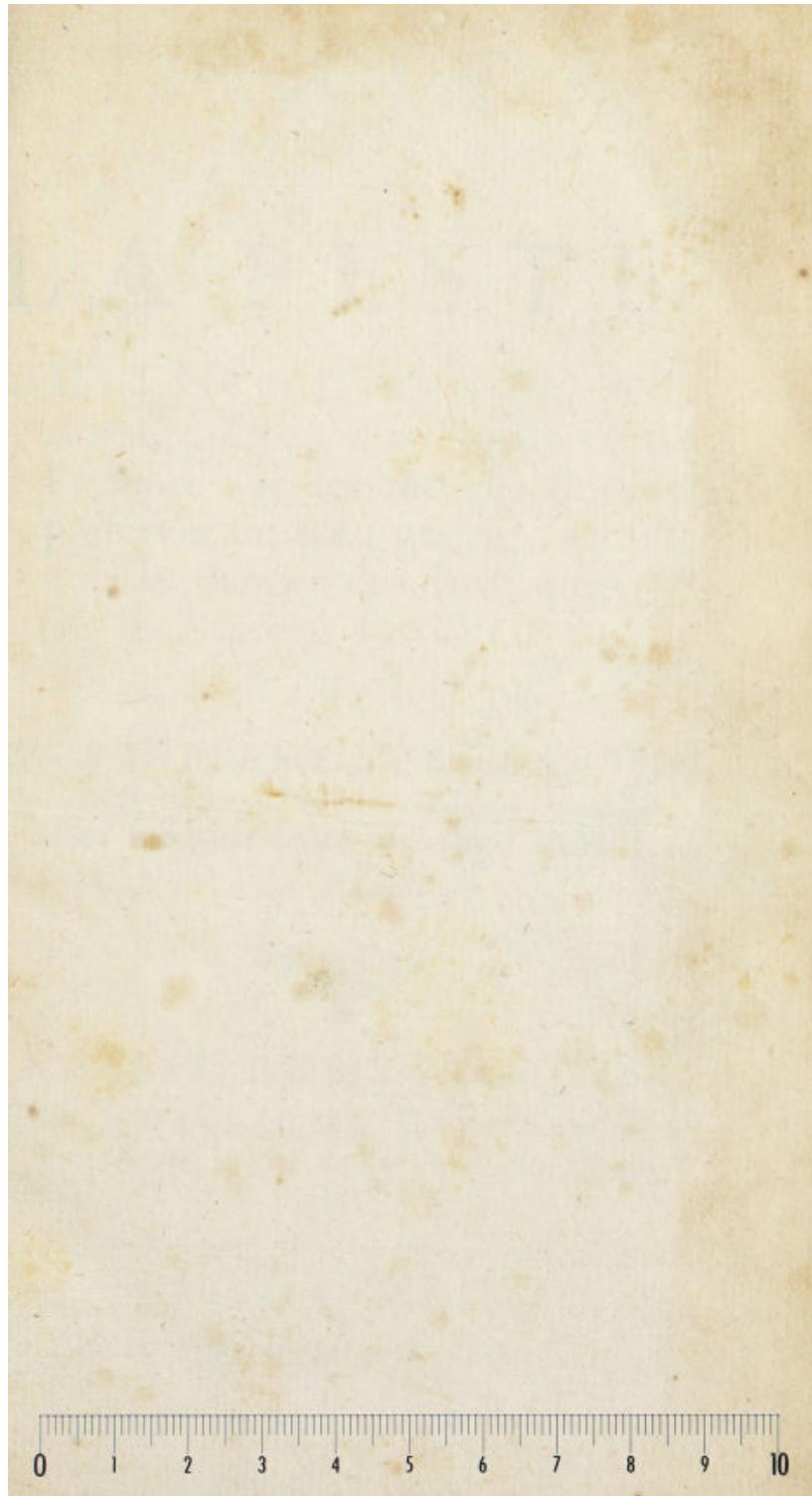


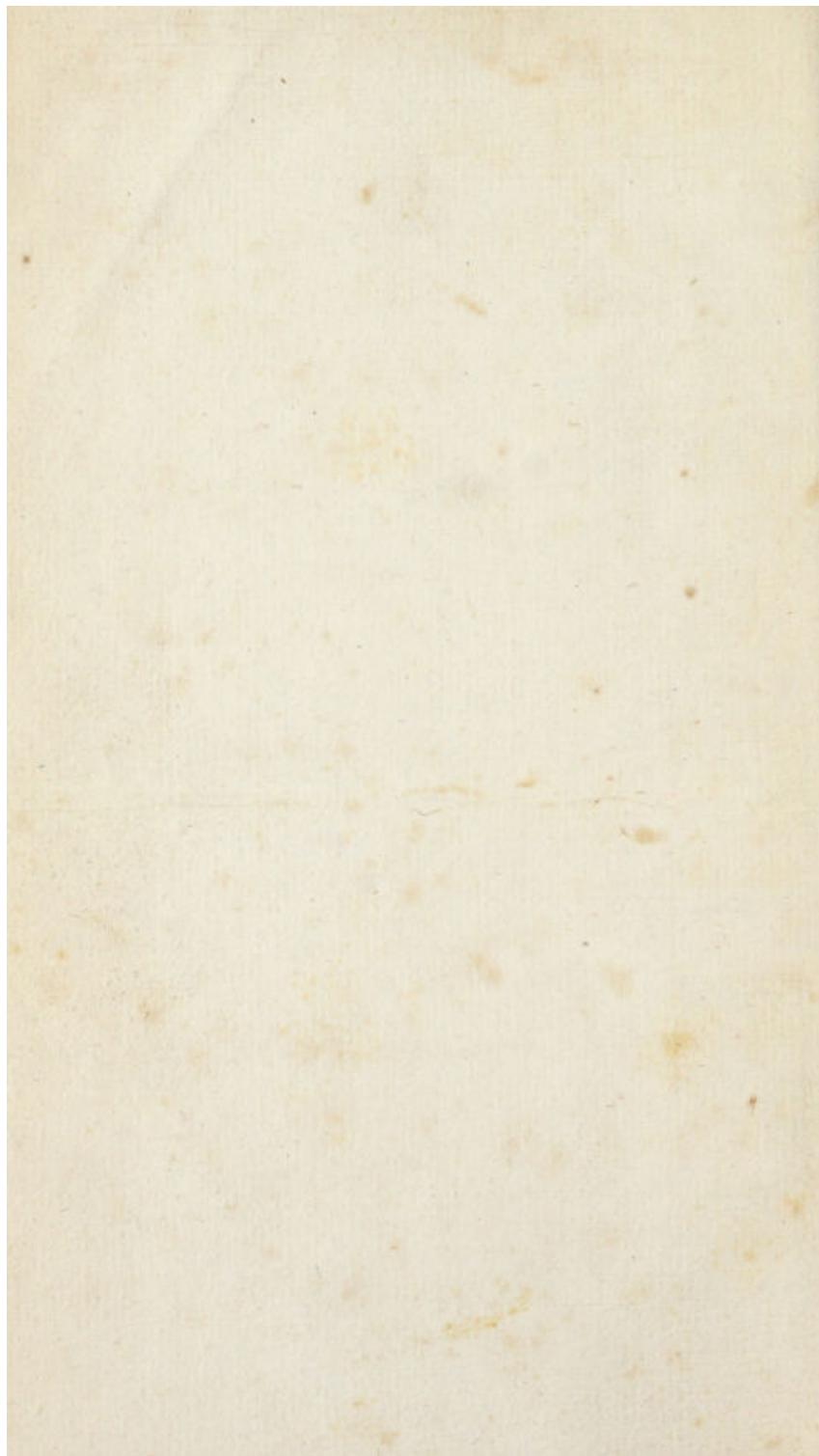


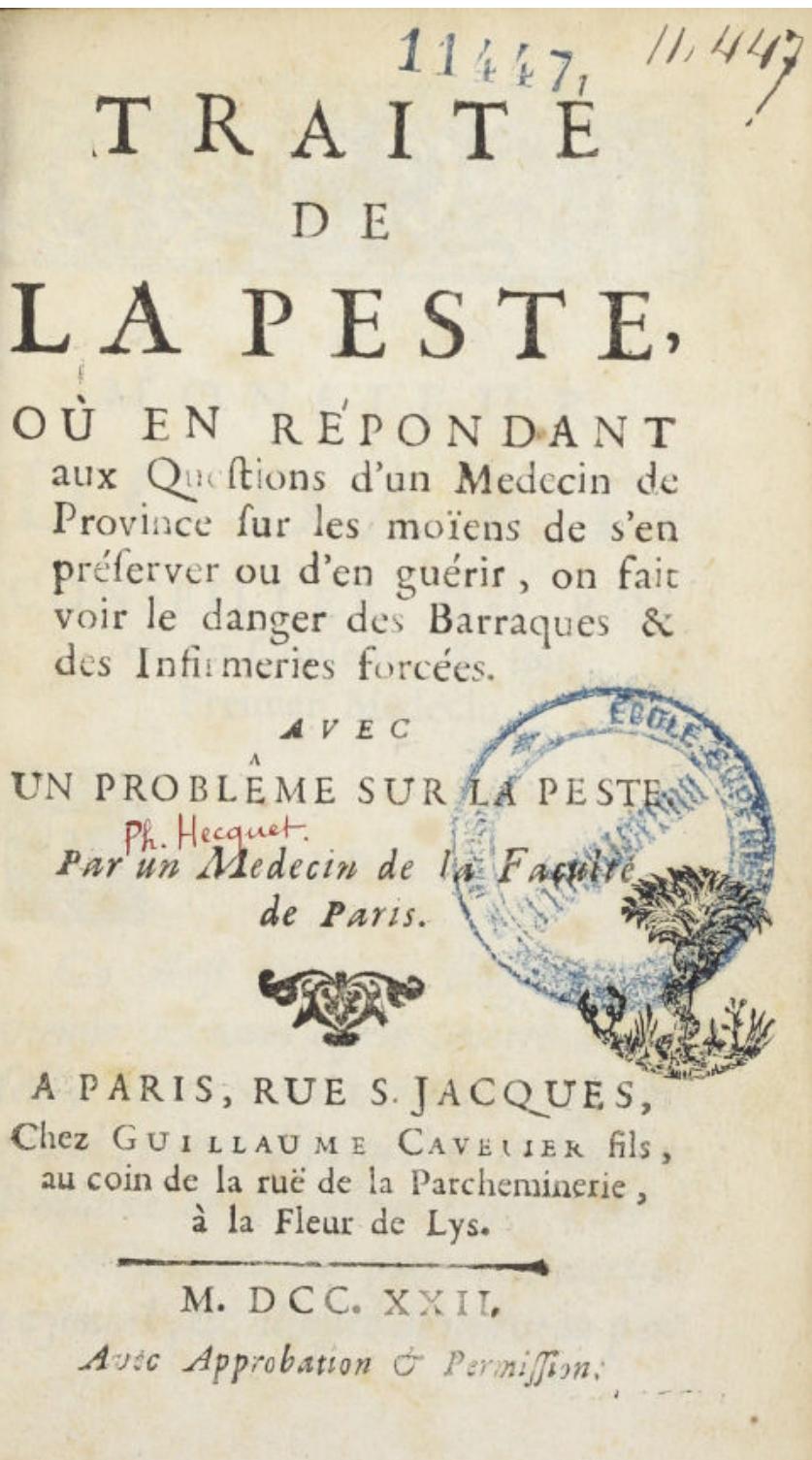


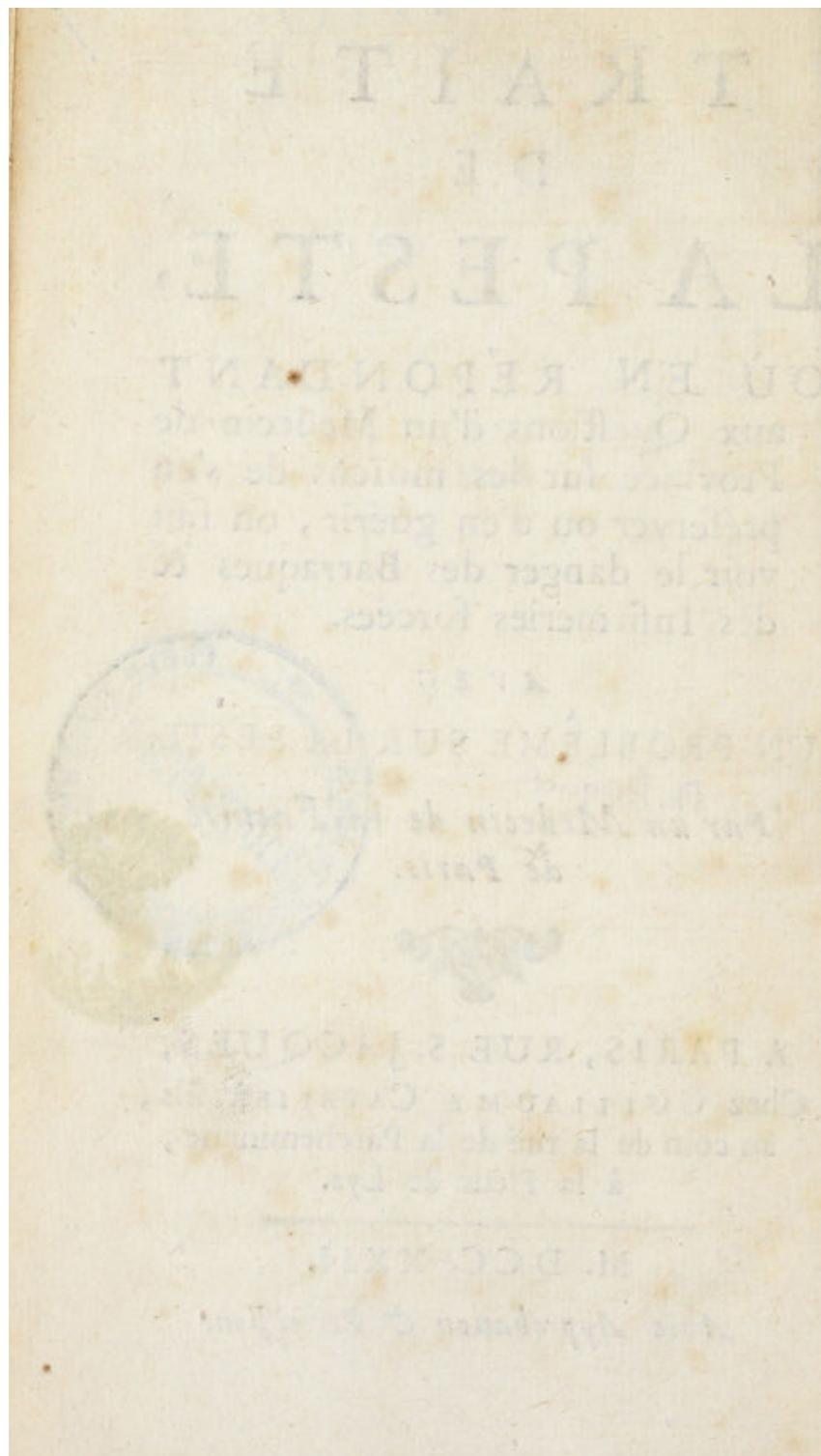














A  
M O N S I E U R  
D O D A R T,  
C O N S E I L L E R D U R O I  
en ses Conseils, & son  
Premier Medecin.



M O N S I E U R,

Ce n'est point un éloge que je vienne ici vous offrir, votre Nom seul, M O N S I E U R, en est un grand, relevé déjà qu'il étoit dans la Personne de Monsieur votre Pere, soutenu aujourd'hui par votre merite personnel, & illustré de nouveau par

ā ij

## E P I T R E.

la place que vous occupez si digne-  
mēnt: mais c'est un hommage de la  
Medecine, & un compte que j'ai  
l'honneur de vous rendre. Votre atten-  
tion, M O N S I E U R , pour le pro-  
grés de la Medecine, regle celle de  
tous ceux qui s'occupent des mêmes  
soins, surtout de ceux qui vont à la  
guérison des maladies aussi difficiles  
& aussi meurtrieres qu'est la peste,  
dont les causes sont si cachées, les in-  
dications si obscures, & les reme-  
des si contestez. Lors donc que votre  
application continue à la conserva-  
tion du précieux PRINCE & du grand  
R O I dont vous nous conservez si  
glorieusement la santé & la vie, a  
encore des attentions de reste pour  
celle de ses Peuples, que ne vous  
doit point la Medecine, de secours  
& de correspondance, à Vous,

## E P I T R E.

MONSIEUR, auquel comme à son centre, elle doit rapporter ses idées, ses réflexions & ses connoissances comme des points de vñë qu'elle soumet à vos yeux. En effet, ce ne sont point ici des loix qu'on prononce, ni des décisions que l'on fasse pour juger souverainement de la maniere de traiter la Pesté; mais ce sont des observations ou tirées d'après nature & du fond de la pratique des petites veroles ou des fiévres malignes, ou copiées d'après de grands Maîtres expérimentez en fait de Pesté. Aidé de ces secours, & sous de tels auspices, j'ose vous presenter, MONSIEUR, les différentes methodes de traiter cette maladie, qui ont réussi entre les mains de ces grands Hommes: & en cela n'aiant eu d'autre crainte que celle de manquer à l'exacte vérité,

## E P I T R E.

scrupuleusement respectable quand il s'agit de la vie des hommes, je n'ai point crains de conserver à la saignée la valeur que lui ont donné les grands Auteurs qui l'ont pratiquée avec succès dans la Peste. Par la même raison j'ai relevé le prix des sudorifiques, des acides, des narcotiques, des absorbants, & des febrifuges, suivant les doses, les correctifs, & les assortimens nécessaires pour assurer le succès de ces remedes, qui paroissent avoir été un peu mal entendus ou trop negligez dans ces derniers tems: au contraire, j'ai peu relevé les purgatifs & les émettiques, moins cependant par mauvaise humeur ou par préjugez contre ces remedes, si recommandables d'ailleurs dans les maladies humorales, que parce que je les ai trou-

É P I T R E.

ve moins en faveur, en discredit même  
souvent dans les Ecrits des Praticiens,  
lesquels convaincus que la Peste tient  
moins à une humeur qu'à un esprit,  
ont donné moins de créance à ces sortes  
d'évacuants, qu'aux remèdes qui  
préviennent la fougue des esprits, qui  
en rabbattent les écarts, & qui en  
redressent les irregularitez. Souffrez  
donc, je vous supplie, MONSIEUR,  
que sous vos yeux se présentent à ceux  
du Public ces differens plans de tra-  
iter la Peste, dans lesquels, comme  
en des exquisses, ou des modelles,  
on apperçoive d'un coup d'œil ce qui  
a été le plus heureusement pratiqué,  
ou ce qu'on peut le plus légitimement  
mettre en usage pour la guérir, sui-  
vant les règles de l'Art, les differen-  
ces de Peste ou celles de leurs symptô-  
mes, enfin suivant la prudence &

E P I T R E.

le discernement d'un Medecin exercé,  
qui saura amener ces differens reme-  
des à leur place, & les marier avec  
les circonstances des tems, des âges,  
des sexes, des climats & des tempe-  
rammens. Voilà, M O N S I E U R , le  
dessein de ce petit Ouvrage, indigne  
de l'honneur de votre protection, s'il  
renfermoit d'autres vñës que les vô-  
tres, qui sont celles du bien de la  
Patrie & de la gloire de la Mede-  
cine. Permettez - moi cependant,  
M O N S I E U R , d'y en ajouter encore  
une autre, c'est celle de donner au  
Public un temoignage du profond  
respect & de la parfaite considera-  
tion avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

M O N S I E U R ,

Vôtre très-humble & très-obéissant  
serviteur , H E C Q U E T .



# TRAITÉ DE LA PESTE, *Pour répondre aux Questions d'un Medecin de Province, sur les moyens de s'en préser- ver ou d'en guérir.*

**V**os alarmes, Monsieur, sont les nôtres, depuis qu'il paroît que les distances des lieux sont moins des raisons de se rassûrer contre la peste, que des preuves trop certaines de la puissance de ce fleau, dont le cours rapide étonne les Villes & les Pro-

A

*2 Traité de la Peste.*

vinces, franchissant toutes les barrières qu'on lui oppose, & méprisant toutes les règles de sagesse & de prévoyance qui ont été employées jusqu'à présent. Nos doutes d'ailleurs & nos incertitudes croissent comme les vôtres avec le mal, aussi peu éclairez que vous, Monsieur, sur les causes ou la nature d'une si affreuse maladie, & aussi peu instruits sur la maniere ou les moyens de les guérir.

Comme vous, Monsieur, nous nous attendions à trouver de nouvelles lumières & quelque consolation dans les écrits sur la peste qui se multiplient tous les jours, sous les noms ou suivant les observations de célèbres Médecins qui se sont généreusement rendus les témoins oculaires des désastres commis par la peste de Marseille, &c. mais l'affreuse &

l'étonnante mortalité que leur présence & leurs soins n'ont pu arrêter, & l'aveu humiliant que d'aussi habiles gens font là-dessus au public, redoublent en nous les incertitudes dont vous vous plaignez, & dont nous nous plaignons avec vous.

Le peu d'avance que nous avions fait à travers les ombres & l'obscurité des causes de ce furieux mal, nous est même enlevé par ces Messieurs, tout occupez qu'ils paroissent à dépersuader la Medecine, que la contagion dont l'on convenoit universellement, n'a nulle part dans la production de la peste; & après nous avoir ôté ce foible rayon de connoissance, ils nous réduisent à tout ignorer dans une matière si importante, nous livrant par consequent à la plus affreuse des frayeurs, en même temps qu'ils s'effor-

Conta-  
gion. S'il  
en faut re-  
connoître.

A ij

4 *Traité de la Peste.*

cent d'établir la frayeur pour la principale, & peut-être selon eux l'unique cause de la peste. Car enfin, quoi de plus défolant que d'être prochainement menacé d'un mal authentiquement déclaré inconnu & le plus souvent mortel !

Avec de tels principes la Médecine se trouve réduite au hazard ou à l'aventure de remedes risquez ou donnez presque sans règle & sans égard pour des causes sur lesquelles on s'aveugle, tandis qu'en même tems l'on se prête à des raisons vulgaires, mal établies & sujettes à mille méprises. Telles sont des forces abbatuës, des cruditez croupissantes dans l'estomac, une bile verte & corrompuë, accumulées dans les premières voyes, & allencentre de ces causes *postiches* ou supposées, on se permet l'usage

des émettives, des purgatifs & des sudorifiques les plus incendiaires, sans retenuë pour les loix de la Medecine.

Vous appercevez sans doute, Monsieur, en ceci la raison que vous cherchez de la perte de tant de personnes que cette maladie a enlevées; la Medecine a crû incomprehensible ce qu'elle n'a pû expliquer, sans se souvenir qu'il importe moins pour la guérison des maladies d'en expliquer l'essence ou d'en développer les causes, que d'en comprendre le genie pour en tirer des regles de conduite. On trouve, dit-on, tous les systèmes insuffisans pour démêler par le discours les causes de la peste; mais la sorte de symptomes qui commencent constamment cette maladie, ceux par lesquels elle s'accroît, ceux qui la finissent, les impressions qui en ré-

A iij

Nature de  
la peste En  
quoi elle  
consiste.

sultent, les evacuations qui s'en ensuivent, les marques qu'ils laissent dans les viscères, les engagemens enfin ou les dépots qui s'y font, le sentiment des malades, leurs *anxitez*, la nature du pouls, l'habitude de la peau, le regard des yeux, la couleur de la langue, le maintien enfin ou la contenance de tout le corps; toutes ces différentes circonstances ne présentent-elles rien à l'esprit d'un Medecin, qui soit capable de former son jugement, & de lui ouvrir des vœus ou des indications pour regler sa conduite? La Medecine eût-t'elle d'autres secours dans ses commencemens? & l'art d'observer en Medecine, fut-t'il autre chose parmi les premiers Maîtres, lesquels à l'aide d'un bon jugement ou de reflexions sensées, ont compris les besoins de la nature & en

ont sagement décidé? Ainsi un Medecin dépourvû même de tout système, trouve toujours une ressource pour guérir, dans la force & la justesse de son juge-  
ment, lequel démêlant à pro-  
pos les goûts de la nature, ses  
penchans & ses inclinations à  
travers les dérangemens qui obs-  
curcissent ses vûës, l'éclaire sur  
les moyens de la débarasser.

Les symptomes sur tout qui  
distinguent la peste & qui la ca-  
racterisent, portent avec eux  
des marques si sensiblement con-  
traires à la nature, qu'il est  
étrange qu'on ait pû ne point  
comprendre ses veritables be-  
soins, sur tout aujourd'hui que  
les loix de l'économie naturelle Systèmes.  
du corps humain étant plus con-  
nuës que jamais, font sentir à  
un Medecin éclairé en ce genre  
les violences qu'elles souffrent,  
& par consequent les secours  
A quoi ils  
sont bons.

A iiiij

8 *Traité de la Peste.*

qu'elles attendent & qu'elles implorent de la Medecine: fussent donc tous les systèmes manquez ou aneantis, il ne siedra jamais à des Medecins elevez en de fameuses Ecoles & versez en pratique, de justifier l'irregularité de leur conduite en Medecine sur le défaut ou l'insuffisance des systèmes, qui n'ont jamais dû faire loi en Medecine, ni donner des regles à un Medecin, mais dont un Medecin peut s'aider pour faire comprendre les regles ou les loix de la Medecine. Je ne crains point, Monsieur, de vous parler ce langage, zelateur comme vous êtes de l'observation en Medecine, à laquelle, comme je vous l'ai oüi dire tant de fois, vous auriez voulu qu'on eût tout rapporté en Medecine; en effet les pestiferez de Marseille s'en seroient mieux trouvez, &c

la peste triompheroit moins au-  
jourd'hui de la Medecine & de  
la vie des hommes. Mais enfin  
vous me demandez à vous raf-  
furer avec moi, & de ma part  
je vous prie de me permettre  
d'essayer à me rassurer avec  
vous par les raisonnemens na-  
turels & les sages reflexions que  
je vous ai tant de fois oüi  
faire.

Vôtre premiere inquietude, Préserver  
Monsieur, roule sur la maniere tifs.  
de se préserver de la peste, sur  
quoi vous recherchez 1<sup>o</sup>. les  
moïens de préserver un Peuple  
ou une Ville avant que la peste  
y ait commencé ? En second  
lieu, les moïens par lesquels  
les particuliers peuvent se pré-  
server eux-mêmes ? En troisié-  
me lieu, comment le reste d'une  
Ville peut se préserver de la  
peste qui a commencé d'infec-  
ter quelques maisons ?

10 *Traité de la Peste.*

A toutes ces demandes l'on répond aujourd'hui d'un air assuré, qu'il n'est point de contagion, ou que la peste ne se gagne point, & qu'il convient à des gens instruits de détruire ce préjugé vulgaire, & au peuple d'en croire là dessus & de s'en rapporter sans inquiétude aux Scavans qui ont examiné ces matières, & qu'avec un peu de fermeté d'ame on se préserve de la peste & l'on en affronte les dangers. Mais de tristes expériences & de fâcheux évenemens sont des faits qui ont trop parfaitement convaincu le monde, & un jugement porté comme celui-ci par toutes les nations, renferme un caractère de vérité respectable, & à laquelle on doit autre chose que des discours ou des mépris.

Que la contagion est réelle.

Car enfin laissant là tous les

systèmes, puisqu'on les trouve insuffisans en matière de peste, Contagion. Comment elle se communique. peut-t'on s'étourdir au point de ne point appercevoir, qu'un paquet de marchandises venant d'un lieu infecté dans une Ville parfaitement désoccupée ou exempte de toute frayeur de peste, la communique étant développé, 1<sup>o</sup>. dans une famille, ensuite dans le voisinage, puis dans toute la rue, enfin par toute la Ville. Mais la contagion qui se met dans les troupeaux de bœufs & de moutons, & qui se transmet de Province en Province non seulement, mais encore de Royaume en Royaume, cette contagion, dis-je, deviendroit-t'elle une preuve sensible de l'ame des bêtes, lesquelles devenuës pensantes ou capables de reflexion, s'effrayeroient au bruit de la contagion qui désoleroit leur voisinage?

L'on doute qu'une Physique raisonnante voulut faire cet honneur aux bêtes, en prodiguant ainsi la raison aux vaches & aux bœufs. Est-t'il moins sensible qu'un fruit gâté corrompt son voisin ? Mais pour parler physique sans parler système, est-t'il douteux que tous les corps, de quelque nature qu'ils soient, transpirent ou exhalent quelque chose de très subtil, refusons - lui un nom (pour ne rien emprunter des systèmes) ce sera constamment quelque chose de très spiritueux ; & conçoit-t'on qu'une matière subtile, si aisée à s'insinuer, demeure indifférente, offensive, sans force & sans action, étant reçue dans les corps qui l'avoisinent ? sur tout si l'on fait attention que ces corps voisins sont par eux - mêmes infinitiment susceptibles d'ébranle-

Conta-  
gion. Sa  
nature.

ment, composez qu'ils sont de parties *solides* faites par le mouvement, & de *fluides* qui ne sont rien moins que des ressorts. Dans cet état quoi de plus naturel & de plus sensible que l'approche des matières qui transpirent de certains corps fera quelque changement dans les parties des corps qui en recevront les impressions? impressions d'autant plus actives, que ce sont des *contacts* de molécules lancées d'un corps dans un autre, portant par consequent avec elles la force du ressort qui les darde vers d'autres corps, *élastiques* eux-mêmes dans tout ce qui les compose, soit *solide* ou *fluide*. Voila, Monsieur, la situation ou la disposition des corps des hommes quand ils se trouvent environnez de corps ou de matières infectées, ils sont exposés aux traits d'un ef-

prit ou d'un air d'autant plus actif, qu'il est plus fin & plus subtil, lequel respiré & reçû dans le corps non infect, y porte & y excite des ebranlemens d'autant plus malfaisans, que ces molecules infectées, ou ces esprits *elastiques* leur sont étrangers.

**Effets de la contagion.**

Vous paroît-t'il donc, Monsieur, si contraire à la raison, de penser qu'une pareille matière aérienne, active & étrangere renverse l'économie animale, & devienne la source & la semence du mal dont elle est comme le germe. Ainsi cette contagion qu'on traite d'imagination ou de chimere est fondée dans la nature même ; tous les corps transpirans naturellement communiquent entre eux, & s'entretiennent reciprocement quand les matieres qu'ils s'entre donnerent se trouvent modi-

*Traité de la Peste.* 15  
fiées & conformes à leur nature ; car de-là résulte cette harmonie de mouvemens qui fait l'équilibre des fonctions & l'état de la santé. Il n'en est point de même quand un air étranger ou une modification étrangere est reçu dans le corps, car alors comme une matiere seditieuse ou mutine, il souleve tout, & répand par tout le trouble. A présent donc qu'il est prouvé que la contagion est quelque chose, ou à tout le moins un mode physique, il nous sera permis de se prémunir allencontre de ses insultes,

Souffrez, Monsieur, que j'aïe l'honneur avant que je prenne la liberté de vous rien marquer ici touchant les précautions que vous cherchés contre la peste, de vous renvoyer d'abord à la consultation qui fut demandée là-dessus en 1581. à la Faculté

16 *Traité de la Peste.*

de Medecine de Paris par Mes-  
sieurs de la Police de cette ville,  
& qui fut présentée à ces Mes-  
sieurs par le Doyen de ladite  
Faculté le 1. Fevrier de la mê-  
me année. Vous la trouverez  
imprimée avec sa traduction  
sous ce titre, *Cautiones ad præ-  
visionem pestis, ex rogatu pro-  
cerum politicorum, &c.* vous y  
trouverez de sages conseils qui  
honorent cette celebre Faculté,  
& qui sont dignes de votre at-  
tention. Mais vous m'obligez,  
Monsieur, à m'expliquer moi-  
même avec vous sur la même  
matiere, je ne le fais pas sans  
crainte, après l'avis d'une Com-  
pagnie si sçavante à laquelle j'ai  
l'honneur de tenir, & que je  
respecte si parfaitement, mais  
je vous obéis, & ce sera un ti-  
tre d'excuse pour tout ce qui  
pourroit vous déplaire.

Maniere

Préserver un corps, c'est le  
conserver

conserver dans sa force naturelle. Cette force consiste dans l'habitude, le *ton* & l'état de ses parties *solides* d'une part, & de l'autre dans la bonne disposition de ses *fluides*, dans leur *craie*, leurs qualitez, ou leur constitution propre. Pour obtenir ce double avantage, il faut écarter tout ce qui peut affoiblir les nerfs ou déranger le cours des *esprits*, ou de leurs oscillations, effets que produisent nécessairement l'inquiétude, la fraïeur & le desespoir.

La principale attention de la <sup>Fraïeur des</sup> Medecine doit être donc d'enlever des esprits des peuples, cette pensée desesperante, que la peste est un mal inconnu, incurable, & au dessus de toute sagesse & de toute habileté, al- lencontre duquel tout remede <sup>Moyens</sup> est impuissant, si cruel enfin <sup>contre la</sup> <sup>fraïeur.</sup> qu'il enleve les hommes par mil-

B.

liers : il faut au contraire assurer hardiment , comme il est vrai , que cette maladie n'est incurable , que comme l'on dit d'une forteresse qu'elle est *imprenable* ; car comme avec de la bravoure , du temps & de la conduite , on vient à bout de s'emparer de quelque forteresse que ce soit , on réussit à guérir de la peste avec de l'attention , du courage & de l'habileté ; & faute de cette précaution prise avec le public , la peste le trouvant saisi par la crainte avoüée dans les écrits mêmes des Médecins de réputation , elle en fait un ravage d'autant plus grand , que les esprits étant consternés , & les nerfs saisis par la fraïeur , ou *convulsivement* serrez dans leur tissure , elle arrête soudainement la circulation du sang ; & étouffant ainsi tout d'un coup la chaleur natu-

relle, tué presqu'autant de monde qu'elle en attaque.

Pour dissiper une autre sorte d'inquiétude dont il n'est pas moins nécessaire de soulager les esprits des peuples, il faut leur faire voir de sûres mesures publiquement prises pour ne les laisser manquer de rien, parce qu'instruits par de funestes evenemens de l'affreuse disette, laquelle en plusieurs pestes a fait plus perir d'habitans que la contagion même, ils se croiront morts si l'on manque de leur faire voir des ressources certaines. Ce sera en faisant des magasins publics des choses nécessaires à la vie, afin que les peuples étant bien persuadé qu'ils ne manqueront point, ne s'attendent qu'à avoir à soutenir uniquement l'effort de la maladie.

Ces précautions renferment

B ij

Autre  
moyen  
contre la  
fraîeur.

*v. wedelius  
de causis  
diritatis  
pestilentiae.  
p. 216. Mie-  
dicin. sep-  
tent.*

20 *Traité de la Peste.*  
les préservatifs les plus efficaces,  
ou les moyens les plus sûrs pour  
prémunir les peuples entiers al-  
Contagion. lencontre de la peste. Pour s'en  
Sa nature. convaincre, il faut comprendre  
que la contagion toute réelle  
qu'elle est, n'est point une puif-  
fance *despotique* ou absoluë ;  
elle ne prend que sur les corps  
qui y sont disposés, c'est-à-dire  
en qui les nerfs déchus de leur  
*ton* ou de leur fermeté naturelle,  
s'accordent tout d'abord  
avec les impressions de l'air con-  
tagieux, se mettant de concert,  
& pour ainsi dire, en cadence  
avec lui, de sorte que confor-  
mant leurs oscillations avec les  
siennes, ils transmettent dans  
les viscères toute la maligne  
puissance de ce venin. Il n'en  
arrivera pas de même, si les  
nerfs se trouvent en force &  
dans leur ressort naturel, car  
alors ils repousseront les premie-

*Traité de la Peste.* 22  
res approches de ce venin , &  
conserveront toutes les fon-  
tions du corps dans le calme &  
leur ordre naturel.

L'air ou l'*atmosphère* auroit Contagion  
aussi besoin de préservatif , dans l'air.  
l'on remarquoit que la peste re-  
gnante s'avança de place en  
place & sans interruption , de-  
forte que l'air parut infecté de-  
puis l'endroit où la peste auroit  
commencé , jusqu'à celui où elle  
a fait ses derniers progrez.

En ce cas , comme la conta-  
gion feroit une sorte d'ondula-  
tion dans les parties *elastiques*  
de l'air , qui commençant dans  
le lieu premierement infecté ,  
rouleroit sans s'interrompre jus-  
qu'à l'endroit menacé de peste , Correctif  
il faudroit par de fréquentes  
*explosions* & par semblables é-  
branlemens étonner l'air , &  
rompre le cours & la direction  
de cette ondulation contagieu-  
re

se, ce que l'on procureroit par de fréquentes décharges de canons ou de boëtes : les fumées de fours à chaux ou semblables nuages artificiels remplissant l'atmosphère d'une ville de molécules grossières, humides & pesantes, forment une espece de barrière entre les lieux infectez & la ville menacée.

Contagion  
dans les  
personnes.

L'air a moins besoin de cette sorte de correctif, quand la contagion paroît moins répandue dans l'*atmosphère* qu'attachée aux personnes ou aux marchandises qui la promenent & la transmettent par tout où ils penetrent. En ce cas la contagion n'étant qu'une communication de corps particuliers à corps particuliers, doit être comprise comme l'émanation d'une portion singuliere d'air alteré ou modifié, *concentré* encore, retenu d'ailleurs, attaché enfin à

un corps particulier, en qui n'ayant point trouvé de disposition pour s'y insinuer, s'y développer, & en infecter l'intérieur, y demeure extérieurement comme en dépôt pour s'unir & se lier d'oscillation avec les corps, lesquels moins affermis dans leur tissure, ou plus mous dans leur ressort, se laisseront pénétrer, & se soumettront à la puissance de cet air empesté.

La contagion n'est donc alors qu'une ondulation particulière d'une portion d'air extérieur & limité qui s'étend à un autre corps auquel il s'unit, parce qu'il le trouve en conformité de nature ou de *mode* avec lui; ainsi associés ils communiquent d'action, de mouvement, de vertu, de sorte que séparez de masse ils sont unis dans leur manière d'être.

Préservatif  
allencon-  
tre de la  
contagion  
des person-  
nes.

Pendant cette sorte de conta-  
gion le meilleur préservatif pour  
s'en garantir, c'est d'empêcher  
& de prévenir absolument le  
*contact* des corps ou matières  
infectées, en leur refusant toute  
entrée & toute communication  
avec les lieux non infectés; pour  
cela on n'admettra rien de tout  
ce qui vient de lieux suspects,  
avec le même soin, la même  
diligence & une précaution  
semblable à celle qu'on appor-  
teroit pour empêcher l'appro-  
che d'une étincelle de feu d'un  
lieu où se trouveroit de la pou-  
dre à canon: car c'est à peu  
près ainsi qu'il faut compren-  
dre la disposition des corps, sur  
tout de plusieurs personnes, les  
quelles faisies de crainte, ou  
portant en elles des semences  
d'infirmité, se trouvent dans  
une disposition prochaine & ha-  
bituelle à se laisser aller à des  
impressions.

impressions étrangères qui les determinent à la maladie , ou à de semblables semences qui les y portent. C'est pourquoy le moyen infaillible pour preserver un païs de cette sorte de contagion , c'est de le fermer absolument sans égard , ni distinction , à tout ce qui seroit apporté des lieux suspects.

Ce soin doit s'étendre aux personnes mêmes qui viennent des lieux infectez ; & pour cela sans les laisser avancer , on les arrêtera en des lieux destinez pour cela , soit des maisons ou des tentes , & là on les obligera à quitter leurs habits , leurs linge & leurs perruques , lesquels feront tous brûlez sur le champ & en pleine campagne , & après les avoir obligez à se baigner , si la saïson le comporte , ou du moins à se laver & se frotter de vinaigre , on leur fournira des

C

habits & du linge qui leur seront portez des lieux où ils se presenteront pour entrer. On exercera la même rigueur , autant qu'il sera possible , sur les paquets d'habits ou de marchandises qu'ils apporteront avec eux ; on en brûlera donc tout ce qui pourra l'être sans trop de consequence ; celle même de la dépense pour ceux qui se presenteront ne doit point arrêter , car on ne sçauroit trop faire pour ôter à tous ceux qui viennent des lieux infectez l'envie d'aller en ceux qui ne le sont pas.

Preserva-  
tifs pour  
les person-  
nes.

L'on demande , & avec raison , des préservatifs pour les personnes ; mais vous convenez , Monsieur , des étranges méprises qui se commettent à ce sujet. On s'est persuadé dans le monde , qu'un préservatif est une drogue ou un remede , & sui-

vant ce préjugé on a inventé mille compositions aussi dangereuses que la peste même, par les amorces de feu qu'elles renferment, lesquelles venant à se développer dans le sang ou dans les viscères, les alterent, les troublient, & par là les préparent & les disposent à se prêter à la contagion. Mais le préservatif des personnes est une conduite ou une maniere de gouverner ou de regler leur régime ou leur nourriture pour contenir le sang & les esprits a l'encontre de tout ce qui pourroit les développer à contre-temps, & les faire sortir de leur assiette naturelle. Pour prévenir ce malheur, la mediocrité en toute chose, la sobrieté & la frugalité deviennent de puissans moyens par lesquels la nature demeurent à elle-même & maîtresse de ses opérations,acheve &

C ij

18 *Traité de la Peste.*  
parfait ses *cocitions*, les *digestions* & ses *dépurations*: moyens sûrs pour ne laisser aucun mauvais restes, ni aucunes cruditez qui deviennent les foyers, & comme les *matrices* des causes des maladies & de la contagion elle-même; parce que ces cruditez contractant des saveurs étrangères, deviennent des causes d'irritations dans les *solides*, qu'ils piquent, agacent; & par là les faisant changer d'oscillations, les disposent à en contracter d'étrangères, ou à en adopter de nouvelles; tous préliminaires à la contagion qu'il faut soigneusement éviter en ceux qu'on veut préserver de la peste.

Regime, Vous demandez, Monsieur,  
quel il doit être. quelque détail là-dessus, le voici, parce que je n'ai rien à vous refuser, me reposant d'ailleurs sur la force & la justesse de vos réflexions, qui redresseront ou

Le but de la Medecine en ce point , est de contenir le sang & les fonctions naturelles dans le calme qui fait la santé ; & pour cela les alimens doivent être temperez , doux , humectans & simplement apprêtez , évitant les viandes trop succulentes & les mets recherchez , trop actifs par eux-mêmes , capables par consequent de porter ou de reveiller des étincelles de feu qui allumeroient celui qu'on veut prévenir. Le vulgaire se précautionne infiniment alement contre des fruits & des legumes en temps de peste , comme s'ils étoient plus sujets à se corrompre & à faire des cruditez ; mais d'anciens Maîtres en Medecine *v. Rhaës sur la peste.*  
& en particulier en matière de peste , en recommandoient l'usage préferablement à celui de la viande , & la Physique bien

C iiij

entendue authorise & justifie cette pratique , parce que ces alimens étant d'une nature plus friable , plus fondante , & plus *Legumes.* aisée à dissoudre , ils se laissent broier plus parfaitement dans l'estomac , s'affinent mieux dans les vaisseaux , & par consequent transpirent plus exactement . Suivant ce principe , qui est celui de la nature , ce seroit une bonne précaution en temps de peste de faire un usage suivi de ris , d'orge , de gruau , & de ces legumes que l'antiquité la plus sage en matière de diète ou de régime honoroit du titre d'*innocents* , parce qu'ils passoient alors pour non-malfaisans , tels sont les laitiuës , la chicorée , les fruits doux ou fondans , ou ceux dont les sels n'ont rien de tumultueux , ni de boüillant , mais au contraire qui portent le calme dans le sang & dans toute

l'économie animale : calme, au reste, dont ces anciens Medecins faisoient tant de cas quand il s'agissoit de préserver de la peste, qu'ils conseilloient même l'usage des têtes de pavot parmi les alimens.

Dans cette même vüe ils ordonoient en pareil cas l'eau froide pour boisson, persuadez qu'il falloit temperer & comme appesantir le sang ou en retarder les saillies en temps de peste.

Il est pourtant vrai que le préjugé populaire est contraire à l'usage de l'eau dans cette maladie, mais il est habilement refuté par la sçavante theſe soutenuë alencontre dans nos écoles ; & la nature de la peste, quand nous l'aurons ci-après développée, fera comprendre de quelle utilité il feroit de préferer cette boisson à toute autre, quand on se trouve me-

C iiiij

**Passions de l'ame à re-primer.** Restent les passions de l'ame qu'on ne sçauroit trop moderer dans ce temps de précaution , où il faut écarter tout ce qui agite l'esprit , ou afflige le cœur , pour conserver aux esprits l'uniformité de leur cours , & aux nerfs la regularité de leurs oscillations ; en ce temps donc il faut devenir vertueux , fût-ce du moins par amour propre , afin que le repos de la bonne conscience , joint à la serenité de l'esprit , conserve aux fonctions du corps le calme & la tranquillité si nécessaires à la vie.

**Rafraîchissement de l'air.** Les anciens respectables pour leurs observations , qui faisoient la meilleure partie de leur Physique , alloient jusqu'à ordonner de rafraîchir l'air des maisons en les arrosant d'eau , & à cette pratique revient l'ordon-

nance de police qui ordonne d'arroser souvent d'eau le devant de chaque maison.

Mais on demande des reme- Remedes  
préser-  
tifs. des préservatifs, sur quoy il est malaisé de satisfaire les souhaits du public; car il est d'usage de faire saigner & purger ceux qui sont obligez de se précautionner alencontre des maladies auxquelles ils sont sujets; mais la saignée en diminuant la quantité du sang, peut en ôtant de son volume, intéresser l'équilibre des parties: sorte d'affoiblissement qu'il faut craindre dans un temps comme celui de la peste, où l'on ne scauroit trop faire pour contenir les parties dans leur ressort & leur fermeté naturelle. Il est cependant un cas où il ne faudroit point omettre la saignée, ce seroit si une personne, pour quelque cause grave, étoit accou- v. Ce'se, de  
pestilentiā.  
p. 40.

tumée à se faire saigner à certains intervalles ; car comme le sang accumulé & retenu à contre-temps, menaceroit aussi par son poids & par son volume d'interesser l'équilibre de la santé, il y auroit beaucoup moins à craindre de faire la saignée que de l'omettre.

*Purgation.* Il n'en est pas de même de la purgation, laquelle portant absolument le trouble dans l'économie animale devient trop suspecte, lorsqu'il s'agit de tout faire pour y conserver le calme ; ainsi la diète & la sobrieté exactement pratiquées doivent en prendre la place ; & s'il paroisse indispensable de faire quelque évacuation, la saignée auroit beaucoup moins d'inconvenient, & cependant jointe à la diète, elle en suppléeroit l'avantage ; car facilitant aux *solides* le jeu de leurs fibres, elle

dissiperoit les cruditez en procurant le broiement du sang & de ses sucs mal *dépurez*, ce qui est les cuire, les digérer, & les porter à la transpiration, la plus sûre, la plus abondante & la plus naturelle de toutes les évacuations.

Cependant j'ose, Monsieur, Conjecture hazarder une conjecture, parce sur la dé- que je scais combien peu l'on couverte d'un pré-  
risque avec vous, accoutumé servatif. comme vous êtes à excuser vos amis ou à les instruire. Il paroît qu'on ne s'est égaré en recherchant des antidotes ou des pré-  
servatifs contre la peste, que parce que l'on s'est fait là-dessus le même préjugé que sur les remedes en general qui sont destinez à la cure de cette maladie. On a crû qu'il ne falloit Pourquoy rien que de chaud & de *spiritueux*, & là-dessus on s'est laissé on n'a point trouvé de préservatif aller trop loin. Suyant cette

idée on s'est contenté d'établir que pour se préserver de la peste, il ne falloit que se fortifier & mettre des esprits dans le sang, sans d'ailleurs appréhender rien des drogues *spiritueuses*, qu'on a paré du beau nom de *cordiaux*. Or ces cordiaux sont sujets à inconvenient, parce que les *esprits* dont ils sont pleins heurtent rudement les parties *integ्रantes* du sang avant qu'ils puissent attendre jusqu'aux nerfs, dont ils ont à affermir le *ton*,

Quel doit & à soutenir la puissance. S'il  
étoit donc une sorte de *cordial*  
analogue aux *esprits* avec les-  
quels il fut s'unir tout d'abord,  
& presque immédiatement sans  
ébranler le sang qu'il traverse-  
roit, & sans irriter les nerfs  
avant que de les penetrer, un  
pareil *cordial* ne vous paroî-  
troit-t'il point, Monsieur, de  
nature à passer pour le préfer-

vatif naturel de la peste.

L'*Opium* paroît assez de cette *opium*; s'il nature, c'est le plus spiritueux des remedes, qui échauffe sans brûler, qui remuë le sang sans le troubler, qui l'affine & le developpe sans le defunir, & avec tant de singulieres prérogatives il agit sur les nerfs sans violence, il en assujettit l'*élastique* sans la détruire, il en regle enfin les oscillations sans les changer. Fut-t'il un cordial plus innocent & plus efficace ? aussi les anciens Medecins mêloient-ils l'*opium* dans leurs plus précieux antidotes, de sorte qu'un scavanç en Medecine disoit que la theriaque sans *opium* étoit un *epist.* corps sans ame. Delà est venue encore la coutume de mêler l'*opium* parmi les remedes destinez à relever un sang appauvri, dénué & épuisé d'*esprits* par la debauche. J'ose donc, Monsieur, Il pourroit

Nature de  
l'*Opium*.

Tillingius  
de Landau-  
no. p. 212.  
Gesner,

servir de vous proposer l'*opium* comme  
 préseva- pouvant être un préservatif ex-  
 if. cellent en temps de peste , dont  
 Wedel. p. l'usage journalier & sagement  
 29. 128. distribué garantiroit de ce fleau.

Gens moins instruits que vous,  
 Monsieur , de l'érudition mede-  
 cinale , vont s'effaroucher à la  
 seule mention d'*opium* pour pré-  
 servatif de la peste ; mais cette  
 proposition toute *insolite* qu'elle  
 paroîtra au commun des Mede-  
 cins , se trouve , comme vous le  
 fçavez , en de bons endroits.  
 Des Auteurs d'un nom distin-  
 gué en Medecine , & loüez sin-  
 gulierement pour leur habileté  
 dans la connoissance de la *ma-  
 tierie medicale* l'ont avancée , &  
 peut-être y a-t'il en ceci plus de  
 negligence ou de préjugé que

*Opium pro-* de raison. *Wedelius* dit de l'*o-*  
*posé com-* *pium* qu'il excite la sueur , qu'il  
*me préfer-* *vat t par* calme l'ébulition du sang , &  
*wedelius* , qu'il garantit le cœur & les es-  
 &c .

prits contre des influences & des miasmes de la malignité: *Opium* <sup>Opiologie: pag. 97.</sup> mouet sudorem, ebullitionem præternaturalem sifit, poros cor-dis & spirituum contra maligni-tatis atomos & aporrhoeas mu-nit.

Le témoignage de Zuwelfer <sup>Pharmas cop. august.</sup> est encore plus positif, *Opium* <sup>in animad-peculiari vi pollet, quâ salubri- vers. p. 409.</sup> ter degentibus qui ratione præ-servationis illo utuntur ac fir-mam fiduciam in illud collocant veluti animositatem quandam, seu tempore infectionis summè necessariam, addit, sicque non-nullos quandoque immunes con-servat.

Ce courage que donne l'*opium* <sup>Que l'*Opium* donne du courage</sup> est incontestablement prouvé par l'usage qu'en font les Turcs pour s'exciter au combat; les Indiens pensant de même en prennent quand ils sont con-damnez au supplice; enfin l'on

Il sçait que des personnes ne soutiennent des applications graves & serieuses qu'en prenant de *w. wedel.* l'*opium*. L'observation que l'on *opilog. p.* a du secours que l'on tire de *164. 165.* l'*opium* dans les maladies qui attaquent le cœur, favorise mer-  
*Ibid. p. 113.* veilleusement l'idée du courage qu'il donne, car il soulage parfairement les maux de cœur ou *cardialgies*, les *syncopes*, les *palpitations* &c. qui plus est il conserve au sang sa fluidité na-  
*Ibid. p. 115.* turelle, & l'empêche de se coaguler. Après cela s'étonnera-t'on *Baso histor.* qu'un sçavant Anglois, plus *wit. & mort.* mesuré que personne dans ses décisions, ait reconnu dans l'*opium* une ressource de courage?

*Tabac pré-  
serves de  
peste.*

L'observation qui a été faite en Angleterre dans le temps de la peste de Londres, que les maisons des Marchands ou Vendreurs de *tabac* avoient été exemptes de peste, ne seroit - t'elle point

point un préjugé favorable pour l'*opium*, puisque comme celui-ci le *tabac* est *narcotique*? La fumée en est encore louée comme un préservatif qui garantit & les maisons & les personnes, d'où l'on peut raisonnablement conclure que les *narcotiques* ont quelque chose de singulièrement opposé à la contagion.

Un Medecin celebre en fait en- Ettmullet,  
trevoir la raison en donnant *de vi opii*  
celle pourquoi l'*opium* guérit *ca.* *diaphoretici*

des maux qui résistent aux autres remèdes. Il remarque la Analogie  
conformité qui se trouve entre de l'*Opium*  
l'*opium* & les causes des plus avec les  
grandes maladies, ces causes, maladies.

dit-t'il, sont quelque chose de *v.* Ettmullet-  
tres petit dans leur volume, & *ler. Quod*  
l'*opium* sous un tres-petit volu- *parva sunt*  
me fait des prodiges en guéri- *magnorum*  
son, ainsi c'est un esprit qui en *morborum*  
secoure un autre, destitué pres- *principiis*  
que de masse, de poids, de vo-

D

lume, conditions qui manquent aux autres remèdes, lesquels autant qu'ils ont de variété ou de différence dans leurs parties, autant l'*opium* a-t'il d'*homogénéité* dans les siennes.

v. wedel.

*Opium* pré-  
servatif, &  
Pourquoi.

Mais en cela se montre, ce semble, Monsieur, la vertu propre dans l'*opium* pour préserver de la peste; car avec de telles qualitez il est tout propre à fortifier le calme dans toutes les parties, & surtout dans les *solides* sur lesquels il agit principalement, eux d'ailleurs par où commence la maladie de la peste.

Au reste je vous supplie, Monsieur, de vous souvenir que c'est une conjecture que j'ai l'honneur de vous proposer pour faire là-dessus les réflexions d'un esprit aussi sensé que le vôtre; & avec cette précaution je continuë à vous communiquer bon-

nement les vûës & la maniere suivant lesquelles il faudroit emploier l'*opium* pour se préserver de la peste. Il faudroit le donner comme M. *Sylvius* d'Hol-lande avoit coutume de donner les esprits *volatils*, parce qu'en effet l'*opium* étant le plus grand des *volatils*, on doit prendre avec lui toutes les précautions qu'on a apportées dans l'usage de ces remedes. Or le conseil de M. *Sylvius* étoit de donner les *volatils* en même tems que les alimens, afin de les envelopper, & qu'ainsi *concentrez* dans le suc nourricier ils se trouvassent dans le sang ainsi contenus, avant que de se developper. Suivant cette maniere on fera de l'*opium* un *medicament alimenteux*, lequel sans rien perdre de sa puissance, la transmettra insensiblement jusques dans les nerfs; à l'imitation des

Le donner  
dans les  
alimens.

D ij

44 *Traité de la Peste.*

artistes qui mêlent dans des huiles les *essences* qu'ils veulent conserver ; à l'imitation de la nature même laquelle dans nos corps a soin d'envelopper dans des liqueurs douces, *lymphatiques* ou onctueuses les matières spiritueuses qu'elle prépare. Ce ne seroit donc pas en prenant une seule fois dans le jour de l'*opium* qu'on se préserveroit de

Plusieurs fois dans le jour. la peste, mais en en prenant de petites doses plus ou moins fortes cependant, suivant le tempérament d'un chacun, & suivant l'avis d'un sage Medecin, deux, trois ou quatre fois dans 24. heures, afin de prémunir les parties du corps continuellement alencontre d'une puissance qui les insulte ou les attaque sans cesse. Restera à l'habileté d'un Medecin de juger quand il conviendra donner l'*opium* nuëment ou sans l'affor-

tissement d'aucune autre chose, Seul ou  
ou quand il faudra le donner mélé,  
mélé dans les *conféctions*, ne  
fut-ce que pour apprivoiser l'i-  
magination à cause du préjugé  
qu'on pourroit avoir sur l'*opium*.  
Une autre attention à faire en-  
core sera de bien examiner  
quand il faudroit brider l'ac-  
tion de ce remede, pour en  
prévenir la trop prompte exalta-  
tion dans les constitutions vives  
& bilieuses, ce qu'on obtien-  
droit en mariant l'*opium* avec <sup>Avec les</sup> les acides, précaution d'autant  
plus remarquable que les *acides*  
font comme les remedes nez de  
la peste. Mais là-dessus ma con-  
jecture me porteroit à croire  
que l'assortiment en *acide* le  
plus juste seroit celui du *sel se-<sup>Avec le sel</sup> datif*, parce qu'il est lui-même <sup>selatif.</sup>  
un *narcotique*, ou un *opium*  
*mineral*, lequel sympathisant  
avec l'*opium vegetal* en conser-

veroit la vertu. Enfin il pourroit arriver le cas qu'il seroit besoin d'accelerer l'action du préservatif, comme lorsque dans un danger éminent ou pressant, il faudroit en peu de tems rassurer le *ton des solides* déjà ébran-

Quand on  
le donne-  
roit liqui-  
de.

lez ou prêts de l'être: alors on donneroit l'*opium liquide* & sans mélange, afin qu'il arriva plus promptement au secours des parties fortement menacées ou déjà chancelantes. Mais c'en est assez pour servir d'occasion & de fondement à quelque chose de meilleur, du moins paroîtroit-il qu'on pourroit attendre de l'*opium* pour les personnes menacées de peste, l'intrépidité qu'il donne aux Turcs à la veille du combat, & cette intrépidité seroit un puissant préservatif contre la contagion, laquelle trouvant les nerfs affermis, trouveroit des corps mal

Intrepidité  
que donne  
l'opium.

disposez à la recevoir, invuln-  
rables même à ses traits.

La troisième sorte de préser-  
vatifs regarde les habitans d'un  
lieu, qui ont à se garantir aLEN-  
CONTRE de ceux de leurs conci-  
toïens qui sont frappez de peste,  
ou des maisons qui en sont in-  
fectées; & là-dessus se présente  
une question importante par  
elle-même, par rapport à l'o-  
pinion publique, & à l'usage  
pratiqué en tems de peste dans  
des villes considerables & sous  
les yeux de grands Magistrats.  
L'on demande donc s'il est plus  
à propos de transporter genera-  
lement tous les malades dans  
des infirmeries publiques, ou <sup>Préserve-</sup>  
de les laisser chacun chez eux, <sup>tifs pour</sup> les parti-  
à moins que la pauvreté ou des culiers.  
raisons semblables de commo-  
dité ne rendent les infirmeries <sup>Infirmeries</sup> publiques ou les hôpitaux pré- publiques.  
ferables aux maisons particu-

lières. Mais la seule disposition des esprits des malades devroit décider en cette occasion ; car comme il est de la dernière conséquence d'éloigner d'un lieu pestiferé tout ce qui a l'air de fraîeur & de consternation , il devient nécessaire d'épargner aux sains & aux malades tout ce qui peut ou les affliger ou les abattre ; or d'être transporté malgré soy & de voir transporter des malades à travers la ville , c'est une sorte de ceremonial lugubre , tout propre à jeter les malades dans le desespoir & les spectateurs dans la consternation ; lors surtout qu'en même temps on voit des boutiques & des maisons fermées & tristement placardées de croix , d'inscriptions ou de semblables notes affligeantes ; ajoutez l'apparition , pour ainsi dire , d'une sorte de spectre qu'on leur fait voir

voir dans les Medecins, qu'on habille comme de tristes masques ; tout ceci se trouvant encore accompagné d'enseignes noires ou draps mortuaires, comme il est de coutume en quelques endroits d'en arborer au haut des clochers d'une Ville pestiferée, comme si l'on voulloit sonner le toxin de peste, & publier ses alarmes ; en effet est-il un spectacle plus capable d'inspirer le découragement & par consequent de mettre les malades dans un danger imminent de la mort, par le serrement de cœur où doivent les jeter des objets faits pour la consternation, à l'aspect desquels les personnes saines elles-mêmes risquent d'être saisies : certes un appareil aussi tragique dans un tems où l'on ne sauroit trop faire pour raffermir les esprits & soutenir le

E

courage, paroît peu convenable, & rien ne semble si contraire aux loix d'une sage précaution !

Au contraire le premier soin qu'il faut prendre tout d'abord dans une Ville infectée, c'est d'empêcher autant qu'il sera possible que rien ne change dans les dispositions extérieures, pas même dans l'administration publique & des Offices divins dans les Eglises, & de la Justice dans les Tribunaux ; de sorte que la Religion, la Justice & le Commerce s'exercent à l'ordinaire, ou du moins avec la même liberté. Ce n'est pas que l'on ne comprenne parfaitement toutes les raisons des usages qu'on vient de condamner ; mais ils apportent trop de danger, puisqu'ils vont directement à éteindre les causes de la vie, en serrant le cœur de tout le monde,

*Traité de la Peste.* 51  
& par consequent à étouffer la chaleur naturelle, & à ce prix il y auroit peu de coutumes respectables.

Le premier donc & le plus grand préservatif en cette occasion, c'est de décrediter la peste dans les esprits des peuples en les persuadant de la peur qu'ont leur a toujours fait de sa souveraine malignité, afin qu'en reprenant contenance, ils soient infiniment moins exposés à ses menaces: c'est pourquoi on fera regarder la peste comme une maladie, à la vérité, très dangereuse, mais envers laquelle il faut se gouverner comme on fait envers la petite verole, pour maligne & meurtrière qu'elle puisse être, & pour laquelle on ne déplace rien dans les Villes; ceux qui en sont attaquéz demeurans dans leurs maisons particulières, on les y traite & on

E ij

les y guérit, sans que l'on remarque que le voisinage s'en infecte, ni que ceux qui les traitent la gagnent: tout de même aussi on laissera les pestiferez *u. wede-  
lius de cau-  
sis diritatis  
pestis* chez eux, on les y traitera sans s'effraier, & le voisinage en sera moins infecté que si on le consternoit par l'enlevement des malades. Par ce moyen tout demeurant tranquille & rangé dans une Ville, dont les boutiques demeureroient ouvertes & où l'on vendroit & acheteroit à l'ordinaire, les malades feroient d'autant mieux traitez, qu'ils feroient moins abandonnez, & qu'ils ne manqueroient de rien, pourvû que la Ville, en vertu des sages ordonnances, fut abondamment pourvuë des choses nécessaires à la vie.

On opposera sans doute à ce que l'on vient de proposer, qu'en laissant ainsi les malades

chez eux, & au milieu de tout le monde, on ne fait rien pour prévenir la contagion qui se répandra au contraire d'autant plus, que plus de monde y sera exposé. Mais outre que la contagion feroit peu de conquêtes sur des esprits rassurez par le bon ordre, l'arrangement, & par la satisfaction de se trouver toujours au milieu de ses proches & de ses amis, de severes ordonnances rigoureusement exécutées, contiendroient chez eux ceux dont les maisons seroient infectées. Il feroit donc défendu sous des peines afflétives à qui que ce soit habitant une maison infectée d'aller ni dans les Marchez, ni dans les Assemblées publiques, pas même dans les Eglises, leur enjoignant d'ailleurs de faire avertir dans les Bureaux qui seroient établis pour cela, que la ma-

F iij

ladie est chez eux , afin que des Bureaux on leur envoiât tout ce qu'il leur faudroit pour les besoins de la vie , par les mains de gens préposez uniquement pour porter à l'entrée ou à la porte des maisons les chofes qu'ils auront fait demander.

On ne craint pas même d'avancer que par cette police exactement observée , la contagion feroit moins de progrès ; car si elle est répandue dans l'air, rien de tout ce qu'on vient de proposer ne rendra l'air plus contagieux ; car il demeure toujours tel dans les lieux infects, soit qu'on y laisse les malades , soit qu'on les en transporte : & si elle est dans les personnes , elle demeurera uniquement attachée aux malades , comme la petite verole à ceux qui en sont attaquéz , moïennant qu'on les laisse dans leur maison au milieu

de leur famille , qui vivra avec eux dans la même sécurité dans laquelle on vit avec ceux qui ont la petite verole.

C'est encore une maniere de se préserver de la peste que d'en faire promptement exhaler le venin , & pour cela on se gar-

dera bien de tenir fermées les maisons ou les fenêtres des lieux infectez ; car il ne faut pas faire avec la contagion comme avec le tonnere , il faut tout ouvrir ,

afin que ce venin étant mis au grand air perde sa force & se dissipe ; car il ne faut point oublier que ce venin consiste souvent dans une très petite portion d'air , à la vérité , malignement modifié , mais cependant d'une vertu bornée qui s'affoiblit par consequent & qui se perd dans une grande étendue d'air , dont l'élasticité supérieure à celle d'un atome d'air , absorbe

Ne point tenir les maisons fermées.

v. la Dif-  
fert. latine  
de M. Mead  
sur la con-  
tagion.

E iiiij

celle-ci , la concentre & la met au néant.

Cependant on tiendra les rues de la Ville bien nettes , souvent balaiées , pour changer souvent l'air , & souvent baignées d'eau , pour tenir toujours l'air frais , & chaque particulier se lavera les mains tous les jours avec du vinaigre , il s'en frottera les narines & les temples , il en boira même si on le trouve nécessaire .  
Tout autre remede est presque illu'oire ou dangereux , si l'on en excepte cependant les *amulettes* , lesquels formant autour de chaque particulier une *atmosphère* propre , mettent dans l'air lui-même un préservatif , en même temps qu'ils feront de cet air ainsi modifié , une garde autour de chaque corps .  
Mais ces *amulettes* ne doivent jamais être d'odeurs trop douces ou amollissantes , mais avoir

Amulettes.

au contraire quelque chose de fort, de male & de confortant; le *camphre*, le *citron* & l'*ail* sont en réputation & ils la méritent. Les *fumigations* domestiques ou faites dans l'interieur des maisons, ne feront point à négliger, faites surtout avec le vinaigre versé sur des briques ardentes, ou bien avec le soufre, la poudre à canon, &c.

Une autre précaution encore domestique se trouve dans l'usage des *sachets* de plantes aromatiques, qu'on mettra dans les coffres & armoires, parmi le linge & les habits, préferant pour ces sachets les plantes *ameres aromatiques*, comme l'*absinthe*, l'*auronne*, &c. parce qu'elles concentrent un *sel* moins *vola-*  
*til* & moins éloigné de l'*acide*, d'où leur vient une vertu astrin-  
gente & défensive, bien propre pour affermir le ressort ou le

*Sachets.*

tissu des parties qui en recevront les vapeurs ou les exhalaisons ; l'écorce de citron est encore de cette nature, car elle exhale un esprit mixte, qui tient de l'acide & de l'huileux aromatique, de sorte que dans le citron seul se trouve l'assemblage de tout ce qui convient au meilleur préservatif ; aussi en fait-t'on le meilleur des *amulettes*, quand il est piqué de clous de girofles. En-

*Changer de linge & d'habits.* fin l'on changera souvent, autant qu'on le pourra, de linge & d'habit, pour se tenir le corps toujours frais, pour rompre les impressions malignes qui viennent du dehors & se familiariser le moins qu'il sera possible avec l'air régnant.

*S'il faut être à jeun.* Vous m'attendez, Monsieur, à la question que vous me faites l'honneur de me proposer, s'il convient mieux d'aller voir les pestiferez à jeun, qu'après avoir

pris quelque nourriture ; mais avec un peu d'attention on trouve bien-tôt la décision de cette difficulté. Une nourriture nouvellement prise devient un chyle nouveau, ou un sang crud, disposé par conséquent à admettre en soi ou à recevoir les impressions qui lui viendront du dehors, outre qu'étant alors imparfaitement digéré & mal *dephlegmé*, il participe moins de la *force systaltique* qui fait la défense des parties du corps humain : delà il s'ensuit, qu'un homme qui vient de prendre de la nourriture, & qui dans cet état se mêle parmi les pestiférez, va s'offrir & se présente à un danger manifeste de contagion.

Je viens, Monsieur, en me conformant à l'ordre de vos <sup>Nature de peste.</sup> questions, à l'examen de la peste, dont vous voudriez voir la

nature & les causes bien développées, les indications bien établies & les remèdes justement appliquez à vos vœux, Monsieur, sont ceux d'un Médecin attentif tout occupé du bien des malades & de l'honneur de la profession. Mais que votre équité ne vous laisse point, s'il vous plaît, oublier la difficulté de la matière, le danger auquel on s'expose en décidant de la vie des hommes dans une circonstance si obscure qui embarrasse les plus forts esprits, qui étourdit les meilleures têtes, tant tout se trouve encore incertain ou mal démêlé en matière de peste.

C'est pourquoi pour éviter la méprise dans une recherche où l'on courre risque d'en tant faire, j'établis d'abord & pose comme premiers principes quelques connaissances préliminai-

res, conitantes, avoüées de tout le monde, sans rien emprunter des systèmes, pour en tirer avec vous, Monsieur, de justes conséquences pour la connoissance & la cure de cette maladie ; non que je pense à en définir les véritables causes qui partageront peut être toujours les esprits ; mais je ne crois point impossible d'en faire toucher la qualité & le génie , ce qui suffira pour tracer à un Médecin la route qu'il doit suivre pour guérir , & en ce point pourront se réunir des esprits équitables & uniquement prévenus par l'amour de la vérité , & par le plaisir de la réussite en Médecine.

Il est premierement certain que la peste est un fléau de Dieu , les saints Livres en font foi , & les Prophètes en particulier en menacent continuel-

62 *Traité de la Peste.*

lement ceux qui feront rebelles  
à sa loy.

Ce fleau est toujours prêt,  
& aux ordres de Dieu qui l'en-  
voye & le fait partir quand il  
*Levit. c. 26. v. 26.* luy plaît, *Mittam pestilentiam*  
*Ezech. c. 14. v. 21.* *in medio vestri*, & ce fleau  
*Id. c. 28. v. 23. &c.* passe par où Dieu l'ordonne,  
*Id. c. 5. v. 17.* *Et pestilentia transibit per te.*

Ce fleau est donc présent &  
existant quelque part, & cette  
Existence de la peste. existence est un effet de la créa-  
tion, puisqu'il ne se fait rien de  
nouveau, & qu'il n'est rien d'e-  
xistant qui n'ait été créé.

Il est donc un endroit dans  
le monde où réside ce fléau.  
Cet endroit n'est point révélé,  
mais il est des événements natu-  
rels qui deviennent des leçons  
d'une Physique non douteuse,  
quand on ne les examine que  
par ce qu'ils ont d'évident, de  
simple & de vrai.

Son origine Un de ces événements se trou-  
ne.

ve dans les tremblemens de terre qui étonnent des païs entiers, qui renversent des villes, entr'ouvrent les terres, & sont suivis de pestes qui désolent les mêmes païs ; c'est donc le centre de la terre qui cache ce fleau, ou qui en renferme la matiere. Or ces tremblemens de terre sont les effets de feux souterrains qui s'enflamment & se font jour, & delà s'ensuit naturellement que ces pestes sont des échapées de feu.

Une autre observation naturelle convenuë par tout le monde, c'est que la peste est une maladie propre aux païs chauds, & qu'il n'en est guéres dans les païs froids ou temperez qui n'y aient été apportées des païs chauds.

— Avec tout ceci nous en fçavons peut-être encore trop peu pour donner un nom à la cause

à la Différence  
tation de  
M. Mead.

de la peste, mais nous en sa-vons assez pour pouvoir nous assurer qu'elle vient de la terre & d'un feu qui y existe, & cela suffit pour donner à connoître la qualité, le génie & la nature de la peste.

*Qualité de la peste.* Les symptômes de cette maladie sont encore des indices par lesquels la nature se montre dans la production de la peste; car quoique tous ces symptômes la représentent sous différentes faces qui feroient presque croire que ce sont des maladies différentes, ils sortent tous d'une même souche, de sorte que sous differens visages ils ont une même nature, aussi se terminent-ils par des *crises*, ou par des *dépôts* de même qualité. Ainsi, que le malade de peste soit ab-bau morne & assoupi, ou qu'on le voie agité, trouble & *phré-nétique*, que les yeux soient ar-dens

dens ou chargez, les urines naturelles sanguinolentes ou enflammées, le ventre serré ou en *colliquation* par des cours de ventre ou des dysenteries, la peau douce ou brûlante, la langue sèche ou humide, enfin que la fièvre paroisse obscure ou vêhemente, la maladie n'en est pas moins contagieuse, les *bubons*, les *charbons*, les *exanthemes* n'en sont pas moins fréquens; en un mot, quelque apparence que la maladie montre dans la contenance du malade, tranquille ou emportée, l'on n'en découvre pas moins dans tous les corps de ceux qui meurent des épanchemens de sang, des *phlogosés*, des *inflammations*, des *gangrenes*.

Mais abandonnez tant que On connoît l'on voudra par les systèmes, la peste dans lesquels on ne trouve, dit- sans le sens cours des t'on, pas de raisons pour expli- systèmes.

F

quer des phénomènes de maladie si opposez & si contradictoires ; ajoutez, si vous voulez, si capricieux, si variables & si bizarres, peut-on s'aveugler au point de ne point appercevoir qu'une maladie où tout est en *phlogose*, en *inflammation*, en *charbons* & en feux, est de la nature des maladies *inflammatoires*, où toutes les puissances ont outrées, & toutes les résistances vaincuës ; de sorte que ces *fluides* échappez & soustraits aux forces des *solides*, ou abandonnez à eux-mêmes, font voir malade abbatu & comme énué de forces, en même tems que tout est excedé dans les rces & dans les puissances de n corps. Qu'ainsi soit donc on n'aie point de noms à nner aux causes de ces symptômes étonnans, peut-t'on appercevoir qu'une matière de feu

sortie des entrailles de la terre a donné naissance à cette maladie, & qu'une matière de feu concentrée dans les entrailles des hommes, l'entretient & en fait la malignité.

Je doute, Monsieur, qu'il y ait beaucoup de choses à contester dans ce qu'on vient d'avancer pour faire sentir la nature de la peste : voici cependant quelques autres réflexions qui confirment la même chose, & elles viennent de l'idée naturelle qu'a tout le monde de la contagion, qui caractérise si singulièrement cette maladie.

La contagion est une communication d'une matière insensible qui passe soudainement dans le corps, qui le fait tout d'un coup, & tout d'un coup en trouble l'ordre, & en renverse l'économie. Dans de telles circonstances & de tels effets

F ij

peut - t'on ne pas reconnoître quelque chose de très - fin , de très - subtil & de très - actif , par où l'on comprendra que la cause de la peste n'est point une qualité foible & paresseuse , puisqu'elle est d'une action si prompte & si diligente ; à quoi si l'on ajoute la celerité du ravage qu'elle commet dans le corps , dont elle altere , change & renverse toutes les puissances en peu de jours , & souvent en peu d'heures ; n'en est - ce point assez pour faire comprendre à un Medecin , que cette sorte de cause ( quand bien même on ne pourroit la nommer ) a infinitement besoin d'être incessamment reprimée , & que par consequent rien n'est plus propre à la guérison de la peste que tout ce qui anime , ce qui agite & ce qui developpe le sang , ce qui le rarefie , enfin ce qui l'enflamme .

Mais ici se présente une nouvelle réflexion, très-propre à découvrir à un Médecin exercé ce qu'il a à faire dans la cure de la peste. Tout ce qu'on observe pendant le cours de cette maladie, soit dans les évacuations qui y arrivent, soit dans les engagemens ou les dépôts qui s'y font, tout montre aux yeux d'un Médecin, que c'est à la partie rouge du sang qu'appartiennent les symptômes les plus graves, comme les *hemorragies*, les *dysenteries*, les *exanthemes*, les *bubons*, les *charbons*, & les désordres qu'on trouve à l'ouverture des corps de ceux qui meurent de peste, persuadent les yeux de la même chose, car ce sont par tout des *phlogosés*, des *inflammations*, des épanchemens de sang, des gangrenes, enfin un pourpre, une noirceur, une lividité em- Que la partie rouge du sang a beaucoup de part dans la peste.

peintes sur les viscères, toutes marques d'un sang fourvoié, arrêté & pourri dans ses vaisseaux.

Vous appercevez sans doute, Monsieur, la preuve qui se tire naturellement de ces réflexions; car c'est donc la partie du sang la plus inflammable qui est en faute ou en souffrance dans la peste, puisque l'on sait & que l'on convient que la chaleur vient de cette partie rouge, ainsi l'inflammation doit être d'autant plus grande que cette partie du sang sera plus intéressée.

Tout favorise cette idée de la peste; car en même temps que l'on observe que cette maladie tire son origine des feux souterrains, qu'elle est entretenue par les feux des entrailles, qu'elle est attestée par les marques imprimées sur les viscères,

lesquelles marques sont les indices ou les témoins de *la partie rouge du sang* qui est arrêtée, l'on observe encore que la peste s'attaque moins aux enfants & aux vieillards qu'aux jeunes gens, & d'entre ceux-ci à ceux qui sont le plus replets, & par consequent ceux en qui il y a plus d'ardeur & de sucs inflammables ; rien certes ne paroît manquer à cette preuve ! elle est cependant fortifiée encore parce qu'on éprouve que la peste s'accroît dans l'Automne, c'est-à-dire, après que les grandes chaleurs de l'Eté ont enflammé l'air & le sang.

Il ne faut donc pas s'en prendre à l'insuffisance des systèmes, de ce qu'on n'a point connu la nature de la peste, en conséquence de quoi on se seroit livré à l'aventure de remèdes, fondés plutôt sur des notions

Si cependant l'on trouve dans  
une qualité de l'air reconnue de  
tout le monde & dans le mecha-  
nisme du corps humain le plus  
incontestable , des raisons natu-  
relles , sensibles & non mandiées  
qui peuvent servir à expliquer  
la cause de la peste , & faire en-  
tendre aux autres les veuës de  
la Medecine , convient-t'il de la  
priver de ces secours , elle qui  
en quête de toutes parts ? car  
Système , enfin autant qu'un système bâti  
quel ro'e : sur des suppositions gratuites ,  
table en forgées seulement justes & sui-  
medecine. vies pour fournir des preuves  
est dangereux en Medecine ,  
avec autant de raison , un assem-  
blage de faits rassemblez & mis  
de concert ou d'intelligence  
pour servir de preuve , pâssera  
pour le système de la nature  
même ; le seul permis en bonne  
medecine ,

medecine , qui s'en aide pour s'expliquer , mais qui n'y prend jamais de quoi regler ses démar-ches.

Or la Medecine n'est point dénuée , comme on voudroit le faire croire , de ces sortes de raisons ; elle en trouve en par-  
ticulier de suffisantes pour tirer la contagion du néant , auquel on a essayé de la reduire , en la faisant passer pour une chimere ou une foiblesse d'imagination. Elle prouve au contraire que c'est un être positif & réel , & voici comment. Un païs est premierement empesté par l'é-  
manation de corpuscules ignez que des feux souterrains , par exemple , exhalent dans l'air après des tremblemens de terre : ou bien une terre continuelle-  
ment imprégnée de ces matie-  
res de feu , les exhale conti-  
nuellement dans l'air , & c'est

Que la  
contagion  
n'est point  
une chimere.

G

le cas de ces païs chauds où la peste habite ordinairement, & d'où, par exemple, elle a été apportée à Marseille. Cet air modifié selon la mesure & la force du ressort ou de l'élasticité de ces atomes ignez prend une sorte de vibration qui fait la disposition ou la qualité propre à l'air du païs, avec lequel les habitans vivent & subsistent avec moins de danger, parce qu'ils y sont nez, & par consequent accoutumez à vivre avec lui; de sorte que les esprits ou les nerfs de ces habitans ayant formé leur *ton* sur celui de cet air, & s'étant mis de concert ou en cadence avec lui, ils communiquent de vibrations, & se trouvent toujours d'intelligence. Il n'en est plus de même quand cet air ainsi modifié vient à se mêler avec un autre air different, c'est-à-dire, de

*Air conta-  
gieux, &  
comment.*

differente modification. C'est ce qui arrive quand, par exemple, des paquets de marchandises faits & gardez dans ces païs, sont apportez dans un autre dont l'air est differemment modifié ; car ces marchandises pleines qu'elles sont de l'air du païs dont elles viennent, & qu'elles ont étroitement conservé dans les caisses où on les a renfermées & resserrées, ne peuvent se déploier qu'en répandant l'air où elles se trouvent, ces matieres d'un ressort étranger, plus fort d'ailleurs & plus vif que celui qu'elles rencontrent & avec lequel elles communiquent, alors celui-ci fortement ébranlé, sort de son oscillation ordinaire ; & entrant en vibration semblable à celle de cet air apporté, il change de nature & se revêt d'une elasticité étrangere. Mais l'on com-

G ij

prend le danger que coure la santé d'un homme qui respire un air si étrangement changé pour lui, si l'on songe que la vie elle-même est une oscillation entretenue par un air intérieur qui tient son action ou sa force de l'air extérieur avec lequel il communique continuellement; delà naîtra une contrariété entre ces deux airs, & en conséquence un déconcertement dans les fonctions du corps, si l'on se souvient d'ailleurs que c'est une matière de feu qui a commencé ce désordre, & que cette matière de feu est reçue dans la partie du sang qui a le plus d'ardeur & de feu, il devient manifeste que ce n'est rien moins qu'une incendie qui va s'allumer dans les entrailles.

Cette explication déshonore-t'elle la Physique ? cette contrariété de vibrations est-t'elle sup-

posée ? les loix de l'économie naturelle démentent-t'elles cette étiologie ? c'est cependant & au naturel en quoi consiste la sorte de contagion qui se porte dans les marchandises ou dans les habits ; car il en est une autre qui se fait d'*atmosphère* à *atmosphère*, parce qu'elles tiennent l'une à l'autre, & celle-ci se fait par voie d'*ondulation*, de la maniere qui suit.

L'air est un assemblage de particules souples & roides tout à la fois, lesquelles roulant mollement les unes sur les autres, se pressent sans se briser, s'unissent sans se confondre, & s'entre poussent sans se diviser ; c'est une masse fluide & flotante, dont les parties toujours agitées, mouvent & agitent celles qui n'ont ni plus de masse, ni plus de résistance qu'elles ; un air voisin est de cette sorte, disposé

Deux sortes de contagion.

Nature de l'air.

G iij

par consequent à s'unir de mouvements avec son voisin , d'une maniere d'autant plus uniforme qu'ils sont *homogènes* ; ainsi ces mouvements étant *élastiques*, les *vibrations* passant de l'un dans l'autre , deviendront des *ondulations* reciproques & uniformes , qui établiront une uniformité de nature entre des corps dont la nature consiste toute en mouvement ; en faut-t'il davantage pour faire comprendre , comment les vibrations d'une *atmosphère* peuvent gagner jusqu'à une *atmosphère* fort éloignée , & par là est représentée l'idée physique de contagion.

La contagion est un être.

Ce n'est donc plus une fantaisie que la contagion , ou un nom sans réalité , ce n'est pas même simplement un *mode*, c'est un être ou un air modifié , lequel venant à modifier à sa maniere l'air interieur & les nerfs

des corps en qui il est reçu par la respiration, en change les oscillations, les trouble & les renverse; la contagion enfin n'est plus une chose sur laquelle la Medecine soit aveugle au point qu'elle ne puisse en rendre compte au public, il la comprendra au contraire par cette Physique simple, naturelle & à la portée du sens commun, ensemble les raisons des préservatifs qu'on lui a conseillez, & de ceux dont on lui a fait sentir les inconveniens & les dangers. Mais la Medecine peut encore davantage à l'aide de ces notions, qui montrent au naturel, & mettent presque sous les yeux les causes de la peste; vous en allez juger de même, Monsieur; car je connois votre équité qui ne peut se refuser à ce qui a l'air d'évidence & porte le caractere de vérité.

G iiij

**Etiologie de la peste.** L'idée qu'on a de l'air pour l'entretien de la santé & de la vie , mene actuellement à celle suivant laquelle il cause des maladies , & en particulier la peste. Les parties dont il est composé sont souples & roides , insinuantes & flotantes les unes contre les autres ; ainsi situées elles s'introduisent par la respiration dans les vésicules du poêmon , & par le moyen des alimens dans le sang , & là comme autant de brins de ressort , elles animent tout à la fois les *solides* & les *fluides* , & entretiennent ainsi la vertu *systaltique* qui régit les fonctions du corps & entretient l'ordre de l'*économie animale* ; car c'est une puissance *homogène* au sang par la destination du Createur , lequel ayant fait l'air pour entretenir l'équilibre entre tous les êtres de l'univers , l'a spéciale-

ment destiné pour mettre en convenance toutes les parties du corps humain. Cela auroit toujou-  
rs été ainsi, mais l'homme étant sorti de l'obéissance qu'il devoit au Createur, la terre & tout ce qui en dépend sont aussi sortis des égards & de la sou-  
mission qu'ils devoient à l'hom-  
me, & en conséquence chaque être soulevé est devenu ennemi,  
& s'en est fait, & par là a été assujetti au déchet & au dépe-  
rissement; l'air en particulier est devenu variable, changeant, exposé à mille inégalitez, & pour cela une occasion toujou-  
rs pro-  
chaine à troubler l'ordre & l'é-  
conomie de la santé.

Ces troubles sont supportables & plus pénibles que mortels, quand le vice de l'air en altere plus l'élasticité, qu'il ne la per-  
vertit, & alors il ne se fait que des maladies ordinaires, parce

*Vice de l'air, en  
quoi il  
consiste.*

que le rapport naturel d'entre l'air & le corps humain n'étant pas encore ruiné, les loix naturelles qui président à la santé conservent leurs forces, ou la recouvrent aisément, au lieu qu'elles succombent d'abord, quand une force supérieure & étrangère renverse ou change ces loix. Or cette force supérieure étrangère sera, par exemple, un air contagieux, imprégné de parties de feu, ou autrement élastique, parce qu'il est un double ressort, qui animant excessivement les *solides* & poussant les *fluides* avec véhémence, établit dans tout le corps un ressort ruineux par son excès; car il rompt, change & détruit les mesures, l'ordre & les *directions* de la circulation du sang, d'où viennent les engagemens qu'il prend dans les viscères, les ralentissemens qu'il y souffre, les

Effets du  
vice de  
l'air sur le  
corps.

inflammations qu'il y fait, les douleurs qu'il y cause, les abscès qu'il y amasse, & les gangrenes qu'il y attire.

Cette peinture représente au naturel les désordres & les dégâts qui se trouvent dans les corps de ceux qui périssent de la peste; car ces abscès, ces inflammations, ces pourritures, ces gangrènes & semblables délabremens qu'on y observe, sont les effets d'une puissance ou d'une force outrée, qui ayant engagé le sang dans les extrémités des vaisseaux *capillaires*, en a forcé les ressorts, détruit les résistances, & renversé les digues: tout y paroît excedé & dans les *solides* & dans les *fluides*, parce que cette force démesurée du double ressort de l'air les a porté beaucoup au-delà de leur puissance naturelle.

Le début de cette maladie est une preuve évidente de cette force excessive, car les maux de tête insupportables, les *charbons*, les *exanthemes*, les taches pourpreuses, les *bubons*, &c. qui se produisent quelquefois tout d'abord, sont toutes marques sensibles d'un sang emporté au delà des bornes naturelles, & les effets d'une *vibration* outrée de la part du cœur, laquelle comme un coup de piston excessif jetteroit une liqueur au-delà de ses tuïaux. Cette énor-

Dérangement de la circulation du sang qui se fourvoie dans les lymphatiques. mité de forces fait plus, l'impétuosité qu'elle donne au sang dérange le courant de la circulation de sa partie rouge, laquelle ne pouvant toute enfiler les capacitez des arteres ordinaires, est forcée de se jettter dans les arteres *lymphatiques* ou tuïaux *excretoires*, d'où il arrive une espece d'inondation

de sang comme *extravasé* dans toutes les parties, lesquelles pour cette raison sortant de leur couleur naturelle, deviennent rouges, pourprées, noires & lrides.

A cet engagement du sang contribuë merveilleusement son épaississement, c'est-à-dire, cette consistance coëneuse qu'on observe tous les jours dans le sang des pestiferez, épaississement que produit le dérangement des *secrections*, & en particulier le déplacement de la lymphe ou partie blanche du sang, laquelle trouvant les arteres *lymphatiques* remplies & préoccupées par la partie rouge qui y a été poussée, est obligée de demeurer confuse & de surcroît dans les arteres ordinaires, dans lesquelles grossissant le corps, la masse & la consistance du sang qui y est contenu, en fait une liqueur

Emboîtrass  
des lym-  
phatiques.)

Coëne du  
sang.

Toutes ces reflexions prises dans la nature du sang & du corps humain, mettent en évidence celle de la peste, & les raisons des prompts & étonnans desordres qu'elle apporte dans l'économie animale & dans les fonctions principales qu'elle renverse, change ou trouble tout à la fois : mais elles montrent en même temps les raisons pourquoi les secours de la Medecine viennent presque toujours à tard, parce que le sang & ses sucs ont souvent pris leurs engagemens dans les viscères, avant qu'on ait apporté ces secours qui doivent être aussi prompts dans leurs actions que celles des causes de la maladie, à faute de quoi trouvant le mal fait & consommé, c'est-à-dire, le sang engagé & épanché & inondant ces viscères, ces visce-

res eux-mêmes se trouvent souvent perdus tout d'abord, parce que leurs ressorts ou les diamètres de leurs vaisseaux ont été tous, & tout à la fois forcez & surmontez; c'est pourquoi ces secours demeurent souvent inutiles & exposez au blâme que l'on en fait par le peu de succès qu'on en remarque. Ces succès deviendroient plus utiles aux malades, & plus glorieux à la Medecine, si ces secours étoient emploiez & prévenoient tout d'abord, moins l'effet encore que l'action du ressort excessif qui va dans un moment renverser ou troubler les causes de la vie.

Avec des raisons puisees dans le fond de la nature, recueillies des dispositions de l'air, & de celles des loix de l'économie animale, auriez - vous jamais soupçonné, Monsieur, que la

Raison du  
peu de succès  
des remèdes.

Medecine en manquât, soit pour connoître la nature de la peste, soit pour en expliquer les causes ? Un pareil pretexte pour excuser les carnages que feroit cette maladie sous les yeux de Medecins accréditez dans le monde, ne vous paroîtroit-t'il pas un étrange écart de conduite en Medecine ? La candeur avec laquelle ils s'avoüeroient modestement peu ou point éclairer sur la cause de ce mal, & peu heureux dans les succès de leurs ordonnances, les justifie-roit mal, sur tout si on les voïoit donner confiance & crédit à de puissans remedes que des mains sages en Medecine ne se permettent que pour remplir des *indications* bien établies : mais s'ils manquoient d'*indications* de leur aveu, disans qu'ils ne connoîtroient pas cette maladie, pourroit-t'on, sans étonnement, leur

leur voir donner ces grands remedes sans d'autre garand que le préjugé populaire qui en autorise l'intention ? ne feroit-ce pas marcher sans boussole en Medecine, & cependant se mettre sous la garde du Public, en lui faisant trouver bon le malheur des remedes qu'il approuve ?

La prétendue ignorance donc de la Medecine sur la nature de la peste, ne vient que parce que les Medecins, comme les autres hommes, sortent malaisément des préjugez de l'enfance ; élevez donc parmi un monde qui n'a là-dessus qu'une voix, que la peste est un mal incurable, incompréhensible & au-dessus de la portée de l'esprit humain, ils se le tiennent pour dit & prouvé, de sorte qu'accoûmez à penser comme le peuple, ils jugent comme lui, & se trou-

H

vent peuple, parvenus même à des sciences supérieures, ou à des places distinguées. L'étude dans une Ecole celebre deroit redresser ces préjugez, surtout en Medecine, laquelle bien entenduë en préserve l'esprit d'un Medecin ou l'en délivre, & par là lui épargne des mécomptes deshonorans pour la profession & funestes pour les malades. La peste donc n'est ni incurable, ni incompréhensible; & comme l'on est parvenu à en dévoiler le mistere, l'on va en tracer la guérison.

Maniere de traiter la peste. Pour l'obtenir il faut n'oublier jamais que cette maladie va très vite, & que par consequent tout remede qui ne soulage point avec la même promptitude est ordinairement insuffisant. Il faut encore soigneusement observer de quelle maniere, par quel accident & par

où se termine malheureusement cette maladie , pour traverser par de sages mesures ou empêcher ce malheureux évenement. Il faut s'occuper enfin du terme ou du lieu où se porte finalement la cause du mal ou son impression. Or comme c'est le sang que l'on trouve arrêté dans des vaisseaux insensibles aux yeux dans l'état naturel, il faut conclure que ce qui se porte si rapidement dans ces petits vaisseaux, est le sang lui-même lancé impétueusement dans les vaisseaux capillaires , & par conséquent que c'est à réprimer ou à retarder cette rapidité qu'un Medecin doit penser tout d'abord , sans cependant jamais perdre de vuë que dans cette maladie le vice du sang est dans son mouvement plutôt que dans sa corruption. Mais parce que c'est dans l'extrémité des vaisseaux

Hij

seaux que le sang se trouve arrêté, un Medecin connoisseur comprendra en même temps qu'une si prodigieuse longueur de vaisseaux n'a pu être si rapidement traversée qu'en vertu du mouvement *progressif* du sang, par où l'on conçoit que c'est beaucoup moins de son mouvement intestin qu'il doit s'occuper dans la cure de la peste, que de son mouvement *progressif*.

Raisons  
de ce mou-  
vement.

Ceci est prouvé parce que le sang par lui-même n'a point de puissance en propre pour se porter si fort au loin, il la doit toute entiere à celle des parties qui l'environnent & le contiennent, c'est-à-dire, à la vertu *systaltique* des vaisseaux, laquelle faisant dans les viscères office de cœurs subsidiaires, aide à pousser le sang jusques dans les réduits des vaisseaux capillaires;

ainsi le mouvement *progressif* du sang tient sa vertu des *solides*, pour laquelle par consequent un Medecin doit avoir de particuliers égards dans la cure de la peste; & en ceci se voit la raison trop commune des mauvais succès que l'on es- suie dans le traitement de cette maladie, parce qu'uniquement occupé des *fluides* en rectifiant le sang, on manque à l'atten- tion que demandent les *solides* qui les régissent.

Au reste suivant le point de vûë qu'on vient de marquer, Deux ma- nieres de traiter la peste, deux partis se présentent à choi- sir pour la cure de la peste, l'un de contenir le sang & d'en mo- derer la rapidité, pour lui faire éviter le fatal écueil de s'aller engager par son impetuosité dans des détroits d'où il ne peut revenir; l'autre de suivre le pen- chant de la nature & la déter-

mination du sang vers l'habitude du corps, flatté de l'espérance, qu'y trouvant des milliers d'*excretoires*, il pourra au moyen d'une sueur abondante, se délivrer du venin dont il est impregné.

Hardiesse dans les remèdes. Mais quelqu'un de ces deux partis que l'on prenne, il ne faut rien faire timidement ou à demi; car il faut absolument contenir le sang par tous les meilleurs moyens, pour le détourner des fâcheux engagemens ausquels il court, ou il faut soutenir puissamment la détermination de son courant vers la peau pour le forcer à enfiler les conduits *excretoires*, afin qu'une abondante sueur ne manque pas de succéder.

Dans le premier parti il faut saigner presque sans ménagement, exposant même le sang à perdre de son nécessaire,

pourvû qu'il conserve la liberté de sa circulation. Dans l'autre il faut comme prodiguer les *sudorifiques*, sans trop craindre ni chaleur, ni ardeur, pourvû que le sang ne s'arrête point, avant que d'avoir atteint les vaisseaux *excretoires* par lesquels il chasse au dehors l'esprit malin qui l'agit : sans ces conditions on ne voit que des saignées malheureuses & des sueurs manquées.

Delà en particulier vient le décri de la saignée dans la cure de la peste, parce qu'en saignant avec trop de ménagement, trop tard & trop peu de diligence, le sang au mépris d'un petit déchet qu'il a à souffrir, conserve son impétuosité, & continuë de s'aller précipiter, ou trop foiblement reprimé s'arrête à demi chemin dans les viscères, & y cause des *charbons*, le *pourpre* Pourquoi la saignée réussit mal.

& les *exanthemes* qu'il auroit poussez à la peau. Les saignées faites de loin à loin ont un pareil inconvenient ; car ne rompant qu'imparfaitement l'imper-  
tuosité du sang, ou elles n'empêchent point les engagemens funestes qu'il va faire dans l'ha-  
bitude du corps, ou elles occa-  
sionnent ces engagemens, ou quelque épanchement même dans les entrailles.

Un plus grand malheur, c'est quand on saigne trop tard ; car alors aïant donné le temps au sang d'engorger les vaisseaux, il arrive le plus malheureux des évenemens ; car la saignée ou vuidant ou mettant à sec les grands vaisseaux, en même temps que le sang fixé dans les capillaires, n'y peut être rappelé, parce qu'il est trop écarté du courant, ou de l'orbe de la circulation, les grands vaisseaux s'affaissent

s'affaissent donc & tombent dans la *confidence* qu'Hippocrate juge si dangereuse, les malades s'affoiblissent sans que les accidens perdent rien de leur vénémence, ou du moins ne diminuent-t'ils qu'avec la vie qui s'éteint: de tout ceci il faut conclure, que les saignées doivent être faites courageusement, tout d'abord, près à près, & sans y épargner la quantité; par ces précautions on empêche les capillaires de s'engouïer, les grands vaisseaux ne demeurent point à vuide, parceque le sang non encore engagé ou fixé dans les petits vaisseaux, repasse continuellement dans les grands, & ainsi la circulation non interrompuë préserve le fil de la vie.

L'horreur, dit-t'on, de proclamer le sang, & de sapper les forces par les fondemens dans une maladie où elles sont

I

si cruellement abbatuës, & dans une disposition où le sang penetré de venin a besoin de toute sa quantité & de toutes ses ressources pour se défaire & chasser de son sein un si dangereux hôte.

Double erreur populaire, dont la Physique & la disposition du corps humain devroient faire sentir le faux à des Medecins, Un corps abbatu n'est pas toujou-  
Raisons cu causes de la foibleſſe. rs jours foible, & un corps plein n'est pas toujouſſors fort; car qui imputeroit à foiblesſe l'inaction ou l'inhabilité à se remuer dans un homme à qui l'on auroit lié pieds & mains, & dont l'on au-  
roit garoté toutes les parties? tout de même seroit - ce une preuve de dénuëment ou d'in-  
digence dans une personne qui manqueroit d'argent, parce qu'il n'en auroit que d'enfermé sous plusieurs clefs dont il ne you-

droit point se servir ? c'est l'état d'un corps rudement frappé de peste, il perit de foiblesse, d'abattement & d'aneantissement dès le premier jour; or ce malade a encore certainement dans son entier tout ce qu'il avoit la veille de sang & d'esprits; & pour mieux comprendre ce qui lui arrive alors par un exemple familier, juge-t'on foible un homme yvre, lequel étant vigoureux, plein de sucs & de sang quelques heures auparavant, devient chancelant, sans force ni raison, léthargique & assoupi dès qu'il est enyvré? il se fait un pareil dérangement dans ce malade de peste, un esprit impétueux a bouleversé toute l'économie de son corps, le sang & les fluides sont sortis du niveau, de l'ordre & de l'égalité de leurs mouvemens, & les solides animez par une force

I ij

étrangere, déchus de leur souffrance naturelle sont devenus roides, serrez & *convulsifs*, le sang en conséquence se trouve gêné, contraint & arrêté; par la même raison les nerfs serrez dans leur tissure & par l'appesantissement du sang, retardent ou ralentissent le cours des esprits & languissent dans leurs oscillations; en voilà ce point assez pour réduire un corps plein de sucs & d'esprits au plus affreux abattement?

*Circulation du sang. Sa nécessité.* Pour en concevoir l'étendue & l'importance, quoique sans être causé par aucun défaut ou manquement des matériaux, pour ainsi dire, ou des choses nécessaires au soutien des forces, il faut se souvenir qu'un corps n'en a pour se maintenir dans ses fonctions, qu'autant que la circulation du sang & des esprits est libre, aisée & continue; or cette aisance & cette

*Traité de la Peste* FOE  
continuité de circulation dépend uniquement du continual & libre retour des sucs & du sang qui circulent dans les vaisseaux capillaires des viscères & de l'habitude du corps, & qui en sont journellement ramenez dans les grands vaisseaux: car c'est journellement, puisqu'en même temps que des heures suffisent pour achievever la circulation du sang par le cœur dans les grands vaisseaux, il faut des journées aux sucs des vaisseaux capillaires pour être rapportés par les grands vaisseaux au cœur. Par là il faut concevoir le *parenchyme* ou le tissu des parties, qu'un grand Maître M. Stahl en Médecine nomme la *substance poreuse*, comme le grand réservoir des sucs nourriciers, où à travers les circonvolutions des vaisseaux *capillaires*, comme par des *serpentins*, ils se con-

I ij

hobent, se digerent, s'affinent, se mesurent enfin & se *mode-  
lent* aux *diamètres* des vaisseaux qu'ils ont à traverser, pour tomber à propos dans les grands, y déaier le sang, le détremper & le nourrir, en fournissant à sa masse des sucs, moûs, gras & onctueux, & à ses globules des appuis glissans & roulans, qui leur servent de véhicule pour rouler aisément, legerement, continuellement cependant; car ce sont des sucs *lymphatiques*, lesquels comme une fine gelée nourrissent & renouvellement le sang. Or ce réservoir se ferme dans un corps frappé de peste, en qui la vertu *systaltique* des *solides* infiniment rehaussée, & le tissu des parties resserré par la *phlogose* qui les occupe, retiennent ces sucs dans les étroites capacitez de leurs vaisseaux *capillaires*, & les empêchant

de parvenir dans les grands vaisseaux, appauvrisse le sang de sucs qui surabondent d'ailleurs.

Voilà, Monsieur, la vraie cause de la foiblesse & de l'abattement des pestiférez, en tant s'en faut qu'elle s'oppose à la saignée, elle montre au contraire la nécessité & la raison de la pratiquer sans inconvenient pour le fond des forces du malade, en qui elle délivre & met au large des sucs retenus, lesquels reprennent la place du sang que répand la saignée quand elle est faite à temps & aux conditions marquées ci-dessus, de sorte qu'un convalescent de la peste, après même avoir été amplement saigné, se trouvera peut-être avoir perdu de son empêpoint; mais il se retrouvera en force, parce que tous les vaisseaux étant libres & bien

Raison &  
nécessité  
de saigner.

I iij

dégagez , la circulation du sang & des humeurs se fait aisément, & les sucs nourriciers portez tous les jours dans les vaisseaux y feront travaillez à propos, bien digerez enfin , ils feront mis à profit pour remplir les vuides faits par la maladie & par les remedes.

Non ob-  
tant la foi-  
blesse.

La crainte de la foiblesse doit d'autant moins occuper l'esprit d'un Medecin dans la cure de cette maladie, qu'il en est peu où l'on meure plus rarement de foiblesse & où l'on soit plus promptement accablé , & pour cette dernière raison où il soit plus permis de faire d'amples saignées ; car comme les remedes doivent être ici (s'il est possible ) aussi prompts dans leur operation , que la maladie est rapide dans son cours, non-seulement il faut préferer les remedes les plus convenables & les

plus efficaces, mais il faut encore rendre leur action prompte pour rompre au plutôt l'impuosité de la maladie & détourner incessamment le coup mortel qu'elle va porter dans quelque partie. Suivant cette idée les saignées dans la peste Raison des grandes saignées. doivent être amples, parce que faisant ainsi tout d'un coup un grand vuide au centre du corps & dans les grands vaisseaux, c'est déterminer les vaisseaux capillaires à s'y dégorger précipitamment par la raison que les humeurs trouvant peu de résistance vers ces endroits vides, elles s'y portent avec beaucoup plus de facilité & d'abondance, d'où il arrive que les vaisseaux se relâchant tout à la fois, ils changent plus promptement la détermination de la circulation; aussi de grands Praticiens ont-ils trouvé la saignée *specifique* con-

tre la peste , en la faisant jusqu'à la défaillance , *ad animi deliquium.*

Endroits  
d'où il faut  
saigner,

Dans ces mêmes vûés , la saignée doit être faite de l'endroit le plus propre pour changer les directions du sang ; & c'est pour cela que les saignées du pied sont si estimables ; parce que le sang emporté ordinairement au cerveau dans cette maladie , a besoin d'être promptement rabattu. Mais si malgré la saignée du pied qui auroit été même réitérée avec la diligence convenable , l'on remarquoit par l'énormité de la douleur de tête , son battement , son appesantissement , l'assoupissement *lethargique* , le brillant dans les yeux , les fortes envies de vomir , &c. que le sang s'engage dans le cerveau , surtout s'il étoit observé que les malades périssent la plupart par des dépôts dans cette

partie, il faudroit, suivant l'*urgence* du cas, ou saigner de l'*artere*, ou de la gorge, préferant celle-là à celle ci, si l'emportement du sang se faisoit principalement remarquer; car en cette occasion rien ne rompra plus efficacement son impetuosité que d'en faire l'évacuation du vaisseau même où se fait l'engagement ou le dépôt. *Les ventouses scarifiées* pourront enco-  
*re en cas pareil être placées suivant la prudence d'un Medecin.*

Cependant la saignée qui est capitale en tant de maladies pressantes, a besoin en celle-ci d'aide pour contenir le sang, tant en moderant les irritations *convulsives* des parties nerveuses, qu'en procurant au sang plus de poids & de consistance. Les grandes saignées préparent à ces deux effets, par la sorte de *transfusion* qui s'opere au

Saignée de l'artere.

Autres remedes que la saignée.

moien de cette grande évacuation de sang, lequel remplacé par des sucs nourriciers tempérez, & par un ample usage de délaiants, prend en se renouvellant plus de masse & moins de *volatilité*, par où devenu moins propre à se *sublimer*, il se laisse contenir dans les grands vaisseaux. A ceci contribuéront

Boüillons,  
quels ils  
doivent  
être.

merveilleusement les boüillons faits avec peu de viande prise d'ailleurs des chairs de jeunes animaux, avec le *riz*, l'*orge*, le *gruau*, où l'on ajoutera quelques cuillerées des sucs d'*oxytriphyllum*, de *petite ozeille*, ou de *verjus*; car autant que les *amers* sont recommandables en d'autres maladies, autant les *acides* sont préférables dans la peste. A même dessein l'on se trouvera bien de l'*esprit de vitriol* ou de *soufre* ajouté par gouttes dans une décoction le-

Acides.

gère de racines de scorsonere, où dont l'on aura arrosé ces poudres *absorbantes* si nécessaires & trop negligées dans la cure <sup>Abso-</sup>  
<sub>bants.</sub> de la peste ; les *terreux* ou *fixes* sont préférables, à l'imitation de Galien qui vante particulièrement le *bol armene*, jusque-là qu'il le donne pour une espèce de *specifique* alencontre de la peste ; on y joindra les *coraux*, les *yeux d'écrevisses*, les *terres sigillées*, dont on a éprouvé des succès sensibles en temps <sup>v. Rivenus</sup> de peste, mais imbitez de ces <sup>de peste.</sup> *esprits acides*. Le *nitre* est un autre grand remede & très efficace, quand il faut réprimer l'ardeur du sang ; mais l'on se souviendra que son action est plus prompte & plus sûre, quand on le donne en poudre plutôt que dissous, parce qu'ainsi ramassé & faisant corps, il agit plus puissamment sur les *membres*.

*Anodins.* branes de l'estomac, & en conséquence sur les parties *solides* qui ont tant de part dans la production de la peste. A raison des mêmes *solides*, les *anodins* deviennent de grandes ressources pour la guérison de la peste, parce que dans une maladie comme celle-là où il faut que tous remèdes & nourritures portent à la *transpiration*, les *anodins* conviennent particulièrement, parce que rien ne la facilite tant que l'usage de ces remèdes mariez, surtout avec les *acides*; car tandis que les *anodins* retroussent les *solides* dans leur souplesse naturelle, en amollissant leur roideur *convulsive*, les *acides* entrant dans le sang lui servent comme d'entraves au moyen de leurs parties salines, lesquelles à raison de leur masse s'opposent à la volubilité des *globules* de sa partie

*Traité de la Peste.* 111  
rouge, tandis que par leur contact & par leur poids ou pression sur les parties *solides*, ils en reglent les oscillations en moderant l'excès de leur vibration, <sup>Anodins</sup> de même maniere que la pression faite à une corde de luth en change, altere ou arrête l'ondulation : ainsi la décoction de têtes de pavot, où l'on dissoudra les sirops de *limons*, de *verjus*, de *grenades*, de *meures*, de *groseilles*, ou d'*épine-vinette*, la teinture de fleurs de coquelic和平 tirée dans l'eau du même pavot par les esprits de *vitriol* ou de souffre; toutes ces sortes d'*anodins* tiendront bien leur place dans le traitement de la peste, sagement maniez par une main exercée.

Mais pourquoi en pareil cas refuseroit-on place au *sel sédatif*, lequel étant tiré du vitriol, est un *acide anodin*, tout

fait par consequent pour être admis parmi les *anodins* convenables à la peste, depuis qu'il est reconnu bienfaisant ou utile dans les maladies aiguës qui ont besoin de calmants.

Je ne crains pas de vous proposer, Monsieur, jusqu'à mes conjectures ; mais je vous supplie de remarquer qu'elles ne roulent que sur des remedes, qui n'ont rien de ces drogues fatales dont on se permet trop volontiers l'usage en matiere de peste, ou pour la guerison de grandes maladies : ce sont d'ailleurs des *alterants* que je propose, *calmants* de leur nature, lesquels par consequent ne laissent rien à appréhender de ces troubles désolants qui suivent trop souvent l'usage des *évacuants* de telle espece qu'ils soient.

Avec cette précaution j'ai l'honneur de vous proposer l'étonnement

ronnement où vous serez, Monsieur, je m'assûre, comme moi, quand vous y aurez fait attention ; c'est sur l'oubli où l'on paroît jusqu'à présent avoir été touchant l'usage du *quinquina* Quinquina donné d'abord pour la guérison de la peste. Toute la Medecine est aujourd'hui convaincuë de la vertu merveilleuse & prompte de ce remede pour guérir les fiévres ; l'on en a étendu l'usage aux fiévres continuës ; & un grand Medecin d'Italie vient de faire voir sa vertu *specifique* pour guerir en peu d'heures des fiévres intermittentes, malignes au point de tuer le malade vers le troisième accès : deux autres Praticiens celebres en Angle-terre avoient avant lui montré l'usage du *quinquina* pour la guérison de ces fiévres affreusement malignes, qui surviennent quelquefois après la suppura-

M. Torti,  
ce'ebre  
Medecin de  
Modene,  
dans son  
Traité des  
fiévres ma-

lignes.  
MM. Sy-  
denham &c  
Marton.

K.

tion des petites veroles *confuentes*; n'est-ce point une avance déjà faite pour l'usage de ce remède dans des cas perilleux & proms qui laissent peu de temps au Medecin pour se reconnoître? La peste est de ce genre; & quoiqu'on en publie, c'est une fièvre maligne autant au-dessus des fièvres malignes ordinaires, que ces fièvres malignes sont au-dessus des fièvres continuës. Quel inconvenient

Manieres de donner le quin-quina. donc pourroit-t'il y avoir à donner courageusement ce remède à la maniere de M. *Torti*, en y mêlant peut-être le *nitre* ou l'*opium* même, ou peut-être tous les deux, l'un pour combattre l'ardeur du sang, l'autre pour hâter l'effet du remède? Un pareil essai tiendroit-t'il de l'*empirisme*? ne seroit-ce pas plutôt une pratique à autoriser depuis que les relations nous appren-

nent que l'on a vû dans ces dernières pestes des malades à qui le *quinquina* avoit été utile, parce qu'enfin la peste dont ils étoient attaquéz avoit dégénéré en fièvre continuë accompagnée de redoublemens. Ceci est du moins une pensée que des Medecins occupez du progrès de leur art, peuvent s'entre-communiquer, surtout sur une matière si intéressante & sur laquelle la Medecine paroît un peu en retard.

Peut-être serez-vous surpris, Monsieur, que dans une telle indigence de la Medecine, je paroisse lui enlever des secours dont on l'a parée jusqu'à présent ; ce sont les *purgatifs*, les *émetiques*, les *cordiaux*, les *syndorifiques*, tous grands noms dont on honore les cures de la peste, dont les livres sont pleins, & dont le peuple paroît satisfait,

K ij

persuadé que tout est effet en matière de peste, & qu'il ne faut s'en prendre qu'à la malignité de cette maladie & à sa révolte contre les remedes les plus accréitez & qui méritent mieux de l'être quand elle ne guérit point. Mais je vous l'avouerai, Monsieur, je ne suis point satisfait sur la maniere de traiter une maladie, & sur la bonté des remedes qu'on y emploie, quand les succès manquent au point que des *classes* ( comme on parle) presqu'entieres de malades périssent ordinairement de sorte qu'avec de pareils remedes & une pareille methode de guérir, il est ordinaire & il paroît prouvé que la mort est certaine. Dans cette malheureuse situation de la Medecine, vous paroît-t'il, Monsieur, de la prudence & de l'honneur de l'art d'en demeurer là, sans qu'il

*Traité de la Peste.* 117  
fut permis de commencer par  
s'abstenir des remedes avec les-  
quels on meurt presqu'assûré-  
ment quand le mal est grand, &  
avec lesquels il n'en souffre pas  
moins, misérablement assujetti  
à l'atrocité des accidentz de cette  
furieuse maladie, & à la fatigue  
des remedes, exposé enfin aux  
incisions multipliez de la Chi-  
rurgie pour guérir des *bubons*,  
des *charbons*, des *parotides*, &c. Incerti-  
tude de ces  
remedes.  
qui sont les suites presqu'assû-  
rées de ces remedes & de cette  
methode de guérir : il ne faut  
que jettter les yeux sur les ob-  
servations que l'on nous donne,  
dont presqu'aucune n'est exem-  
te, souvent de plusieurs *char-  
bons* dont on ne guérit les ma-  
lades qu'à force de coups de  
cizeaux ou d'operations égale-  
ment cruelles. Il paroît donc,  
Monsieur, que ces remedes, les *purgatifs*, & les *émettiques* sur- Purgatifs  
suspects.

tout ont quelque chose de bien suspect pour la guérison de la peste ; l'idée naturelle de cette maladie & la disposition des loix de l'économie animale dans le corps humain , s'y opposent manifestement, sur quoi je prens la liberté de vous rappeller , Monsieur , à l'étude si serieuse & si exacte que vous avez faite du corps humain , & aux connaissances que vous avez toujours préférées de la *Physique expérimentale* , je veux dire , de la science des faits en *Physique* , & avec ces secours je vous prie de juger de la convenance ou des dangers des *purgatifs* , & des *émettiques* pour la cure de la peste.

*Caractere de la peste.* Cette maladie est la seule qui dans tous les temps de la Médecine a le plus universellement passé pour presque ne rien tenir de la matière , jusques-là qu'il

n'auroit pas tenu à de grands Hommes de la *spiritualiser*, & de la donner pour une émanation des cieux, pour une production immédiate des astres, enfin pour un esprit qui n'auroit pris corps que dans l'imagination des hommes; semblable à ces maladies que les Ecoles nous donnent pour des *intempéries* séches, nuës ou sans humeur, dans lesquels un esprit juste & non prévenu apperçoit plus de déplacement ou de dérangement dans les parties, que de vice ou d'amas dans les humeurs. Mais ces idées, dira-t'on, sont creuses, *Metaphysiques*, & ont trouvé peu de protection; aussi ne s'y arrête-t'on que comme à un sentiment tombé naturellement dans l'esprit de gens senséz d'ailleurs & qui se sont fait un nom respecté encore dans le monde littéraire: ces

*v. Fervet  
de abd. re-  
rum causis.*

*Maladiës  
sans hu-  
meur.*

idées d'ailleurs ressemblent assez à celles d'une vapeur de feu exhalé du fond de la terre, d'où nous avons vu que la peste prend naissance. Suivant ainsi cette vapeur qui saisit de peste un homme parfaitement sain d'ailleurs, observant le desordre soudain & universel qu'elle porte par toute l'économie animale, l'on comprend qu'une pareille cause tient plus de l'esprit que de la matière qui seroit peu capable de porter si loin, si soudainement & si universellement son pouvoir & ses effets. Les symptômes les plus graves de cette maladie prouvent aussi peu qu'ils viennent d'un amas d'humeurs ou de sucs grossiers ; ce sont des sentimens douloureux, des maux de tête, des ~~anxiitez~~, des lassitudes, des étourdissemens, des *vertiges*, des *nausées* ou fausses envies de vomir,

Que la  
peste est un  
esprit.

mir des hoquets ; & si quelques-uns de ces symptômes consistent en *évacuations*, elles sont beaucoup moins d'humeurs que de sang, comme sont les *hemorrhagies*, les cours de ventre *dyssenteriques* ou pissemens de sang ; si l'on joint à tout ceci l'état des cadavres de ceux qui meurent de peste, en qui l'on découvre jusqu'aux plus petits des vaisseaux comblez de sang ; des épanchemens de sang encore flottant dans l'estomac ou ailleurs, l'on n'apperçoit nulle part aucun amas d'humeurs dont on puisse faire l'objet d'un *purgatif* ou d'un *émetique* : or l'on sçait à quel danger l'on s'expose en sollicitant des parties à donner à un *purgatif* des humeurs qu'elles n'ont point.

Il est vrai que les envies de vomir sont prises par bien des gens pour des indices d'hu-

L

meurs superfluës & abondantes qui sejournent, dit-on, dans les premières voies; mais elles sont si ordinaires & tellement en propre au sang lui-même, quand il est retenu, surabondant ou croupissant quelque part, comme dans les *pâles couleurs*, les *grossesses*, les *migraines*, les *commotions* du cerveau, les retenuës d'*hemorrhoides*, que dans les pestiferez elles deviennent les signes du croupissement du sang qu'on trouve arrêté jusques dans les plus petits vaisseaux.

*Cours de  
de ventre, leurs cau-  
ses.*

Les cours de ventre, si on en examine bien la sorte, ne prouvent pas mieux qu'ils soient des décharges d'humeurs amassées; car les épreintes qui les accompagnent, la nature des matieres qui sortent, font comprendre qu'ils sont moins des évacuations *humorales*, que des *expressions*

forcées, que des parties irritées contraignent de s'échaper; d'une part donc c'est le sang qui sort, d'autre part c'est une *contraction* ou un resserrement *convulsif* qui l'oblige à sortir.

Dans tout ceci on ne trouve aucune des deux raisons qui autorisent, indiquent ou permettent l'usage des *émettiques* ou des *purgatifs*. L'une de ces raisons c'est par une secoussé excitée dans le genre nerveux, de rappeler à leurs couloirs qui sont au centre du corps, des humeurs qui se portent ailleurs; or cette raison n'a point ici de lieu, où il y a moins d'humours qu'un esprit ou qu'une vapeur de feu, qui a mis en *phlogose* les parties du corps & qui tient serrées & convulsives les fibres de ces parties; dans cet état exciter des ébranlemens, c'est augmenter l'inflammation & contraindre

Nulle indication de purger.

L ij

les parties à se resserrer plutôt que de se relâcher: l'autre raison c'est de précipiter des humeurs séparées & amassées dans les endroits où se porte la vertu d'un *purgatif*; or il n'y a point ici d'humeurs ramassées, elles seraient plutôt éparses dans les vaisseaux où les *émetiques* ne pénètrent point, & où il est dangereux d'admettre des *purgatifs* quand les humeurs n'y sont point, ou qu'elles s'y trouvent confondues encore avec le sang.

*Nausées.*

Car, (& on ne s'çauroit trop y être attentif) la plûpart des envies de vomir & des cours de ventre, sont des efforts impuissans d'une nature excitée par un sang mal *depuré*, ou qui travaille encore à se décharger de quelques sucs étrangers; témoins ces vomissemens énormes & ces cours de ventre affreux, qui annoncent la petite verole, &

qui cessent dès qu'elle est parfaitement sortie ; mais c'est le même cas de la peste, où le sang infecté d'un esprit malin souille en sa faveur, & pour sa décharge le genre nerveux.

A cette occasion j'ai l'honneur de répondre, Monsieur, à une question incidente de votre lettre, scávoir si la peste est une fiévre, elle qui est si malheureuse en *crises*, par où l'on feroit tenté de croire que tout est forcé dans cette maladie, dont les mouvements paroissent moins des efforts d'une nature qui s'aide, que d'une puissance qui la dompte & la renverse.

Je comprehens, Monsieur, la justesse & la force de cette reflexion ; cependant de ce que la peste ne tuë pas si absolument tout le monde, qu'il n'échape quelqu'un à sa fureur, soit par

L iij

Si la peste est fiévre ?

le moyen de quelque *depôt*, ou par le moyen de quelque *évacuation*, il est évident que dans cette maladie, la nature si souvent vaincuë, demeure cependant quelquefois victorieuse, & c'en est assez pour reconnoître en elle un fonds de force pour se défendre a l'encontre de ce mal, & même pour le surmonter. A cela vous me permettrez d'ajouter, Monsieur, que dans la pensée où je suis que la peste pourroit être traitée avec plus de succès & de méthode, ou par des moyens plus heureux, je crois que la peste est une fièvre très maligne, laquelle cependant se feroit des jours & trouveroit des issus vers la guérison, si l'on entroit mieux dans les vues que la nature auroit pour la guérir.

**Fièvre, ce que c'est.** En effet toute maladie qui a ses *cocitions*, doit passer pour fiè-

vre, puisque la fièvre n'est qu'un effort de la nature occupée à cuire & à digérer l'humeur qui l'entretient ; or il est des *bubons* qui parviennent à une suppuration utile & louable, & des *charbons*, lesquels par eux-mêmes & avec le temps se terminent heureusement, parce que l'humeur qui les produit, s'adoucit enfin & vient à composition. L'on a observé d'ailleurs que quelques pestiferez ont été guéris par des *Coctions*, flux d'urine, ce qui seroit une *crise*.  
espece de *crise* ; mais ce qui leve tout doute là-dessus, c'est que le *quinquina* guérit quelquefois de la peste, comme quelque relation l'assûre : autre raison pourquoi la purgation ne convient point à la peste, puisque rien n'est si contraire au *quinquina* que la purgation.

Je croirois, Monsieur, qu'il n'y auroit rien à ajouter ici

L iiii

Rivinus  
de peste,  
pag. 893.

al encontre de l'émetique & de la purgation pour la cure de la peste; mais ce sentiment se trouvant conforme à celui d'un Médecin d'Allemagne, respectable pour son habileté, & pour avoir lui-même traité les pestifères pendant une peste, dont il a été témoin & Médecin, vous serez bien avisé, je m'assure, de l'entendre s'expliquer là-dessus :

*Emetiques. Sunt qui admodum extollunt Purgatifs. vomitoria.... sed per experientiam constat vomitoria non convenire illis qui contagium inspirarunt.* La suite de ce passage merrite d'être lue dans l'Auteur. Il n'a point meilleure opinion des purgatifs, parce que l'expérience lui en a fait voir le mauvais succès : *Sunt purgantia, quemadmodum in reliquis malignis, ita & in peste summè periculosa.... Experientia sufficienter demonstravit omni tem-*

*pore, non modo fortiora purgantia, sed & mittiora lenitiva, tam in principio quam statu ac decremente fuisse pessima.* Il va *Ibid. p. 895.*  
même jusqu'à prononcer d'après l'expérience, que les lave-  
mens mêmes sont très perni-  
cieux ; *imò & clysmata plerumque in majus periculum conje-  
cerunt.*

*Ibid.*

Cet Auteur dressé par l'expé-  
rience au traitement de la peste,  
a meilleure opinion des *sudori-  
fiques* bien entendus, bien choi-  
sis, & pour ainsi dire bien assai-  
fonnez, c'est-à-dire, corrigez,  
aidez & dirigez à propos en les  
mariant tantôt avec des *astrin-  
gens*, tantôt avec des *rafraî-  
chissans*, tantôt avec des *anti-  
spasmodiques*, des *cordiaux*, ou  
tantôt avec des *narcotiques* ;  
*tutissima omnium methodus est  
medendi pestilentiae per diapho-  
retica additis pro ratione cir-*

*sudorifi-  
ques.*

*cumstantiarum sive symptomatum modo astringentibus, modo refrigerantibus, antiepilepticis, corroborantibus, opiatis & similibus.* La raison de préférence qu'il donne en faveur des *sudorifiques*, c'est qu'il a observé qu'un émetique une seule fois donné, ôte plus de forces à un malade de la peste, qu'un *sudorifique* réitéré trois fois ; & quamvis *sudorifera quoque ægrum quodammodo debilitare videantur, maximum tamen inter hac & vomitoria discrimen intercedit : si quidem unicum vomitorium plus virium deprudatur quam ter repetitum sudoriferum.*

*Ibid. p. 394.* art. 41. Monsieur *Sydenham*, celebre Praticien tel que vous le connaissez, Monsieur, étoit fort dans ce goût, persuadé qu'il n'y avoit que deux manieres de traiter la peste avec succès, l'une

par la saignée, l'autre par les *fudorifiques*; ses ouvrages sont entre les mains de tout le monde, c'est pourquoi je ne vous fatiguerais pas, Monsieur, d'aucunes citations, qui sans cela meriteroient d'être ici placées.

L'on pourroit être surpris de voir prendre le parti de donner des remèdes si chauds & si inflammables dans une maladie toute de feu dans son origine, dans tout ce qui la constitue & dans tout ce qui s'en ensuit: mais l'idée de chaleur n'étonne que ceux qui ne se frappent que par les noms, effraiez par les termes & peu instruits de la nature ou du fond des choses. Une drogue chaude donnée à l'aveugle, pour, dit-on, cuire des fuchs cruds, est une medecine dangereuse; un remède échauffant donné en vûe d'en obtenir un effet ordinaire-

Remèdes  
chauds,  
leur utilité.

ment bon & ordinaire à ce remede , tient souvent du *specifique* , & merite la confiance de tout Medecin habile , qui sçait le manier comme il faut , l'apprêter à propos & le placer à temps. Quoi de plus chaud que l'*opium* , que le *quinquina* , que les *martiaux* ? & en même temps quels excellens remedes sont-ils ? entre les mains de ceux qui en connoissent les vertus , qui en sçavent les marches , c'est-à-dire , ce qu'ils peuvent procurer de soulagement , quand ils sont mis à leur place & continuez à propos ; sans ignorer d'ailleurs les maux qu'ils causent certainement , quand ils sont donnez à contre-temps , ou destituez des accompagnemens dont ils ont besoin , eu égard aux circonstances des maladies & aux tempéramens des malades pour en moderer , en avancer ou en retarder les effets.

Tout de même les *sudorifiques* donnez séchement , dénuiez des aides dont ils ont besoin pour produire leur effet , deviennent des drogues chaudes qui enflent le sang, ou le rarefient , irritent les nerfs , ou les roidissent , bouchant ainsi par consequent tous les passages & reservant les *excretoires* , ils excitent souvent au lieu de sueurs , des *auxietez* ou *angoisses* , des feux , des rêveries , des *hemorragies* , & par là s'unissant d'action au venin de la maladie , en accelererent les malheurs : au lieu qu'apprêtez , mêlez , donnez & menez comme il faut , ils flattent le Medecin d'une évacuation d'autant plus louable , qu'elle répond au genie de la maladie , au penchant de l'humeur , & au goût de la nature , qui aime si fort , surtout dans la peste , à pousser vers la peau

ce qui lui est inutile ou à charge.

Cette sorte d'issuë convient particulierement à la peste, parce que le sang se portant alors comme à plein canal vers l'habitude du corps, il se trouve tout porté dans l'endroit où se trouve le plus d'excretoires pour recevoir ses récrémens ou superfluitéz, & pour aider à sa dépuration; ainsi un remede capable de l'obliger ou ses sucs à enfiler ces routes secrètes, a de grands avantages, dès qu'un Medecin fçait le conduire à bien. Il le fait en le mettant en état de continuer son action, depuis le centre du corps, jusqu'à la peau, sans trouble, sans se fourvoier & sans interruption; conditions qui ne s'obtiennent qu'en soutenant le *ton* & la direction des fibres des vaisseaux, afin que prétant leurs diamètres souples sans s'affaïsſer ni se roidir, ils

Raisons  
des sudori-  
fiques.

puissent souffrir sans danger l'impulsion ou la *rarefraction* du sang, lui prêtant d'ailleurs passage jusques dans les vaisseaux *excretoires*. En cela consiste l'habileté à donner des *sudorifiques*, puisque par ce moyen ils procurent l'évacuation par les sueurs tant désirée dans la peste.

L'assortiment dont s'accompagnent les *sudorifiques* pour procurer sûrement la sueur, c'est le mélange des *narcotiques*, sans lesquels les *sudorifiques* sont infidels, incertains, tumultueux & inflammatoires, & delà vient leur discredit en mille occasions. Une autre attention est de prévenir la trop grande rarefaction du sang pendant l'opération des *sudorifiques*; & pour cela on mêle fort à propos, quand cet accident est à craindre, le *nitre* ou le *vinaigre* avec les *sudorifiques*.

Acides,  
narcoti-  
ques mêlez  
aux sudor-  
ifiques.

*fiques*, car par ces moyens le sang ne prenant point trop de volume, les sucs parviennent sans être détournés ni arrêtés jusqués dans les vaisseaux *excretoires*, qu'ils trouvent souples & ouverts pour les laisser échaper.

Dose suffi-  
sante des  
sudorifi-  
ques.

Une autre circonstance à observer encore dans l'usage des *sudorifiques*, c'est de les donner en dose suffisante, réitérée avec prudence, mais cependant autant qu'il est nécessaire pour obtenir la sueur qu'on se propose d'exciter sans rien accorder au malade, ni aux assistans, ni à soi-même qui puisse aucunement retarder le cours du sang, si l'on se trouvoit inquiet ou en crainte sur l'ardeur & le mésaïse dont se plaint un malade qui sué; car pour peu qu'un Médecin vint à changer d'*indication*, quand il a commencé de suivre celle des *sudorifiques*, qu'il a déjà

déjà donnez , ou quand le malade sué , il se feroit un *contraste* dans le corps ou qui empêcheroit la sueur , ou qui la rendroit imparfaite , & de là viennent les *bubons* , les *charbons* , les *hemorragies* , les cours de ventre *colliquatifs* ou *dyserteriques* , tous mouvemens avortez d'une nature détournée plus qu' affoiblie , dont on a interrompu les vûes ou les marches. Ces précautions font conformes à celles d'un celebre Medecin d'Allemagne que nous avons cité , & qui là-dessus surtout a été instruit par l'usage. *Imò,dit-il, non semel obseruavi tam in hoc quam in alio morbo sudorem magis levare , si modo legitima diaphoreticorum dosis exhibeatur ; minor dosis diù anxios reddit ægros , antequam sudor coactus ac violenter expressus sequatur , tum qui non parùm infirmantur ; nihil horum*

M

*patitur ægrotus si promptè ab  
assumpto sudorifero sufficienti  
sudor fluat, ideoque satius esse  
deprehendi, si paulo largiore  
quām si parciore diaphoretico-  
rum dosi utamur.*

Rivinus  
de peste,  
p. 894 art.  
d<sup>1</sup>.

J'ai l'honneur de vous connoître, Monsieur, sur vos craintes en fait de remedes, tout ce qui est nouveau en ce genre vous allarme, & j'appréhende qu'il ne vous paroisse nouveau ou contraire à la pratique ordinaire de donner des remedes chauds dans une maladie des plus ardentes ; vous attendez donc, je m'assûre, quelques correctifs à cette methode, dont vous appréhenderiez l'inflammation du sang ; car vous connoissez parfaitement la facilité qu'il a à se développer, à s'exalter & à se sublimer, d'où il arriveroit qu'au lieu de sueurs, l'inflammation s'allumant par-

Mais les *sudorifiques* n'ex-  
cluënt que ce qui pourroit s'op-  
poser à leur action ; car ce qui  
peut au contraire l'avancer ,  
quoique temperant leur ardeur,  
s'allie parfaitement avec eux.  
Tels sont les *délaiants* , dont  
la boisson chaude & abondante  
donne même un véhicule à la  
matière de la sueur , surtout si  
l'on y mêle les jus de *citrons* ,  
& pour lors il s'en fait une boi-  
son rafraîchissante & *diaphore-  
tique* tout à la fois , bien capa-  
ble de prévenir vos craintes ou  
de les dissiper. Les jus d'herbes  
acides dont nous avons déjà  
parlé , trouveront encore ici  
place dans les intervalles des *su-  
dorifiques* , & sans contrarier  
leur vertu , ils en modereront les  
effets.

Au surplus , Monsieur , peut-  
M ij

être craindriez-vous moins des *sudorifiques*, si on les donnoit moins comme *évacuans*, que comme *alterans*, de sorte qu'ils ne fussent que de puissans *diaphoretiques*, lesquels sans produire une évacuation sensible, en exciteroit une moins évidente à la vérité, utile cependant & suffisante, puisque l'*insensible transpiration* suffit tous les jours à la nature dans ses fonctions ordinaires. Le *quinquina*

*mêlé avec la theriaque*, le plus puissant des *sudorifiques* en fait un *alterant* qui guérit sans faire fuer des fiévres très malignes; c'est une observation que je vous prie de croire, & peut-être la *theriaque* ainsi donnée seroit-t'elle un grand remede dans la peste qu'elle guériseroit sans exciter des sueurs. Les malades même ne se trouvent point échauffez par la *the-*

Diapho-  
retiques.

riaque ainsi employée ; votre usage vous en convaincra, Mon-  
sieur, dans les fièvres *malignes*,  
quand vous voudrez en faire  
l'essai, & j'ose vous répondre  
du succès, quand, comme vous  
sçavez si bien le faire, vous au-  
rez pris les mesures & les temps  
convenables aux tempéramens  
des malades & à la nature de la  
maladie.

Il y a d'ailleurs une distinc-  
tion essentielle à observer dans  
la pratique des *sudorifiques* pour  
la guérison de la peste ; car une  
constitution *épidémique* a ses  
temps, ses commencemens &  
son progrès ; temps de sa fureur  
durant lesquels elle tuë tant de  
monde ; suivant les temps où  
elle décroît, & dans lesquels  
rabattant de son feu, elle de-  
vient plus traitable : tout de mê-  
me encore il est des corps d'une  
telle constitution, que tout s'y

allume aisément, & d'autre qui résistent mieux au feu & qui s'en laissent moins penetrer. La discretion donc d'un Médecin sensé sera d'appliquer l'une des deux différentes méthodes ci-dessus marquées, avec les égards convenables tant à la constitution générale de l'épidémie, qu'à la constitution particulière des corps : suivant cette distinction l'on pourroit presque établir pour règle, que la méthode par la saignée & par les *acides*, conviendroit particulièrement dans les premiers temps de la peste, & que celle de la traiter par les *sudorifiques*, trouveroit moins d'inconvénients, quand l'épidémie commence à rabattre de sa cruauté.

La crainte populaire, c'est que la saignée n'empêche ou ne retarde la sortie des *bubons* & des *charbons* que l'on donne

Temps  
de la saignée.

Temps  
des sudorifiques.

*Traité de la Peste.* 143  
vulgairement pour des *crises*,  
respectables par consequent à la  
Medecine, qui ne doit rien ten-  
ter ni rien se permettre qui puis-  
se en arrêter le cours.

Mais en même temps qu'on  
veut faire passer ces tumeurs  
pour *critiques*, de la nature par  
consequant de ces mouvemens  
naturels auxquels *Hippocrate*  
défend de toucher par aucun  
remede, on est en défiance aLEN-  
contre de ces *abscès critiques*,  
on s'arme aussi - tôt qu'ils se  
montrent du fer & du feu pour  
les exterminer promptement,  
sans oser en attendre la suppu-  
ration; ne vaudroit-t'il pas mieux  
ne pas leurer les malades d'un  
raïon d'esperance si courte & si  
trompeuse, & leur épargner des  
douleurs si promptes & si réel-  
les? c'est qu'en effet ces tumeurs  
sont infideles & incertaines, &  
n'ont que l'apparence de *crises*;

*édition*

Fausses  
crises.

en un mot, ce sont, comme parle *Hippocrate, Judicatoria non judicantia*; pourquoi on ne doit point s'abstenir de ce qui peut suppléer à l'imperfection d'un mouvement ou d'une *excretion* qui souvent même est plus l'œuvre de l'art que de la nature. Cette idée n'est point celle du Public, mais elle est celle de la Medecine bien entendue, & celle des loix de l'économie animale, suivant lesquelles les *fluides* sont forcez de quitter leur route, de sortir de leurs tuiaux, lors qu'abandonnez à leur masse & à l'impetuosité qui les pousse & les chasse, ils rompent les digues & forcent les resistances qui les contenoient: c'est ce qui arrive quand pendant la fureur d'une peste on laisse au sang tout son volume, tandis qu'en même tems on augmente l'impetuosité

tuosité de ses mouvemens à force de *cordiaux*, de *volatils* & de *sudorifiques* séchement donnez, c'est-à-dire, sans *anodins* ou pareils correctifs; car quoi de mieux alors pour le sang pourchassé de toutes parts, que de chercher ou se faire des retraites dans les *glandes* naturellement destinées à recevoir ses décharges? d'où il faut conclure que la saignée, à la vérité, préviendroit ces fausses *crises*; mais ce qui ne seroit qu'épargner aux malades bien des dangers & des peines inutiles; au lieu qu'elle n'empêcheroit, étant sagelement administrée, aucun de ces mouvemens vraiment *critiques*, auxquels un Médecin peut prendre confiance, s'en remettant d'ailleurs aux soins de la nature.

Quoi donc qu'il ne soit jamais permis à un Médecin de rien faire qui puisse empêcher une

N

Dépots. *eruption critique*, il ne doit point lui être interdit de faire ce qui peut prévenir un dépôt à charge à la nature, incommodé au Medecin, & dangereux au malade ; telle est une tumeur qui ne lui apporte nul soulagement, si suspecte d'ailleurs de danger & d'infidélité, que l'on se croit aujourd'hui obligé de l'exterminer au plutôt, à force de taillades ou d'incisions. Ces sortes de tumeurs ne sont en effet que des *crises* bâtarde, ou des productions de maladie, & non des décharges de la nature, qui n'arrivent d'ailleurs que par la faute d'un Medecin timide ou négligent sur la saignée qui aura manqué de diminuer le volume du sang pour en faciliter la circulation, tandis que par des sueurs énormes, excitées à contre-tems & par des purgations excessives, il aura dérobé au sang

Fausses crises.

le véhicule qu'il avoit dans sa fé-  
rosité ; delà arrive à la partie  
rouge de se presser, vuides que  
sont de sa partie blanche les in-  
terstices de ses *globules*, lesquels  
entassez l'un dans l'autre, s'a-  
moncellent & s'embarrassent  
dans le tissu spongieux des *gla-  
ndes*, les gonflent & en font des  
tumeurs contre le gré de la na-  
ture, qui n'en a fait ni le choix  
ni la destination. En pareil cas  
il est manifeste, & il faut l'a-  
voüer que quelques saignées di-  
igemment faites, des purga-  
tions omises, & des *sudorifiques*  
mieux placez ou mieux enten-  
dus, auroient empêché ces tu-  
meurs de paroître, mais le ma-  
lade y auroit autant gagné que  
la maladie y auroit perdu ; celle-  
ci auroit diminué de force & la  
nature en seroit cruë d'autant.

Il n'en est point de même <sup>Charbons</sup> & Bubons  
quand des *bubons* & des *char- critiques*.

Nij

*bons* ne laissent point de surve-  
nir, malgré les évacuations con-  
venables, qui ont été habilement  
faites, alors ce sont des déchar-  
ges, par lesquelles une nature à  
elle-même & maîtresse de ses  
mouvements, se défait d'une  
partie de l'humeur infectée dans  
des parties qui sont des entre-  
pôts naturels, & dans lesquelles  
elle la met comme en digestion,  
tandis qu'elle s'occupe à cuire le  
reste qu'elle s'est réservée à tra-  
vailler dans les vaisseaux. De  
pareils dépôts sont sacrés pour  
un Médecin, à qui alors tout est  
interdit, soit pour les prévenir,  
soit pour en arrêter le coup; mais  
aussi les saignées faites à propos  
ne s'opposent non plus à ces  
*éruptions* qu'à celle de la *petite verole*, quand l'abondance ou  
l'ardeur de l'humeur oblige un  
Médecin d'en faire ayant qu'elle  
se fasse.

Disons plus, les saignées ne font non plus retrograder un *bubon* ou un *charbon*, quand pour de bonnes raisons on est obligé de saigner en leur présence, ou lorsqu'ils sont sortis, que rentrer la *petite verole*, quand il est nécessaire de saigner, après que l'*éruption* en est faite; & par la même raison qu'alors un Medecin n'est occupé que de laisser venir la *petite verole* à une parfaite maturité, qu'il ne doit aucunement interrompre en ouvrant ou en détruisant les *pustules* enflammées; tout de même quand les *bubons* & les *charbons* seront bien certainement reconnus pour *critiques*, il seroit indiscret, barbare & dangereux de les détruire, car, quoi de plus mal à propos que de préparer ainsi un nouveau travail à la nature, en l'obligeant à recommencer une

N iij

suppuration dans une plaie, qu'elle avoit avancée dans une tumeur, formée par ses soins & à cette intention.

Au contraire, quand on laisse la nature prendre ses situations, ses avantages & ses tems, un Medecin trouve en elle des avances vers la guérison, & il s'en aide pour l'achever. C'est cette sorte de secours qu'il trou-

**Charbons & Bubons critiques.** ve dans les *bubons* & les *charbons*, lorsqu'ils sont formez par son choix ; car alors s'en reposant sur elle, il ne lui reste qu'à suivre ses vœs en emploiant tout ce que l'art a de meilleur pour cuire une humeur dont elle se propose la suppuration. Au reste ce ne sera pas à force de drogues chaudes, vineuses & aromatiques qu'on obtiendra une suppuration aisée, prompte & louable ; car toutes ces matières trop actives & trop dessé-

**Suppuration.**

chantes, resserrent les fibres de la partie malade, & en même-tems qu'elles se ferment les entrées à elles-mêmes, au lieu de s'insinuer dans la tumeur; elles arrêtent la transpiration de la partie, laquelle se durcit & s'en-flamme. Alors au lieu de suppuration viennent des douleurs énormes qui rallument la fièvre & occasionnent des *délites-  
cences* mortelles, parce que reportant dans les Vaisseaux ce que la nature en avoit séparé, elle se trouve obligée à un travail au dessus de ses forces, dont elle s'étoit soulagée par le moien de ces tumeurs; mais auquel on l'assujettit de nouveau, en les faisant rentrer, pour son malheur & celui du malade.

Mais me voilà, Monsieur, aux symptômes de la peste, & cette réponse est cependant déjà fort longue; mais vous fçavez, Mon-

N iiij

sieur, combien il faut d'habileté pour sçavoir être court, & par cette raison j'espere que vous me pardonnerez plus facilement.

Sympô-  
mes de la  
peste.

Entre ces Symptômes, les principaux sont *les bubons & les charbons*, parce qu'ils sont rarement de veritables *crises*, & souvent des accidens *critiques*, qui ne laissent point de soulager la nature, mais ce soulagement ne lui vient qu'autant qu'il est bien ménagé pour ne point sortir de ses vœs, auxquelles un Medecin doit se conformer; car c'est en y manquant qu'on tire si peu de fruit des *bubons & charbons*, lors même qu'ils tiennent plus de la *crise*, parce qu'on en brusque la cure par de cruels remedes, ou par des manieres peu semblables à celles de la nature.

Ici, comme tout le reste de la cure de la peste, le préjugé de malignité occasionne bien

des fautes, on croit ces tumeurs malignes; & suivant cette idée, on est si occupé de combattre la malignité, qu'on perd de vue le fond du mal, lequel étant une inflammation des plus graves, auroit dû inspirer une conduite plus mesurée. Mais l'on croit qu'on ne peut trop diligemment mener un *bubon* à suppuration; & parce que ce n'est qu'en *cuisant* l'humeur qu'elle suppure, on emploie en *cataplasmes* ou *emplâtres* des drogues chaudes, Suppura-tifs mal en-tendus. qu'on honore du titre de *digestifs*, parce qu'on croit qu'il faut du chaud pour cuire; cependant ces drogues desséchent, brûlent & durcissent la tumeur, au lieu de la murir. Pour peu même que cette méthode, déjà mal entendue, ne réussisse point au gré de certains Chirurgiens, ils trouvent plus court de taillader, d'ouvrir & d'extirper.

Cure des *Bubons.* Mais une cure des *bubons*, moins inhumaine & certainement plus convenable, se fait par l'application des *anodins*, des *émolliens* & des *résolutifs*, auxquels on mêle les *narcotiques* mêmes, si la douleur est grande; & les *antispasmodiques*, si le *bubon* étoit situé sur des parties *tendineuses* ou *nerveuses*. Suivant ces circonstances, il conviendra de mêler avec les *émolliens* les *têtes* de pavot, la *jusquiaume*, la *ruë*, les racines de *cinoglosse*, les fleurs de *cammomille* & de *sureau*, & doucher légerement la tumeur avec la décoction de ces herbes; de cette maniere on épargne les douleurs, l'inflammation & l'endurcissement de la tumeur aux malades, laquelle suppure au contraire en peu de tems; on l'ouvre ensuite à propos & on la guérit sans de mauvaises suites.

La cure abrégée des *bubons*, si l'on en croit de bons Praticiens, c'est sans application d'autres remèdes, de frotter le *bubon* avec l'huile de *scorpion*, au moyen de quoi ils assurent que la douleur cesse, que la grosseur diminue, qu'enfin elle s'évanouît sans inconvenient, pourvu que le *bubon* ne soit point sous l'aiselle; car en ce dernier cas la *délitescence* du *bubon* est suivie d'angoisses & d'auxiétez, qui deviendroient dangereuses, s'il ne survenoit promptement une sueur. On louë encore merveilleusement l'application d'un *cra-peau* tué; ce sont des expériences attestées par des Auteurs de *v. Rivi-*  
réputation qui auront moins <sup>nus, pag.</sup> <sub>896. art. 47.</sub> d'inconveniens dans l'usage, que <sub>48. de curâ</sub> la barbare maniere d'enflammer *pestis.*  
par des *vesicatoires*, de brûler  
par des *ventouses*, & de tailler  
miserablement ces tumeurs.

Les *charbons* sur tout attirent d'affreux tourmens aux malades, lorsque sans presque aucun égard on les détruit à force d'incisions cruellement multipliées, tandis que des méthodes pratiquées & loüées par ceux qui ont assisté journellement les pestiférés sont négligées, comme si la Chirurgie, chez ces Messieurs, n'étoit que l'art de supplicier les malades ! Les *charbons* donc comme les *bubons* ont leurs *applications*, leurs *fomentations* & leurs *cataplasmes*, comme en propre ; c'est une tradition de remedes, suivie & autorisée depuis long-tems, qu'il ne doit point être permis d'abandonner pour des méthodes précipitées, peu conformes aux principes & aux regles de nos habiles Chirurgiens. Les anciens se loüoient de l'application des *anodins* & des *raffraîchissans*, sans

craindre même en ce dernier genre ceux qui passent presque pour les plus forts. Ils faisoient un cas particulier du *plantin*, du *semper vivum*, de l'*herba parisis*, du *safran*, d'un cataplasme fait avec la *grénade* & les *coings*. *Paré* en particulier avoit une prédilection singuliere pour le cataplasme de *suie de cheminée*, avec le sel commun & les jaunes d'œufs. De semblables remedes doivent d'abord commencer la cure des *charbons*, sans passer d'ailleurs, s'ils sont insuffisans, à la dure extrémité de taillader prématurément, comme on fait aujourd'hui ces tumeurs, puisqu'il est une maniere connue de les cerner, quand les autres remedes n'ont point réussi: cette maniere c'est d'ondre en rond la base du *charbon* avec le *beure d'antimoine*, de sorte que l'on en fasse un cercle

alentour de cette bâle ; de là arrive une séparation de la circonférence de la tumeur, d'avec les parties encore saines, & à l'aide des *baumes de soufre* ou semblables on obtient une suppuration loüable & une guérison parfaite. Un celebre Praticien propose même une manie-

*Mayerut, pavot ou l'huile rosat. L'aimant prax. page 340.*

*Sylvius de le Boë, Barbote, &c.* ticiens de réputation. Il sembleroit que sous l'autorité de pareils auteurs on auroit pu suivre une méthode plus réguliere & moins inhumaine ; de même encore, pourquoi négliger l'application de la *vervene*, du *souci commun*, & du *souci d'eau*, de la *scabieuse*, de la *consoude grande* ou *petite*, dont les *cataplasmes*

*Remedes.*

cuits ou cruds, qui se font avec les feuilles de ces herbes *contusas*, passent pour avoir quelque chose de singulier pour faire *suppurer* ou pour *mondifier* les *charbons pestilentiel*s.

Avec tous ces ménagemens Diète.  
on parviendroit à guérir ces tumeurs moins douloureuse-  
ment, plus sûrement même, pourvû qu'en même-tems on a-  
doucisse intérieurement les sucs brûlez, dépourvûs de leur véhi-  
cule naturel, soit par la nature de la maladie, soit par l'usage des cordiaux, & encore par l'u-  
sage des *consommez*, des jus de viande ou des bouillonstrôp suc-  
culents, lesquels comblant le sang de soufres abondans & trop développez, retardent la suppura-  
tion, en augmentant l'inflammation & les douleurs. Nour-  
rissant donc le malade de bouil-  
lons coulans & legers, faits prin-

cipalement avec le ris, les lentilles, &c. On le fera boire beaucoup d'une tisane de scorsonere ou semblable. On ne craindra pas même de donner librement des *anodins*; de faire même des saignées si la douleur ou l'inflammation le demande.

Principaux symptômes,

Les autres symptômes les plus urgents dans cette maladie, sont les *hémorrhagies*, les *rêveries*, les *assoupissemens*, les *cours de ventre*, les *dissenteries*; tous accidens que l'on épargnera aux malades, quand on aura soin d'entretenir le calme & le frais dans leur sang, en les exemptant de tant de remedes incendiaires, les temperant au contraire par beaucoup de boissons *diapnoïques*, c'est-à-dire, qui portent insensiblement à l'habitude du corps, & pour cela qu'il faut toujours faire boire chaudes; telles sont les décoctions de *scorsonere*,

Régime.

sonnere, de corne de cerf, de lentilles: *Hæmorrhagia raro mihi obvenit, quoniam eò semper meam direxi curam, ut spirituum & consequenter sanguinis motum præternaturalem unà compescerem;* ce sont les paroles du célèbre Medecin Allemand, cité Reginus, déjà plusieurs fois. Le meilleur de peste, page 892. art. 37. moyen donc, suivant cette idée, laquelle est d'un habile praticien, pour guérir les accidens de la peste, c'est de les prévenir en la maniere qu'il conseille. Ainsi en cas d'assoupissement il Assoupi- ne faut point craindre de saigner semens. du bras & de la gorge, & l'on tiendra le ventre libre par un grand lavage *de petit lait*, où l'on aura fait bouillir des *tamarins*, & que l'on aiguisera avec le *tarte émetique*.

En cas de délires ou de phrénésies, la saignée du pied sera préférée, ordonnant d'ailleurs

Q

le même petit lait aux *tamarins*, & donnant des émulsions faites avec les graines de *citrons*, de *navets*, &c. dans la tisane de *scorsonnere*, & avec les syrops de diacode.

**Hémor-  
rhagies.**

Pour les *hémorrhagies* & les pertes de sang, on donnera les *teintures de roses*, tirées avec l'esprit de vitriol ou de soufre, & les *mixtures* faites avec les *coraux*, la *terre sigillée*, le *bol arméne*, la *pierre hématite*, dans l'eau de plantin, avec les *anodins* convenables.

**Cours de  
ventre.**

Ces mêmes remèdes conviennent dans les cours de ventre, donnant cependant beaucoup de préférence à la racine de *tormentille*, & à la *terre de vitriol*, sur tout en y ajoutant un peu de *narcotique*.

**Diffente-  
ries.**

Dans les *diffenteries*, après avoir suffisamment saigné & calmé par les *anodins*, on emploie-

ra utilement cinq ou six grains seulement d'*ipécacuanha*, incorporez dans quinze ou vingt grains d'excelle<sup>te</sup> *thériaque*, & qu'on réiterera prudemment, suivant l'urgence de ce symptôme ; ou bien on fera bouillir quinze ou vingt grains du même *ipécacuanha*, & demi-gros, ou un gros même de *thériaque*, dans une décoction de *bouillon blanc*, pour un lavement.

Le *nitre* soulage singulièrement la soif intolerable, qui tourmente les malades ; on loue à même fin l'*arcanum duplicitum*, comme encore les juleps, avec les esprits de vitriol ou de soufre.

Je me suis permis ce détail, Monsieur, pour ne manquer à aucune des questions que vous me faites l'honneur de me proposer, car elles m'instruisent toutes ; c'est pourquoi je profite en-

O ij

core de la derniere, qui renferme une grande leçon en Medecine. Vous demandez, Monsieur,

*S'il est une vû tant de differens sentimens  
méthode de sur la nature de la peste & sur  
guérir la les remedes qu'on y emploie ;*

*vous demandez s'il seroit donc  
impossible de donner une mé-  
thode de traiter la peste, qui fut  
uniforme, définie au gré de  
tout le monde, qui fixa tout à la  
fois les esprits, les opinions & les  
remedes, de sorte que sur cette  
maladie, comme sur bien d'aut-  
res, un Medecin fçût à quoi  
s'en tenir. Mais vous fçavez,  
Monsieur, que la vraie Mede-  
cine ne se trouve point dans les  
Livres, c'est un arrangement de  
conduite que le jugement for-  
me, & une application de ma-  
ximes que la prudence fait. Les  
Livres nous conservent ces ma-  
ximes, fondées sur l'usage, l'ex-  
perience & l'observation des*

*meilleurs Médecins.*

grands Hommes en Medecine ; mais c'est à la sagesse d'un Medecin de les mettre en œuvre, suivant ce principe, tracer une méthode de traiter la peste, ce feroit entreprendre d'y appliquer en détail & de réduire en regles particulières les observations générales que les Meilleurs de l'Art ont laissées là - dessus. L'entreprise pour moi tiendroit presque de la présomption, mais elle se trouve aidée par des secours simples & si naturels, auxquels un homme instruit, attentif & de bonne foy peut prendre confiance, & par eux en inspirer aux autres.

Ces secours sont d'une part des notions généralement répandues dans les Livres des grands Medecins, & des idées si communes parmi eux, qu'elles sont reconnaissables même dans leurs différentes manières de s'expli- Moyen de trouver cette méthode.

quer ; de sorte que dans leurs écrits, sous des expressions ou des termes peu semblables on ne peut ne point appercevoir les mêmes choses ; étudiant donc leurs pensées plus que leurs paroles, on les trouve d'accord entre eux pour le fond de la doctrine , & c'est en puissant dans ce fond qu'on s'accorde avec eux.

Cette sorte de concert est celle sans doute que vous cherchez, Monsieur, dans les sentimens des Medecins & dans une methode generale & constante de traiter la peste ; vous la trouverez en rassemblant avec moi les notions de cette maladie que j'ai déjà tâché de développer ci-dessus : l'*économie animale*, ou la connoissance du corps humain fournit les autres secours certains, à raison des loix qui le regissent ; sur ce double fon-

lement on peut établir la méthode générale & uniforme que vous souhaitez, Monsieur, & j'ai l'honneur de vous en communiquer l'essai.

Il n'est point douteux parmi les Médecins, de quelque âge, de quelque secte, ou de quelque nation qu'ils soient que la peste ne soit une maladie excessivement maligne ; ils conviennent que tout se porte à l'habitude du corps, & s'accordent tous sur la sorte de symptômes qui la caractérisent, tous reconnaissent que sous l'apparence de taches, de pustules, d'*exanthèmes*, de *phléctenes*, de *bubons* & de *charbons*, se montrent des marques de feu ou comme des saillies de sang qui s'échappent souvent à travers les excretoires, d'où viennent les *hémorragies*, les *pertes de sang* & les *dissenteries*.

Par malignité tous ont com-

Notions  
communes  
& avouées.

Autres no-  
tions éga-  
lement  
avoüées,

pris quelque chose de conta-  
gieux, c'est-à-dire, de subtil, de  
spiritueux, de vif & de pene-  
trant, qui s'attaque aux esprits  
& les met en trouble &c en for-  
ce, jusqu'à pousser le sang du  
centre du corps à la circonfe-  
rence, & le jeter hors des vais-  
seaux.

La Medecine nouvelle pen-  
se de même, elle nomme *ma-  
lignité* ce qui fait le caractère  
de la peste, reconnoît les mê-  
mes symptômes, en retient les  
mêmes noms d'*exanthemes*, de  
*bubons*, de *charbons*, y recon-  
noît les mêmes qualitez de *vo-  
latil*, de *spiritueux*, de *sulphu-  
reux*, de *caustique*, d'*alcalin*,  
leur assigne même cause, qui est  
le sang, & même force qui por-  
te ce sang avec vehemence du  
centre à l'habitude du corps, où  
il s'épanche & par où il s'échap-  
pe. L'idée sur la peste est donc  
uniforme

uniforme parmi tous les Medecins, c'est par tout, dans tous les tems, en tout païs, en toute secte un esprit, un feu, un développement, une *exaltation*, une force outrée ou excessive ; laissons cependant, si l'on veut, les noms, les termes, les expressions, chaque philosophie a les siennes, mais les notions sont ici les mêmes, & ce sont les notions qui dans une science-pratique comme la Medecine, ouvrent des vûes, forment une conduite & reglent les actions.

Tous les Medecins se trouvant ainsi unanimes ou réunis dans un même & principal point sur la nature de la peste, ne les trouvez vous pas d'accord, Monsieur, sur le fond de cette maladie, qui se montrant ainsi à eux tous la même, leur doit présenter un même objet à se proposer, même cause à vaincre, mê-

Idée de la peste, la même par tout.

P

Sur les mes *symptômes* à combattre ,  
indications mêmes inconveniens à éviter ,  
par consequent mêmes intentions , mêmes vûës , mêmes indications à suivre.

Mais étant d'accord sur le fond , seront ils divisez sur la forme d'une méthode de guérir uniforme , au gré d'un chacun & consentie de tous ? Tous certainement ne seront occupez que des écarts que prendra le sang , ou qu'il sera prêt de prendre dans un corps atteint de peste , sans prendre le change , ni se laisser faire illusion par les fausses apparences des *symptômes* , uniquement occupez de la nature & du pouvoir de la cause , laquelle , maligne ou artificieuse comme elle est , imposeroit aux sages mêmes , qui serroient moins instruits ou moins en garde . *L'abattement donc , la langueur & la défaillance ,*

fausses apparences des symptômes.

où d'abord ils verront un malade de peste , ne seront pas pour eux des signes d'un sang appauvri , épuisé & mourant ; la pesanteur de tête , l'assoupissement & la paresse de l'esprit , ne leur paroîtront pas des effets d'un sang grossier , pituiteux , refroidi ; enfin les vomissemens , Leurs causes. les nausées , les dégouts , les cours de ventre , ne leur deviendront point des marques de cruditez , ou d'un amas d'humeurs accumulées dans les premières voies ; mais sans se desoccuper jamais d'un esprit malin , qui faisissant le sang , l'agit , le chasse & le pousse trop avant dans les dernières extrémités des vaisseaux , d'où rien ne le rapporte avec la même célérité ; ils comprendront que dans ces engagemens , le sang engagé , rallenti & arrêté dans les parties , s'y appesantit , s'y échauffe , s'y enflamme & y

cause les angoisses & les auxiétez, d'où naissent tant de graves accidens. Ainsi sans se proposer un sang à ranimer, ou des cruditez à évacuer, ils prendront le parti de rompre l'impétuosité du sang, de le délaïer, le contenir dans les grands vaisseaux, ou l'y

*Intentions  
du Méde-  
cin.*

rappeler, pour dégager les *ex-cretoires*, prévenir les épanchemens, les hémorragies & tant de dépôts prématurez, inutils & douloureux; tous signes d'une nature irritée, forcée & gémisante.

*S'assurer  
de l'état  
du sang.*

Dans ces vœs, se rappellant à cette grande & generale règle, donnée par les grands praticiens, qui est de s'instruire toujours & s'assurer d'abord, en commençant la cure d'une maladie, de l'état du sang, de ses situations, de ses qualitez, de celle de sa circulation, ils penseront au chemin que déjà a fait le sang, le-

quel porté dès les premiers moments de cette maladie naissante & parvenu jusques aux extrémités des vaisseaux, est arrêté, retardé, croupissant dans l'habitude du corps. Dans cet état il faut le dégager de ces détroits, & comme le defemprisonner en lui ouvrant des issuës, là-même où il est retenu ; c'est l'effet des *sudorifiques* qui forçant les pores ou les *excretoires* de la peau à s'ouvrir, lui procurent des échappées, pour se défaire des sucs qui l'embarrassent ; ou bien il faut diligemment le ramener de ces extrémités reculées dans les grands vaisseaux, afin que réunis au pouvoir de la force du cœur, il reprenne le fil ou le courant de la circulation, & c'est l'effet de la saignée ; car faisant un vuide dans les grands vaisseaux, vers lesquels tend la pression de tous ceux de l'habitude

Vertu des  
sudorifi-  
ques.

Effet de la  
saignée.

P iiij

Niveau de  
la circula-  
tion.

du corps, qui tendent à y rap-  
porter le sang, elle ôte la résis-  
tance qu'y feroit la plénitude, &  
par la facilité le dégorgement  
des *capillaires*, rétablit le niveau  
ou l'uniformité de la circulation  
des humeurs, & remet la na-  
ture en état de reprendre le tra-  
vail de ses *digestions*, de ses *co-  
cussions*, de ses *dépurations*.

Moins  
d'attention  
aux fluides  
qu'aux so-  
lides.

Mais une autre règle de pra-  
tique non moins digne d'être  
observée, quand il faut procurer  
une évacuation, c'est de se dés-  
occuper un peu des *fluides*, &  
penser un peu plus aux *solides*,  
pour ne point déterminer les  
humeurs vers des endroits bou-  
chez & des issuës fermées. S'il  
étoit donc trop à craindre dans  
l'occasion présente que les pores  
ou *excretoires* de la peau fussent  
trop ferrez, il feroit dangereux  
d'y porter les humeurs, & beau-  
coup plus sûr au contraire de les

déterminer vers le centre du corps, où les *résistances* étant diminuées par le vuide qu'on auroit fait dans les grands vaisseaux, le sang y seroit ramené plus facilement, & ce seroit le cas de préférer la méthode de guérir par la saignée, à ce le de guérir par les *sudorifiques*.

Supposons donc, un jeune homme accoutumé à boire du vin, & à user d'alimens succulens, lequel dans les commencemens d'une constitution pestilentielle, qui désole tout un païs, est pris de la peste, qu'elle se montre d'abord par un abattement étonnant, une douleur de tête furieuse, des maux de cœur insupportables, un petit pouls obscur, concentré, mais serré, dur & *phlegmoneux*, avec des yeux ardens, une soif fatigante, une respiration contrainte : en pareilles circonstances tout

Quand  
choisir la  
saignée &  
quand les  
sudorifi-  
ques !

P iiiij

Diligence  
à la saignée.

paroît en *phlogose* dans ce corps, de sorte que les *fluïdes* arrêtez dans les *capillaires*, & les *capillaires* eux-mêmes sont enflammez ; il sera donc de la prudence de traiter ce malade par la saignée. Mais comme il faut ici autant de diligence pour rappeler le sang au centre du corps, que ce sang a eu de célérité pour se porter du centre à la circonférence, la saignée doit être ample tout d'abord, & courageusement réitérée en peu d'heures, comme il est d'usage de faire avec succès dans les *squinancies*, quand elles sont pressantes, afin de vider promptement les grands vaisseaux, & attirer vers eux un prompt retour du sang arrêté dans les *capillaires*.

Ce remede est capital dans cette occasion, mais il n'est point unique ; d'une part il faut

amollir encore ou assouplir les solides par les *anodins*, & délaïer les fluides par d'amples boissons. Les *anodins* ont eux-mêmes besoin d'une espece de correctif; car sur tout s'ils sont pris d'entre les *narcotiques*, comme sont les *pavots*, étant composés de parties infinitement *volatile*s, ils donneroient à craindre, qu'ils n'augmentassent le feu qui a fait la maladie. Ce correctif se trouve dans les *acides* d'autant plus à propos, que les *acides* eux-mêmes conviennent singulierement dans la peste, & dans cet *alliage* on a tout à la fois un *calmant* & un *spécifique*; on trouvera ce double secours dans les sirops de *limons*, & de *diacode*, mélez l'un avec l'autre dans des juleps perlés, absorbants, faits avec les eaux d'*oxytriphyllum* & de *scorzonaire*; juleps qu'il faut réitérer

Ce qu'il  
faut faire  
encore  
avec la  
saignée.

Acides.

Réitérer  
les anodins.

plusieurs fois avec la précaution, comme dans les petites véroles malignes, d'en donner un sur les cinq ou six heures du soir, pour prévenir une mauvaise nuit, & une autre trois ou quatre heures après, pour en assurer une bonne. Les boissons feront de tisane faite ou avec la *scorzonaire*, ou avec la *corne de cerf*, ou avec les *lentilles*, ou l'on pourra ajouter si l'on veut les jus de citrons, &c. Si le mal ne laisseoit point de faire son chemin, il faudroit donner au malade, avant chaque boüillon, un petit paquet de poudre d'*yeux d'écrevisses*, de *bol arméne* & de *nitre purifié*, ou bien dans les boüillons mêmes quelques cuillerées ou de *verjus* ou de sucs d'*ozeille* ou d'*oxytriphyllum*; & tout cela en vuë de déprimer l'enflure ou le *bouffement* de sang, en le chargeant de mole-

çules lourdes & salines, qui rabattent sa rarefaction, & par ce moyen le mettent en état de passer plus aisément à travers les étroits diamètres de ces petits vaisseaux.

Cependant sans perdre le principal point de vûë, l'on réiterera près à près la saignée à travers ces differens remèdes, à moins qu'un dégagement bien marqué & non douteux ne fit prendre confiance à l'état du malade, sinon on saigneroit sans hésiter, choisissant les endroits les plus convenables, du *pied*, du *bras* ou de *la gorge*, de l'artère où des venes, comme il a été dit ci-dessus, car c'est par cette sorte de manœuvre habilement faite que l'on obtient un soulagement non équivoque, & ce soulagement se montre véritable par la liberté de la tête, le développement du pouls, la mol-

Quand il  
faut réite-  
rer la sai-  
gnée.

lesse ou la douceur de la peau, tous signes d'une *diaphorese* insensible ou du rétablissement de *la transpiration*, principalement si en même tems la langue s'humecte, si les yeux sont moins ardents, si la bile coule par le bas-ventre, mais sans douleur & sans

Cours de  
ventre  
mortels.

cours de ventre, celui de tous les *symptômes* qui arrivent dans la peste, le plus infidel & le plus malheureux; car il est étrange qu'on ne voie point de peste où le cours de ventre ait été critique ou de bon augure!

Et de-là l'on conçoit combien peu dans la peste cette évacuation est dans les vues de la nature & par conséquent avec quel soin un Medecin doit s'en garder; les malheurs qui suivent à tas tous les jours l'usage des *purgatifs* & des *émetiques* dans cette maladie, en sont des preuves trop évidentes, puisque ja-

mais la mortalité ne fût plus grande qu'en suivant ce genre de medecine. Deux raisons le prouvent ; car une matiere spiritueuse & de feu comme celle qui fait la peste, ne fut guéres l'objet d'un purgatif sagement donné, & une *phlogose* habituelle, attachée à la substance même ou au tissu des parties *nervueuses*, ne fit jamais venir à un praticien habile l'envie de purger. Mais ce qui en démontre le danger, c'est qu'aucun remede n'est tant contraire aux routes de la nature, pour la guérison de ce mal, laquelle ne se soulage que par des *sueurs*, par des *bubons*, des *charbons*, &c. tous efforts qu'elle fait vers l'habituelle du corps, & toutes leçons pour un Medecin attentif à n'executer que ses volontez ; cette sorte d'évacuation n'entretra donc point dans ses vœs, s'il

Route de  
la nature.

veut s'épargner & à la medecine de honteux scandales , & aux malades des malheurs sans nombre.

Peut-être, Monsieur, trouvez-vous cette déclaration un peu hardie , dans un tems comme le nôtre , où la purgation est en faveur , sur tout dans les fiévres malignes, tandis qu'en même-tems j'accorde tant de prérogatives à la saignée, dont, dira-t-on , je fais un *coriphée* en matière de peste ; mais je trouve la purgation si étrangement disgraciée entre les mains de ceux qui lui ont donné tant de part dans le traitement de la peste , par les malheurs dont ces Messieurs font d'humbles aveux, que je ne ferois rien risquer à la saignée , quand elle feroit moins protégée par de grands hommes , car enfin , le pis pour elle , feroit que tout le monde mourut de la

peste , comme il est arrivé à la purgation , aux *ipécacuanha* , aux *tisannes laxatives* , &c. Mais la saignée , Monsieur , malgré le préjugé public , a ses protecteurs dans l'ancienne & dans la nouvelle medecine , & ils n'ont point été réduit à la confusion d'avoüer que presque tous les malades de peste sont péris dans leurs mains ; ils assûrent au contraire , avec bien de la confiance , que presque les malades de peste ont guéri par la saignée & par leurs soins .

Mais souffrez , Monsieur , que je vous fasse observer une faute où tombent les Medecins mêmes en se plaignant des mauvais succès de remedes , qu'ils ont , disent-ils , emploiez sur la parole d'Auteurs de réputation , qu'ils taxeroient volontiers d'infidélité ou de mensonge , parce qu'ils n'ont point trouvé les bons

Pourquoi de bons remedes ne réussissent point.

effets qu'ils vantent dans ces remedes ; mais vous vous souvenez sans doute là-dessus de la réponse qu'un Medecin celebre

*Capivac-* fit à d'autres Medecins: *Suivez,*  
*cius.*

leur dit-il, *ma Methode, &*  
*vous possederez mes secrets.* C'est aussi à quoi ne pensent point ces Medecins qui se trouvent mal des remedes des autres , c'est qu'ils ne suivent pas leur mé-

*Saignée* thode. Ainsi ces Messieurs ne blâmée mal trouvant la saignée malheureuse dans leurs mains, que parce à propos. qu'ils ne la pratiquent point comme ceux qui en ont écrit les succès, on ne peut prendre confiance à ce qu'ils disent contre elle, puisqu'ils sont encore à en faire l'essai ; quoi donc qu'en les croïant sur leur parole, quand ils disent que la saignée a mal réüssi, pratiquée à leur maniere, il n'en est pas moins vrai qu'elle a guéri dans les mains & suivant

Au reste, par cette maniere de pratiquer, il ne faut pas seulement entendre le nombre des saignées que ces Auteurs fassent, mais plus encore l'arrangement qu'ils donnoient à leur Methode & les circonspections qu'ils y apportoient; & en effet, on apperçoit aisément qu'un *purgatif*, par exemple, trop tôt donné après la saignée, Ce qui dé-  
truit le bon  
effet de la  
saignée. en trouble ou ruine les bons effets, parce qu'il change la face de l'économie animale qu'elles maintenoient, & met la nature hors de route; d'où il s'ensuit que pour saigner avec fruit, il faut sçavoir se contenir dans l'usage des autres remedes qui font d'une vertu différente; à faute de quoi on s'expose à ce que la saignée peut avoir de mal-faisant, sans profiter de ce

Q.

qu'elle auroit eu d'utile. Par-là, vous voiez, Monsieur, combien la saignée a à prétendre alencontre de ceux qui la décrient, qui lui doivent la justice, de satisfaire à ses plaintes, avant que de la condamner.

Oserois-je vous prier, Monsieur, vous qui êtes familiarisé avec les Livres, de vouloir bien vous souvenir d'une remarque que vous aurez sans doute faite, qui est que les praticiens que l'on trouve opposez à la saignée dans la peste, ne parlent qu'avec ménagement alencontre, ne pouvant s'empêcher de la recommander, même s'il y a plenitude, &c. tandis qu'ils font main basse sur les *purgatifs*, les *émettiques*, &c. sur quoi se trouve

Rivinus  
de curâ pef-  
tis, pag. 893.  
art. 38. 39.  
44. un témoignage bien authentique dans un Auteur de mérite, & qui sçavoit pour l'avoir traitée, ce que c'étoit que la peste,

Un autre Auteur consulté sur la peste, sur laquelle il étoit d'ailleurs très-instruit, sans être cependant prévenu contre la purgation dans cette maladie, en porte ce jugement: *Nullo purgante medicamento seminarium pestis ejicitur nisi fortasse magnâ naturæ commotione factâ, quod fit satis periculosè cum antimoniaio . . . . . ideo qui hos morbos curant, monitos volo, ut cautè & circumspectè prebeant purgantia ne plus noxa quam boni sequatur:* De sorte qu'il est rare de ne point trouver dans les Auteurs prévenus même contre la saignée, quelques signes de faveur pour elle, avec ces avantages. Vous conviendrez, Monsieur, que je m'expose peu, pouvant compter sur un fond d'équité qui reste dans les esprits des gens instruits & de bonne foi; le mal entendu d'ailleurs

Crato,  
Concil. de  
peste, page  
1102.

Q ij

de la condamnation m'authorise à demander un *mieux informé*, & je le fais, priant qu'on essaie de la saignée pratiquée suivant les temps, les circonstances & la quantité marquée par ces Auteurs, avant que de la condamner.

Justifica-  
tion de la  
Saignée.

Ce seroit un moyen de mettre en règle la Medecine pour le traitement de la peste, & de donner la forme que vous souhaiteriez, Monsieur, à la Methode de la guérir, car à l'aide de la saignée on parviendroit à assujettir le sang & à le mettre à portée des secours usitez pour la guérison même des fiévres *malignes*, que l'on améne au point de se laisser dompter par des remèdes communs, mais spécifiques dans des maladies ordinaires. Ainsi on vient à bout de fiévres très - malignes, par le moyen du *quinquina*, après que

par de fréquentes saignées on a <sup>Avantages</sup> rabbattu de la férocité de l'hu- <sup>de la sai-</sup>  
meur, de sorte que la fièvre per- <sup>gnée.</sup>  
dant de sa malignité se rend trai-  
table à ce remède; tout de mê-  
me dans la peste, la saignée ayant  
fait changer de forme & de gé-  
nie à cette furieuse maladie,  
pourroit la soumettre à la vertu  
du *quinquina*. Cette conjecture  
n'eit même rien moins qu'un  
*être de raison*, puisqu'il est déjà  
observée que des malades de la  
peste ont été guéris par le *quin-  
quina*. Dans cette esperance un  
Medecin entendu feroit les dé-  
gagemens nécessaires & suffisans  
par les saignées, il réprimeroit  
la *volatilité* du sang & l'impe-  
tuosité de ses mouvements par les  
*acides*, tels que sont les sucs de  
*plantin*, *d'ozeille*, *d'oxytriphyl-  
lum*, &c. .... ensemble par les  
*anodins*, les *calmants* & les *dé-  
laians*; les *absorbans*, les *terreux*

& les *concentrans* trouveroient aussi leur place, & le sang fatigué, pour ainsi dire, par tous ces remedes, & assujetti par leurs vertus, se laisseroit vaincre par *Quinquina* le *quinquina*, mêlé sur tout avec la *thériaque*, car le *quinquina* ainsi apprêté devient un puissant *fébrifuge* dans de très-fâcheuses fiévres malignes.

Cette observation est fortifiée par le succès qu'a eu l'espece de *quinquina*, qu'on nomme *cascarilla*, dont la vertu specifique a été reconnuë pour la guérison d'une fièvre maligne epidémique, accompagnée d'*exanthemes*, en Allemagne, pendant les années 1694. & 1695. ainsi cette sorte de *quinquina* étant plus efficace & plus prompte dans son opération, que le *quinquina* ordinaire, deviendroit un secours & une ressource pour arrêter promptement la fougue &

*v. Johau.  
Ludov.  
Apinus in  
relat. feb.  
epid. pete-  
chialis.*

*Traité de la Peste.* 191  
la rapidité de la peste, comme  
on voit que le quinquina ordi-  
naire arrête tous les jours, com-  
me par enchantement, les accès  
& les redoublemens des fiévres  
ordinaires. Vous paroîtroit - il  
donc, Monsieur, dangereux ou  
temeraire de donner sa confian-  
ce à un remede d'une réputation  
si-bien établie en Medecine ?

Il n'en est pas de même des  
*purgatifs*; rien ne les approprie  
à la peste, dont la cause tenant  
trop de l'esprit ne peut sympa-  
thiser avec des remedes si mate-  
riels dans leurs opérations, qu'on  
ne destine qu'à des *glaires*, des  
*araffes*, & des *ordures*; c'est pour-  
quoi la purgation n'occupera  
dans la méthode que nous éta-  
blissons, d'autre place tout au  
plus que celle que l'on accorde  
à un purgatif après la guérison,  
pour débarrasser les viscères des  
humeurs qui s'y accumulent.

pendant le cours des maladies,  
encore y faut-il apporter beau-  
coup de précautions.

*v. Bruno,  
timora pur-  
gationis,  
pag. 64.*

Mais il est encore un remede  
qui se placeroit sans inconve-  
nient & avec plus d'efficacité,  
quand le malade auroit été sai-  
*sel sedatif.* gné ; c'est le *sel sédatif*, lequel  
trouvant les vaisseaux plus vui-  
des, agiroit plus aisément sur les  
parties *solides*, parce qu'aïant  
moins de ressort, de roideur &  
plus de souplesse, elles donne-  
roient à ce remede plus de tems,  
plus de loisir & plus de pri e  
pour opérer.

Un autre arrangement à faire  
dans la méthode de guérir la  
peste, est celui des *sudorifiques*,  
si universellement loüez aujour-  
d'hui par tout le monde, & pra-  
tiquez par tant de Medecins.  
Tous leur donnent hautement  
la préférence & la confiance  
qu'ils demandent pour ces re-  
medes ,

*Temps des  
sudorifi-  
ques.*

medes, deviendroit générale si elle ne paroisoit presque démen-  
tie par des succès si malheureux & si ordinaires, puisque de gran-  
des Villes n'en ont été ni moins désolées, ni moins dépeuplées, quoique la méthode favorite d'y traiter la peste, ait été celle des *sudorifiques*.

Cette reflexion qui est sensi-  
ble, puisqu'il mouroit beaucoup plus de malades qu'il n'en échap-  
poit, avertit des bornes que l'on doit donner à cette confiance, & fait en même-tems sentir la nécessité qu'il y a de se redresser en Medecine, sur la maniere d'administrer les *sudorifiques*.

Seroit-ce qu'on se hâteroit trop Moëns de les rendre plus utiles.  
aujourd'hui à les donner; c'est-  
à-dire, sans avoir auparavant fait précéder les remedes conve-  
nables, vû qu'il paroît que l'an-  
cienne méthode n'étoit point de les donner d'abord; car elle or-

R

donnoit de commencer par les remedes temperans, qui appassoient & qui calmoient la fiévre; & ce n'étoit qu'après que ces remedes étoient devenus insuffisans pour arrêter la malignité de cette maladie, qu'on se déterminoit dans ces tems à donner des remedes qui portassent l'humeur deyenuë trop maligne à la peau ou à l'habitude du corps. Mais la maniere d'alors de faire suer les malades & la sorte de remedes qu'on y emploïoit, étoient si étrangement opposez à ceux d'aujourd'hui, que l'on comprend aisément qu'il y a une autre raison qui rend les *sudorifiques* d'aujourd'hui malheureux pour la guérison de la peste.

*Sudorifiques, pour quoi dangereux?*

De ceux qui ont traité les pestiferez par le moyen des *sudorifiques*, les uns se louent & se congratulent de les avoir

donné avec un succès merveilleux tout d'abord & sans aucune préparation ; d'autres font observer qu'ils n'ont trouvé les *sudorifiques* surs & *specifiques* dans la peste, qu'en les donnant dans une dose suffisante, & souvent cette dose est très forte, & leurs *sudorifiques* favoris étoient la *theriaque* & le *diascordium*. Le celebre *Sylvius* d'Hollande mêloit toujours le vinaigre dans les *mixtures sudorifiques* ; & une infinité de grands Praticiens recommandent les *acides* du *citron*, de *limon*, de *verjus*, &c. mêlez avec les *sudorifiques*. Enfin l'habileté à les donner, selon d'autres, est de n'en point interrompre l'usage par d'autres remedes, ordonnant de ne les point quitter, qu'une sueur abondante ne s'en soit ensuivie, à quoi, pour le dire en passant, sert merveilleusement la ma-

R ij

nier de M. *Sydenham*, qui a remarqué que rien ne hâte tant la sortie de la sueur, que de couvrir le visage & la tête du malade de son drap.

On entrevoit dans toutes ces observations de quoi donner une forme à la méthode de guérir la peste par les *sudorifiques*. La première & la plus grande difficulté est de bien reconnoître si la peste qui attaque une personne d'un tel tempérament, qui a vécu d'une telle ou telle manière, dans un tel climat, si, dis-je, tout cela bien pesé & bien démêlé, il convient d'employer les *sudorifiques* pour la cure de la peste dont il est question : ce parti se trouvant le meilleur, on donnera d'entre

*Choix des sudorifiques.* les *sudorifiques* ceux dont les effets sont plus prompts & plus assurés, tels sont la *theriaque* & le *diascordium*, les moins in-

certains de tous, parce que l'*opium* qui en fait partie est le meilleur des *sudorifiques*. Mais la quantité en fait la sûreté; car ces remèdes donnez en trop petites doses, deviennent de dangereuses drogues, parce qu'alors ils ont assez de force pour mettre tout le sang en trouble & en feu; mais ils en ont trop peu pour le développer & l'ouvrir assez pour se fondre en sueur. Mais par *quantité* non seulement il faut entendre une dose suffisante de ces remèdes, mais encore la manière de réitérer ces doses autant de fois qu'il conviendra pour obtenir la sueur; & pour cela une manière très utile & très commode sera, par exemple, celle de faire bouillir deux gros de bonne *theriaque*, & demie once de *Lévres diascordium* dans douze onces d'eau d'*oxytriphyllum*, on cou-

R iij

le la décoction , dont l'on fait trois ou quatre petites prises , que l'on donne au malade de deux en deux heures , jusqu'à ce qu'on ait donné le tout , à moins que la sueur ou un calme parfait arrivant avant que le tout fût donné , le Medecin ne jugeât à propos de s'arrêter; car par ce moyen il peut graduer le remede au besoin du malade. On auroit , ce semble , lieu d'appréhender de le trop échauffer , en donnant tant de *theriaque* ; mais la sueur qui survient en conséquence , dédommage tout: d'ailleurs il n'est pas croiable combien la *theriaque* donnée dans la peste , apporte de calme & de repos ! mais l'*opium* qui abonde dans la *theriaque* fait voir la raison de ce calme . & c'est pour cette raison qu'il est d'usage d'ajouter , s'il en étoit besoin , quelque gros de syrop

de diaçode dans quelques-unes de ces petites potions qui en deviennent plus efficaces & plus promptes dans leurs operations; mais si pour quelque raison que ~~Corre&tifs~~ ce soit on prévoïoit qu'il y eût ~~des sudorifiques.~~ à craindre que le malade ne fût trop échauffé par la *theriaque*, on mêleroit, à l'imitation de M. *Sylvius*, une cucillerée de vinaigre blanc dans ces potions: enfin pour les rendre aussi temperez qu'il sera possible, on aura grand soin de faire beaucoup boire le malade d'une tisanne de *Scorsonnere*, ou d'une infusion très legere de *thé* & de fleurs de *coquelicoq*.

Il y aura une attention à faire sur l'usage des *sudorifiques*; car s'il paroïstoit quelques signes obscurs cependant de redoubllement ou de frisson, comme cela n'est point sans exemple dans la peste, on donneroit la

R. iiiij

Quinquina *theriaque* avec le *quinquina* avec la *theriaque*. bouillis ensemble & en forte dose, afin de combattre tout à la fois la fièvre & la malignité. Mais quoique l'on fasse, on ne doit plus changer de remèdes, dès que l'on a commencé à se livrer aux *sudorifiques*, afin que le sang gardant toujours la détermination qu'il a prise, la consomme & la termine heureusement par une ample sueur.

On demande si l'application de plusieurs *vessicatoires*, lorsque l'on medite de prendre la voie des *sudorifiques*, ne conviendroit pas pour en faciliter l'opération en attirant les humeurs à l'habitude du corps, & leur ouvrant en même temps des issuës à travers des *excretoires* de la peau qu'ils tiendroient dilatez par le moyen des *ferositex* qu'ils feroient sortir. Peut-être cette application con-

*Vessica-  
toires.*

viendroit-t'elle dans le cas où un malade appesanti, léthargique, ou absorbé se trouveroit avec un pouls mou, petit & concentré, en relevant le *ton* ou le ressort des parties, afin qu'elles puissent d'afaissées qu'elles étoient, reprendre assez de fermeté pour pousser audehors la matière de la sueur que les *sudorifiques* développeront dans les vases : mais hors ce cas, sur lequel il ne faut point se prévenir, il faut comprendre que tout est *phlogose* dans un corps atteint de peste ; or l'opération des *vessicatoires* est d'enflammer les parties au point qu'ils les brûlent & les cauterisent, & pour tout cela ils doivent être ordinairement suspect dans la peste, parce qu'irritant les *fibres*, ils les resserrent, & bouchent par consequent le passage aux sueurs. On trouvera moins

d'inconvenient & plus de sûreté dans les boulles d'étain pleines d'eau chaude qu'on mettra dans le lit des malades & à leurs côtez.

Double  
methode  
de guerir  
la peste.

Voilà, Monsieur, une legere ébauche d'une double methode pour guerir la peste, mise en forme, moins cependant pour prescrire des regles ou des formules qui assujettissent qui que ce soit, que pour donner des points de vûe pour l'arrangement & l'emploi des *judorifiques*, & pour la pratique de la *saignée*, des *anodins*, des *acides*, &c. en un mot, pour aider un Médecin à se faire une règle de conduite pour la cure d'une maladie qu'on a toujours mise au dessus des regles ; par ce moyen on délivrera la Medecine d'un honteux *empyrisme* qui la deshonore par le brigandage ou l'usage aveugle & temeraire d'excellens remedes qui se don-

nent sans succès dans la peste,  
parce qu'on les emploie sans  
conduite.

Mais on me demandera comp-  
te de la liberté que vous m'a-  
vez inspirée, Monsieur, & que je prends, de faire voir que la  
peste reçoit des loix de la Me-  
decine qui peut l'y soumettre  
ou l'y assujettir ? On me deman-  
dera qui m'a fait Legislateur  
ou établi Maître là-dessus ? Je  
me repose fort sur l'autorité que  
me vaudroit votre nom, Mon-  
sieur, si vous vouliez vous faire  
connoître : mais au surplus, les  
règles que je pose ne sont point  
de mon invention, elles sont pri-  
sées dans le fond de la raison &  
de l'expérience qui est un fond  
public, où peuvent prendre tous  
ceux qui ont droit & titre pour  
se mêler de Medecine. Mais  
quelle expérience, ajoutera-t'on,  
peut produire un Medecin titré

Si l'on peut pro-  
poser de  
guérir la  
peste sans  
avoir vû  
cette ma-  
ladie.

tant qu'il voudra, lequel n'aura jamais vu de peste? ne sera-ce point une présomption en lui plutôt qu'une raison de décider de la meilleure maniere de la traiter sans jamais l'avoir vuë? Je crois, Monsieur, qu'on ne trouvera point l'objection flattée; car la voilà dans toute sa force, elle n'arrêtera cependant que ceux qui n'ont jamais étudié les moyens de faire progrès en Médecine.

C'est l'art d'observer ou par soi-même ou par les autres. Car enfin de quoi nous serviroit d'avoir conservé tant de livres qui sont comme les archives de la Médecine ou des monumens suivis & continués du progrès qu'a fait cette science dans tous les siècles, entre les mains des grands Hommes ou de sages Praticiens qui l'ont exercée? de quelle utilité nous seroient ces

observations si amples, si exactes, si détaillées & si scavantes, que de grands Medecins viennent d'acquerir à la Medecine aux dépens de leurs vies, qu'ils ont exposées aux plus affreux dangers avec tant de noblesse, tant de grandeur & d'intrépidité? Ces Confesseurs en Medecine, animez uniquement de charitez pour leurs freres & d'amour pour la verité de leur art, qu'ils ont voulu enrichir de nouvelles lumières sur une maladie qui en avoit tant de besoin, ne sont-ils pas de dignes Maîtres, dont les observations sont des leçons d'autant plus utiles qu'elles sont animées, & n'est-ce point donc voir par leurs yeux, pratiquer par leurs mains, agir sur leurs faits? & si pour mettre tout cela en œuvre, on n'emploie que l'exacte règle des *indications*, les lumières

206 *Traité de la Peste.*  
d'une Physique *experimentale*.  
& les loix d'un *mechanisme*  
simple, naturel & avoué, des  
consequences tirées avec ces  
précautions, pourront-t'elles  
passer pour des règles temera-  
ires ou des loix *despotiques*, sans  
raison & sans fondement ? Elles  
posent au contraire sur leur na-  
ture elle-même, & sont fondées  
sur les meilleures manières qu'ait  
la Médecine pour régler ses  
vues & assurer ses opérations.

*Goût en  
Médecine.*

Il est d'ailleurs un goût en  
Médecine qui se prend en la  
faisant, au moyen duquel on  
s'accoutume à comparer des  
maux différens les uns avec les  
autres ; & par un secret *analo-  
gisme* qu'on y apperçoit, on  
démêle des idées communes par  
lesquelles ils se ressemblent, &  
dont un Médecin exercé sait  
tirer des vues pour les traiter,  
& des indications pour les gué-

rir : par là se forme dans l'es-  
prit d'un Praticien un fond de  
connoissance d'usage , d'où il  
emprunte des notions par les-  
quelles il connoît le génie d'une  
maladie nouvelle qui se montre  
à lui avec des symptômes , à la  
vérité , inconnus d'abord à en  
juger par leurs apparences ; mais  
un Médecin expérimenté fçait  
les réduire à ces notions gene-  
rales qui commencent par le  
préserver de fautes , pour ne  
lui rien laisser faire de mal à  
propos , puis lui découvrent  
peu à après la route ou la ma-  
nière de guérir , convenable à  
ces nouveaux maux . Ainsi un  
Médecin dans le cours d'une  
longue pratique , exercée avec  
science & jugement , aura ap-  
perçû dans des fiévres malignes  
ou pourpreuses & dans des peti-  
tes veroles malignement con-  
fluentes , des accidens graves &

singuliers, auxquels ressemblent dans un degré supérieur de *malignité* les *symptômes* les plus dangereux de la peste, & par là la peste vient à sa connoissance dès qu'elle paroît, & lui se trouve à portée de la traiter, par les mêmes *regles* ou *loix* de pratique qui lui ont réussi dans *la petite verole*, & le voilà autorisé à faire des *regles* pour traiter de la peste, sans en avoir fondé sur jamais vu. Mais s'il fonde ou l'autorité appuie ces *regles* sur la pratique, les *maximes* & les observations de *Medecins* instruits & attentifs qui ont vécu dans la peste & traité des *pestiferez*, sera-t'il permis de les décrediter comme teméraires ou imaginées ? Telles sont les *regles* que l'on donne ici, elles sont les fruits d'une pratique de près de quarante ans, & les plus considérables sont approuvées dans *Craton*,

Craton, (a) *Palmarius*, *Diamerbroek*, *Sylvius*, *Willis*, *Sydenham*, *Rivinus*, *Hofmannus*, (b) *Septalius*, *Rhases*, &c.

(a) *Consilium de peste*.  
(b) *Dissert. de peste*.

Mais la bizarre autorité, dirait-on, que celle d'un Arabe dont les écrits presque surannez sont aujourd'hui d'un crédit presque hors de mise : mais ne feroit-ce pas une marque de la décadence du goût en Medecine, de voir ainsi negligée la memoire d'un Medecin qui l'a si fort illustrée & enrichie par ses observations, lui qui a pratiqué la Medecine pendant quatre-vingts ans ? une autorité semblable a toujours mérité l'approbation des bons connoisseurs ; témoin la croissance qu'un celebre Auteur d'Allemagne donnoit à cette autorité sur le sujet même de la peste : *Si autoritate agendum est, Rhases qui in Medicinâ plurimum vi-*

Crato.  
consil. de  
peste, pag.  
1147. apud  
Scholzium.

S

210 *Traité de la Peste.*  
*dit & omnium ferè libros veterum evoluit, judicio etiam recto de iis quæ legit atque colligit usus est.*

Peut-être, dira-t'on, que mal à propos l'on entreprend de dresser des règles de pratique pour la guérison de la peste, & qu'elles viendront à tard, après que tant d'habiles gens s'y sont emploiez avec distinction : mais ces habiles gens conviennent eux-mêmes que cette maladie

*Qu'il est encore temps de dresser une méthode de guérir la peste.*

guérit moins par la vertu des remèdes que par la permission de Dieu : *Si quis communibus antidotis restituitur & sanatur, soli Deo acceptum referat quia à Domino, ut Psalmista ait, salus venit, &c.* Voilà comme s'exprime un Praticien de grand nom qui vivoit au commencement du siecle passé : & les sçavans Medecins qui viennent de nous donner les Relations de

**Crato.**  
*conf. de peste.*

la peste de Provence, convien-  
nent unanimement de l'insuffi-  
sance & du peu de succès qu'a  
eu leur methode de guérir la  
peste, qui n'a point empêché  
des classes (comme ils parlent)  
de malades, de perir presque  
toutes entieres. Des regles tirées  
d'Auteurs qui guériffoient (com-  
me ils le disent) des pestiferez,  
viendront donc encore à temps.

Je ne vous tiendrois pas plus  
long-temps, Monsieur, parce  
que j'ai répondu à toutes les  
questions de votre première let-  
tre ; mais vous m'obligez par  
votre seconde que je reçois, à  
m'expliquer plus amplement  
avec vous, & sur la dernière  
lettre de M. Chicoyneau tou- Reflexions  
chant la *non-contagion*, & sur sur une  
les infirmeries publiques où l'on nouvelle  
enferme severement les pestife- lettre tou-  
rez & ceux qui sont soupçon- chant la  
nez de l'être. contagion.

S ij

Cette lettre respectable par le nom de son Auteur, paroît un foible moyen pour persuader les gens instruits, que la contagion est une idée imaginaire, & pour ramener le peuple de la fraïeur qu'il s'en est faite. On se seroit attendu à trouver dans un ouvrage d'aussi bonne main, des faits, des observations, & des raisonnemens, dans lequel il s'agissoit de faire les esprits de leurs notions naturelles, ou de sentimens dans lesquels ils sont nez avec presque tout le monde; car c'est celui de la nature, il auroit donc semblé que c'étoit par des reflexions, des conséquences & des inductions tirées de la nature même qu'on devoit l'attaquer. Il n'est point en effet une opinion fondée sur des reflexions fautives ou erronnées ausquelles une Physique vulgaire ou mal entendue, auroit

Foible a-  
pui de cet-  
te lettre.

donné cours, c'est une conviction indélibérée, que des impressions forcées & involontaires ont formées dans l'esprit des hommes, lesquels convenus tous en ce point, se trouvent d'accord dans ce jugement.

L'Auteur de la lettre méprise & compte pour rien les faits, Faits mé-  
pri'sez par  
l'Auteur de  
la lettre. les évenemens, les impressions, les contacts Physiques, & les observations qui établissent ce sentiment de toutes les nations ou de tout le monde, comme si ces impressions ne faisoient que des imbeciles ou des lâches, en qui la fraïeur toute seule donne autorité ou valeur à un sentiment populaire. Ainsi, qu'un vaisseau passe pour venir d'un lieu infecté de peste, que ce vaisseau l'ait contractée lui-même, que les balots qu'il apporte de ce lieu & faits dans le lieu même, renferment un air em-

III<sup>4</sup>. *Traité de la Peste.*  
pesté, que plusieurs personnes  
soient mortes de peste sur la rou-  
te, que ces marchandises déve-  
loppées dans Marseille où elles  
ont été premierement appor-  
tées, aient infecté premierement  
les maisons particulières où elles  
se sont trouvées, puis les ruës, puis  
toute la ville, tous ces faits qui  
ont été d'abord d'une notorieté  
publique, deviennent douteux  
& contestez dans la lettre que  
l'on nous donne, non par des  
faits contraires qu'on y oppose,  
mais par une *petition de prin-  
cipe* manifeste qu'un aussi sça-  
vant homme commet, & qu'il  
apporte en preuve. Car pour  
démontrer que tous ces faits  
sont faux, il prétend que ce  
vaisseau n'a pû prendre la peste  
à *Sayde*, parce que lui & ses  
generous collegues ne l'ont  
point prise, non plus que quan-  
tité d'autres personnes à Mar-

Petition  
de prin-  
cipes qu'il  
commet.

seille, dans le temps même qu'elle y faisoit plus de ravage: mais c'est la même chose que de dire, que la peste ne s'est point prise ou qu'elle n'étoit point contagieuse à *Sayde*, puis-  
qu'elle ne l'étoit point à *Mar-* Vice des  
raisonne-  
ment.  
*seille*; ce qui est prouver que la peste n'est point contagieuse, parce qu'elle n'est point conta-  
gieuse, c'est la preuve d'*idem*:  
*per idem* qui ne convainc de-  
rien: ou bien c'est prouver que l'on n'a pû gagner la peste à *Sayde*, puisque ces Messieurs ne l'ont point gagnée à *Marseille*; mais alors c'est conclure d'une proposition particulière à une proposition générale, défaut de raisonnement qui le rend insou-  
tenable.

Ce raisonnement irregulier & non concluant, est appuyé d'un *paralogisme* qui se lit à la page 2. Paralog-  
isme. Il faudroit, dit-t'on, pour

216 *Traité de la Peste.*  
en tirer ces conséquences, démon-  
trer que les deux pestes de la  
Syrie & de la Provence sont de  
même nature. Mais ce n'est pas  
par là qu'on doit commencer  
cette preuve ; car il faut exa-  
miner si la peste vient d'un en-  
droit, avant que d'examiner si  
elle est de la nature de celle qui  
y est ; les preuves donc de la  
lettre, quand elles réussiroient à  
montrer que la peste de *Provence*  
étoit différente de celle de  
*Syrie*, ne justifieroient pas qu'el-  
le n'en vînt point, quoiqu'elle  
fût de différente nature, puis-  
qu'il est ordinaire qu'une mala-  
die qui est d'un certain caracte-  
re dans un païs, se transmette  
dans un autre, & qu'elle s'y  
revête d'un caractere différent ;  
par la même raison qu'une mê-  
me maladie se montre différen-  
te en différentes personnes qui  
en sont attaquées. Ainsi une  
petite

petite verole non maligne dans un endroit, passe dans un autre où elle devient *pestilentielle*: & dans un même endroit, une petite verole qui est *distincte* & *discrete* dans un particulier, en attaque un autre en qui elle devient *confuse*: tant il est vrai qu'une maladie peut être la même dans sa source ou son origine, & devenir différente en ceux en qui elle se communiquera ! dès-là se manifeste le défaut du raisonnement de la lettre , dont les preuves , quand elles seroient bien certaines , n'allant qu'à montrer que la peste de *Provence* étoit différente de *Syrie* , l'on n'en peut pas conclure que la peste de *Provence* ne soit pas venue de *Sayde*.

Mais dès que la peste d'*Aix* a été la même que celle de *Mar-seille* , comme l'avoüent les re-

T

Que la  
peste de  
Marseille  
étoit la  
même que  
celle de Sy-  
rie.

lations, sera-t'il impossible que celle de *Marseille* ait été la même que celle de *Sayde*? & cela étant, la preuve, suivant les principes mêmes de la lettre, deviendroit complète en faveur de la contagion, car la peste d'*Aix* étant la fille de celle de *Marseille*, celle-ci seroit sortie de celle de *Sayde*: en faudroit-il davantage pour démontrer la contagion de cette maladie?

Au reste, n'auroit-il pas autant valu s'en tenir à la contagion, dès qu'on n'avoit rien de meilleur à mettre à la place? car enfin, qu'est-ce qu'une cause commune repandue dans les lieux où la peste se déclare? &c. on ne veut pas que ce soit ni un *levain*, ni un *insecte*; & il ne paroît pas qu'on s'accommodeât mieux d'un *acide* ou d'un *alkali*, ou qu'on aimât à se raccommoder avec les *vertus occultes*; ce sera

Mauvaise  
étiologie  
de la cou-  
tagion.

donc un agent innominé & indéfini dont il n'est pas possible de s'aider pour faire la Médecine ; aussi avouë-t'on, qu'on n'a pas jugé à propos de déterminer la nature de cette cause commune... parce qu'on n'y a rien imaginé qui pût être de quelque utilité pour la conduite qu'il faut garder dans le traitement de la maladie, ou pour la cure préervative, & c'est ce qui a déterminé (ces Messieurs) à s'attacher uniquement à la recherche des causes, des dispositions & des indications évidentes, &c. Un tel aveu, outre qu'il fait voir l'incompétance de cette cause commune, qui ne fournit aucune idée pour la guérison de la maladie, fait craindre que Dangereuses pestiferez ne s'en soient pas reuses omis- mieux trouvez, parce qu'ab- fion com- bandonnant l'indication prise mise, de la malignité qui fait le carac-

T ij

terre de la peste, pour ne s'attacher qu'à corriger les *causes sensibles*, on se sera exposé à traiter la peste comme une maladie venant de cause ordinaire ou évidente, d'où il sera arrivé que la *cause commune* ou la malignité faisant son chemin, tandis qu'on ne se sera arrêté qu'à corriger des *cruditez*, le malade sera mort de la peste avant qu'on soit parvenu à tarir ou éteindre

*les causes & les dispositions sensibles*: ce qui aura exposé à traiter la peste & la maniere des maladies ordinaires par les *émettives & les purgatifs*, ceux de tous les remedes qui sont les plus *anathemisez* par les plus grands

Auteurs en matiere de peste.

*Avantage de l'idée de la contagion.* L'idée de contagion auroit préservé de ces dangers; car tenant l'esprit au dessus des notions communes & ordinaires de sucs grossiers & épais, elle inspire à

*Traité de la Peste.* 221  
un Medecin autre chose à faire  
qu'à vider des *glaires*, des *bi-*  
*les*, des *cruditez*.

Je crois que vous sentez com-  
me moi, Monsieur, tous ces in-  
conveniens de la *non-contagion*;  
mais vous aurez sans doute re-  
marqué encore un défaut capi-  
tal pour un *système*, c'est celui  
de se contrarier ou de se dé-  
mentir soi-même. On ne veut  
pas qu'il y ait de communi-  
cation dans la peste, & l'on re-  
connoît que *la cause commune*  
*répandue dans les lieux où la*  
*peste se declare, produit ou peut*  
*produire ses effets, dès qu'elle*  
*trouve des corps disposés à re-*  
*cevoir ses impressions.* Permet-  
tez-moi de vous demander,  
Monsieur, si par contagion ou  
par communication de peste,  
l'on a une autre idée que celle <sup>Contra-</sup>  
de quelque chose de répandu <sup>rietez.</sup>  
dans les lieux pestiferez, dont

T iij

*pag. 18.*

222 *Traité de la Peste.* les impressions se font *sur les corps qui s'y trouvent disposéz?* Ainsi c'est établir la nature de la contagion, & en re-

Contra-  
dition. jeter le terme. La contradiction va plus loin, ces Messieurs conviennent, que l'*impression* de leur *cause commune se fait sur les corps qui y sont disposéz;* mais après cela l'on ne comprend plus pourquoi ces corps ayant reçû ces *impressions*, ne pourront point les transmettre à d'autres corps qui se trouveront disposéz à recevoir ces *impressions*, & alors quel inconvenient d'appeler contagion ce passage d'une matière subtile d'un corps à un autre, puisque la contagion n'est qu'un air subtil qui passe de l'atmosphère dans le corps d'un particulier & de celui-ci dans un autre. Or il est certain qu'il est un air interieur qui exhale continuellement de

nos corps & qui peut s'aller unir avec l'air interieur d'un autre corps ; ainsi par la même raison que la *cause commune* ne peut être que quelque chose d'aérien qui s'attache aux corps qui y sont disposés, la matière aérienne infectée dans le corps d'un petitifére peut s'aller joindre aux sucs aériens d'un autre corps qui s'y trouvera disposé. L'on ne peut expliquer autrement la manière dont les *scorbutiques*, les *phthisiques*, les *galleux*, les *verolez* s'entregâtent reciprocement ; & la communication si facile de la *rage* n'a point encore d'autre cause ; par quelle mauvaise humeur après cela refuse-t'on à la peste la même cause de communication , ou , comme l'on dit , d'*impression* d'un corps sur un autre ?

Mais enfin que penser d'une  
T iiiij

opinion qu'on professe tout bas, & qu'on défavouë tout haut ? fût-ce jamais un procédé de bonne foi de nier dans l'usage ce qu'on croit dans son cœur ; c'est l'embarras où a jetté ces Messieurs les Auteurs de la *non-contagion* ; car tout persuadez qu'ils étoient que la contagion n'étoit point à craindre, ils ont *agi*, disent-ils conformément au principe de ceux qui la croïent, lorsqu'il a été question de prendre des mesures avec Messieurs les Magistrats & Commandans pour éviter la communication. Quelle confiance prendre à un *système* qui expose ainsi à trahir sa pensée, & à agir d'une manière contraire à ce qu'on croit ?

Les Protecteurs de la *non-contagion* se fortifient dans cette opinion, parce que peu satisfaits des *systèmes* des le-

vains & des insectes, ils ne trouvent pas de quoi répondre à une objection insurmontable, à ce qu'ils pensent, à tout autre système que celui de la *non-contagion*, comme si c'étoit répondre que de nier; car en effet on n'apperçoit point trop la raison qui les rend si fiers de ce *système negatif*, dont tout le merite est d'apprendre à contester. Ce n'est pas qu'on ne convienne avec eux du peu de <sup>Mauvais</sup> prétextes. cours que la Medecine pourroit retirer de ces deux systèmes qui tombent de foibleesse, & à l'honneur desquels peu de gens s'intéressent aujourd'hui, comme étant prêts de faire faille en Medecine, mais aussi les raisons de contagion & la réponse à cette objection proposée avec un air de victoire, se trouvent ailleurs: voici cette objection maîtresse.

*Objection* La contagion rendroit la peste à résoudre. éternelle ou sans fin, parce qu'on ne voit point de raison, pourquoi enfin elle s'abstiendroit de se communiquer, tant qu'il y auroit des hommes sur terre; cependant on l'a vuë diminuer à vuë d'œil dans le temps même où elle paroissoit le plus enflammée, & qu'elle desoloit le plus de familles, au mépris même de toute attention, de tous soins & de toutes précautions prises de la part des habitans, ou ordonnées par les Magistrats; parce qu'on a remarqué que tous ces moyens si capables, ce semble, d'arrêter la contagion, s'il en étoit, n'y ont jamais rien fait, le mal au contraire ne s'en est ni plus ni moins répandu, *& l'on croit avoir observé, que Marseille est moins redoutable à toutes ces précautions de la délivrance du terrible fléau qui l'a*

*Traité de la Peste.* 227  
desolée, qu'aux soins qu'on a pris  
d'alimenter le peuple, de lui re-  
donner du courage & de la con-  
fiance.

pag. 25.

Du moins la cure de la peste  
se trouve-t'elle par là fort abbre-  
gée ; voilà d'ailleurs bien des Réponse  
à cette ob-  
jection.  
peines & des soins à épargner, puisqu'ils se sont trouvez si peu  
utiles. Mais il est étonnant qu'a-  
vec un peu de *Physique* on n'ait  
point apperçu que rien ne prou-  
ve si bien la réalité ou l'existen-  
ce de la contagion que ces re-  
marques ou observations. La  
communication a, dit-t'on, dimi- Ce qui  
fait que la  
peste dimi-  
nué en même temps que le mal  
étoit plus répandu dans la Ville  
nué.  
nué en même temps que le mal  
étoit plus répandu dans la Ville  
nué.  
ou il y avoit des milliers de ma-  
lades ; la raison en est sensible,  
cette prodigieuse quantité de  
*miasmes* ou de *corpuscules* con-  
tagieux, dont toute l'*atmosphère*  
de la Ville avoit été impregnée  
jusqu'alors, se trouvoit absor-

bée par cet étrange nombre de malades, dont les corps penetrez de cet air malin, en avoient déchargé d'autant l'*atmosphère* de la Ville. Ces attentions prises par les Magistrats pour interrompre la communication de l'air contagieux, si méprisables ou si peu utiles dans l'esprit de ces Messieurs, aïant donné la facilité à l'air de se renouveler, soit en donnant entrée à un nouvel air, soit en y remêlant de nouveaux esprits, ont merveilleusement contribué à diminuer la contagion, tandis que la terre du fond de la Ville & des environs envoiant journellement des exhalaisons *non-contagieuses*, c'est-à-dire, d'une nature différente de la contagion, ont formé dans la Ville & son voisinage une autre *atmosphère*. Cette *atmosphère* enfin animant différemment de la contagion le sang

de ceux qui étoient encore sains, est devenuë pour eux un préser- vatif & un remede alencontre d'elle, laquelle par ce renouvelle- ment d'air a dû diminuer à vûë d'œil, & enfin disparaître. Ainsi disparaîtra pareillement & s'éva- nouira ce nouveau-venu en Phy- sique, c'est-à-dire, ce nouveau système de la *non contagion*, pro- pre à gâter les esprits, & inutile à préserver les corps. Une Phy- sique si mal soutenuë trouvera peu d'entrée dans des esprits attentifs, & dût-t'on paroître se rabaisser à des notions vulgai- res, on aimera mieux guérir de la peste, en parlant comme le peuple, que d'en mourir misé- rablement en raisonnant com- me des Scavans. Ce seroit ici le lieu d'établir la contagion, après l'avoir défendue contre ce qu'on a avancé pour la con- tredire; mais je crois, Mon-

sieur, en avoir déjà beaucoup dit pour en montrer la réalité.

Raison  
propre de  
la conta-  
gion.

J'ajouterai seulement qu'on ne comprend pas, par quel malentendu on s'aveugle au point de vouloir l'exclure du monde, ou de la nature, où cependant tout est contagion ; parce que tout y est contact, les corps se tenant partout par mille rapports & besoins reciproques qui les rendent dépendants les uns des autres. Ce sont des convenances naturelles qui les lient d'intérêts tant qu'ils se trouvent dans des lieux & dans des situations assorties à leur nature & à leurs destinations ; mais de-là naît entre eux une contrariété reciproque, quand mis hors de leurs lieux ou de leurs situations naturelles, ils perdent ces convenances & se trouvent en oppositions avec ce qui les environne : si ces oppositions pren-

Opposi-  
tions entre  
les êtres  
naturels.

uent sur eux & qu'ils se laissent entamer, pour ainsi dire, ou alterer par ces impressions contraires, c'est une contagion qu'ils contractent, & cette contagion ne sera qu'entre eux & les corps qui les touchent, s'ils se trouvoient seuls & non environnez d'autres corps de même nature qu'eux, au lieu que s'ils se trouvent environnez de corps qui soient leurs semblables, ou ils communiqueront de contagion avec eux, ou ceux-ci contracteront par eux-mêmes la même contagion qu'ont contracté les corps qu'ils accompagnent. C'est que chaque corps a & une *atmosphère* commune dans laquelle il subsiste avec les autres corps ses semblables; & encore une *atmosphère* particulière qui l'environne d'une maniere propre & singuliere. L'*atmosphère* commune est l'espace

Atmosphère propre & commune,

d'air dans lequel tous ces corps sont renfermez , & l'*atmosphère* particulière est une matiere aérienne , laquelle exhalant de chaque corps & l'embrassant , lui sert de garde alencontre de tout ce qui est d'une nature contraire par son mouvement , son poids , son *élasticité* , & des qualitez semblables ; dans cet état une autre matiere aérienne imbue de ces qualitez contraires , venant à changer celles de l'une des *atmosphères* , ou se mettant à leurs places , fera une impression étrangere par la pression non ordinaire qu'elle excitera sur ces corps , & ce contact sera une contagion , & cette contagion apportera de dangereux changemens , si penetrant ces corps , elle s'attaque à l'air intérieur qui les anime , ce qui est le cas de la contagion qui se prend par la respiration , car alors l'air

l'air étranger agissant sur celui-ci immédiatement, l'altere & le pervertit, d'où viennent des troubles & des changemens immédiats dans l'ordre & dans l'économie interieure, & delà d'affreuses maladies.

Suivant cette idée l'on comprend nécessairement, qu'un air étranger apporté de loin, alteré d'ailleurs, changé & perverti qu'il étoit dans le païs d'où il vient, se trouve en contrariété avec l'air extérieur du païs où il aborde, & avec l'air interieur des corps qui y habitent, de-là viennent des contacts étrangers, forcez & malfaisans, qui seront de veritables contagions, c'est-à-dire, des impressions extraordinaires qui changeront la face de toute l'économie du corps. La contagion donc est non-seulement réelle, mais encore inévitabile (si l'on manquoit d'y

V,

*Air trans-*  
*porté.*

*Contagion*  
*inévitabile*

remedier) qu'un air corrompu ou alteré est apporté d'ailleurs; car celui-ci modifié différemment de celui dans lequel il est apporté, le modifiera à sa manière, & par là le mettra hors de convenance avec celui des corps qui s'y rencontrent, lequel à cette occasion prenant une force ou une *élasticité* contraire ou au-dessus de sa nature, deviendra la cause des défordres semblables à ceux d'une contagion la plus desolante.

J'oubliais, Monsieur, de répondre à la question qui ne tient point une grande place dans votre lettre, parce qu'elle en occupe peu dans votre esprit; mais elle est celle de tout le monde, & il sembleroit que ce seroit par foiblesse ou par ignorance qu'on se seroit permis dans une dissertation sur la peste de n'y rien répondre. On de-

mande s'il y a un specifique contre la peste ? J'emprunte la réponse qu'un celebre Medecin consulté sur la peste , y a faite il y a long-temps : *Remedia multa ostenduntur à Medicis: verūm quæ sine periculo juvent, per pauca sunt. Itaque in hanc sententiam deveni atque in eā maneo: verum alexipharmacum pestis penes Deum repositum, & ab eo precibus expetendum;* & voici sur quoi il forme sa déci-  
sion : *Imperator*, dit cet habile Praticien , *Maximilianus magnum volumen colligit antido- torum, quæ à principibus & doctis viris hinc inde acceperat, sed in eo nihil est cui fidere quis tutò possit. Contuli & ego cum multis magnorum principum me- dicis. De omnibus idem est meum judicium. A multis annis sic ubi esset pestilentia grassata, ad eo- rum locorum Medicos scripsi &*

V. ij

*quid in infectionibus præstantissimum deprehendiſſent rigor. Il nomme ensuite tous ces grands Medecins qu'il a consulté, & les pestes que ces grands Medecins ont traitées, après quoi il continuë ainsi : Sed nihil de regloriosè prædicabo, cum per se quæ estimatore facile sit, quantas occasiones apud tres Imperatores multa investigandi habuerim ; & voici sa conclusion : Optimum hoc, quod Dei benedictionem*

*Ibid. pag.*

*2111.*

Après une réponse fondée sur des recherches aussi authentiques, & sur les avis des plus habiles Maîtres en Medecine, paroît-t'il douteux que la découverte d'un specifique alencontre de la peste, est plus dans les vœux des hommes qu'au pouvoir des Medecins, & de là s'ensuit bien naturellement que le traitement de la peste con-

fiste beaucoup moins dans les remedes que dans l'art de les appliquer. C'est donc une methode de guérir dont il paroît qu'il faudroit s'occuper, & c'est sur quoi je viens d'avoir l'honneur de vous répondre.

Je croïois, Monsieur, m'ètre suffisamment expliqué sur la question des infirmeries publiques que vous m'aviez déjà faites; mais parce qu'en me demandant en dernier lieu quelque détail sur la contagion, vous en exigez aussi un touchant ces infirmeries, après avoir retouché, comme je viens de faire, la matiere de la contagion, je reviens à cette autre. Un Médecin celebre & entendu en matière de peste, fait remarquer que les pestes de ces derniers temps sont plus meurtrieres que celles des siecles passéz, & à cela se rapporte ce qu'on écrit de la

Infirmeries publiques, leurs dangers.

Crato; cons. de peste.

peste de *Marseille*, dans laquelle il mourroit des classes presqu'entieres, ce qui faisoit plus de la moitié, tandis qu'on scait qu'il ne mourroit qu'un tiers des malades en de violentes pestes de l'antiquité: quoiqu'il en soit, par une autre observation notablement constante, l'on scait que la peste qui ne discontinue pas en *Turquie*, y fait infiniment moins de ravage que dans nos contrées, & la cause en est publiquement avouée: c'est, dit-on, à cause de la propreté & de la sobrieté ordinaires à ces païs chauds, où le régime des habitans est plus simple, plus frugal & plus rafraîchissant. Ne seroit-ce point la raison pourquoи la peste nous traite plus impitoïablement?

*Les pestes d'aujourd'hui pour quoi plus mauvaises.* Peut-être donc faisons-nous trop de choses dans une matière sur laquelle on est si peu éclairé,

& sur laquelle par consequent on devroit se contenir. L'observation faite sur les *petites veroles*, fortifieroit cette pensée; car l'on convient que l'on fait ordinairement trop de remedes à cette maladie, qui est beaucoup moins maligne en des païs où elle est comme negligée, abandonnée du moins au courant de la nature; & suivant cette même remarque, des personnes attentives & accoutumées aux loix & aux erremens de la nature, font observer que la petite verole n'est presque <sup>v. Sydenham.</sup> devenue maligne parmi les gens de la campagne, que depuis qu'ils ont connu la *theriaque* & semblables remedes chauds qui les ont appris à envenimer cette maladie.

En effet il ne paroît point par ce qui nous reste de l'ancienne <sup>Cell. obser. servatio in</sup> Medecine, qu'elle se soit tant <sup>pestilentia,</sup> <sub>pag. 40.</sub>

Ancienne  
maniere de  
traiter la  
peste.

Cels. *ibid.*

inquietée alencontre de la peste, occupée uniquement d'un régime simple & temperé, qu'elle conseilloit même comme le grand préservatif contre ce mal, recommandant surtout de ne rien changer dans sa maniere de vivre, que l'usage du vin en celui de l'eau : *à vino ad aquam transitus erit*. Elle ajoutoit à ces mêmes soins quelques exercices de corps convenables sans faire mention ni d'*antidote*, ni d'*infirmeries*, ni de barraques, ni autre semblable emprisonnement pour guérir les malades & garantir les sains. Les Orientaux chez qui l'on trouve quelques restes ou vestiges de l'ancienne simplicité en Medecine, n'y font point encore aujourd'hui d'autre façon ; car leur régime leur tient lieu de préservatif.

Ainsi la methode des *infirmerie*.

meries publiques & forcées est Infirme-  
de fraîche date, l'Italie & la rie publi-  
France paroissent y avoir donné que for-  
cées.

origine, & la pieté de quelques Religieux plus zelez qu'habiles y aura donné cours & attiré créance. Mais fut-t'il rien de plus capable d'abattre les esprits & d'intimider les hommes au sujet d'un mal contre lequel on a vû emploier des moyens si durs, si violens & si imperieux, puisqu'ils vont à séparer des familles & à diviser ce que Dieu a uni, c'est-à-dire, les mariages, en séparant inhumainement, comme l'on fait, les maris de leurs femmes, & les femmes de leurs maris. Cette violence faite à la liberté publique étoit bien propre à imprimer la fraïeur que l'on voit aujourd'hui faire si promptement les esprits au seul bruit d'une peste, formidable même,

242 *Traité de la Peste.*  
toute éloignée qu'elle soit.

En aura t'il fallu davantage pour causer la mort de tant d'hommes glacez de crainte & abbattus de peur, laquelle influant autant qu'on le fçait dans les desastres que fait aujourd'hui cette maladie, en aura augmenté le pouvoir, & fait la plus grande partie de sa malignité. Car autant qu'il est affreux de penser qu'on est condamné par avance à être jeté malgré soi en prison, séparé de tout commerce, de tout aide & de toute consolation de la part d'une famille, d'amis & de proches que l'on aime & dont on est aimé, autant est-t'on prochainement disposé à quitter par la mort, ce qu'il n'est plus permis de posséder.

Effets de  
la traiteur.

Ancienne  
Medecine.

Seroit-ce donc que l'on seroit persuadé que rien n'est bon que ce qui nous vient de l'antiquité,

où que ce qu'elle a pratiqué ?  
ce seroit se passionner pour elle  
d'une maniere indigne de son  
équité , & qu'elle blâmeroit  
elle-même, si elle étoit consul-  
tée : mais de réussir si mal en  
sortant de ses manieres, desorte  
que le genre humain en soit  
moins bien traité, ne seroit-t'il  
pas plus avantageux d'en de-  
meurer où elle étoit ? cependant  
c'est l'état du monde d'aujour-  
d'hui, ses citoiens sont en proie  
à la peste depuis l'invention des  
*infirmeries ou hôpitaux publics.*  
qu'on établit pour les enfermer  
malgré eux, non-seulement dès  
qu'ils seront pris de la peste,  
mais encore du moment qu'ils  
en seront soupçonnez. Car rien  
n'est ici exagéré, tout pestiferé,  
tout soupçonné de l'être, & tout  
convalecent de cette maladie,  
sont autant de suppôts acquis  
à ces infirmeries tant vantées,

X ij

qu'il ne leur est non plus possible d'éviter que les cachots aux criminels: on en fait même une sorte de droit public, qui y assujettit tous états, les sexes, les âges & les conditions, depuis surtout qu'on a mis en question,  
*v. Zaccias  
quæst. Med.  
legales.*  
si l'on pouvoit contraindre à ces emprisonnemens, ceux qui ne voudroient point s'y soumettre?

*Violence.*

La sécurité où l'on vivoit dans le temps passé a lencontre de ces sortes d'insultes faites au droit des gens, avoit beaucoup moins d'inconvenient, & l'on étoit quitte avec elle à avoir la peste, si le cas y écheoit, mais au milieu des secours de sa famille & de ses amis si capables d'adoucir les ennuis & les peines du plus *Liberté en affreux état. Un malade ainsi temps de peste.* situé étoit visité, secouru & observé par des yeux attentifs à son soulagement, & n'ayant point le cœur laisi par la dé-

treesse du cachot, ni son corps mal mené par des mains étrangères, il guérissoit avec d'autant moins de frais, ou avec d'autant plus de facilité, que les nerfs ne se trouvant point en contrainte, entretenoient au sang un cours libre & une circulation aisé; conditions si nécessaires pour le rétablissement de la santé.

Une autre sorte d'esclavage qu'on exerce encore en temps de peste, sont les barraques dans lesquelles on renferme les pauvres, comme s'il étoit possible d'imaginer que l'art de purifier l'air, fut l'assemblage en des lieux resserrez de tout ce qui contribuë le plus à son infection: car s'il est convenu que les pauvres répandus au large dans toute une Ville, peuvent par leur negligence, leur mauvaise nourriture & leur malpropreté en corrompre l'air,

Hûtes en  
barraques,  
leurs dan-  
gers.

X iij

que n'aura-t'on point à craindre de toutes ces causes d'infection ramassées & concentrées dans un seul endroit ? Mais d'ailleurs les devoirs de la charité chrétienne peuvent-ils s'accorder avec l'impitoyable dureté d'ôter à des gens destituez de tout , le seul bien qui leur reste, c'est-à-dire, la liberté ? On sçait déjà , & c'est l'avis de tout le

*Les pauvres principalement attaquéz,* monde , que les pauvres sont la partie des habitans d'une Ville pestiferée sur laquelle la peste exerce le plus de furie : seroit-ce donc que l'on voulût lui en faire le sacrifice entier en les exposant à une infection plus certaine ? Il paroîtroit du moins qu'on voudroit s'en défaire, tant on se permet de choses à leur désavantage , & pour les éloigner ; car le parti en est pris , il faut ou les enfermer ou les barraquer , sinon les obliger à

quitter leurs maisons, leurs métiers & les Villes; car ce n'est pas seulement sur les mendians ou gens sans feu & sans lieu qu'on exerce cette *inquisition*, on l'étend aux artisans mêmes dont on ordonne de vider les boutiques en obligeant les Maîtres de renvoyer la plupart de leurs Compagnons: la rigueur *v. Mauget*, est portée plus loin, elle <sup>traité de la peste, ch. 8.</sup> attaque, quoi qu'avec plus de mesure, les Religieux mêmes qui sont d'autres pauvres, & l'on prie les Supérieurs d'en garder le moins qu'il en sera possible pour décharger les Villes, comme si dans un temps où l'on doit, *comme l'on en convient*, redoubler les prières, & multiplier des protecteurs auprès de Dieu, en faveur d'un peuple affligé, il convenoit d'en diminuer le nombre en écartant ceux qui sont consacrez à prier

X. iiiij

pour les pechez des peuples !

Une entreprise contraire à la liberté publique, & qui s'accorde si mal avec la pieté chrétienne, obligeroit-t'elle à l'aveugle soumission, qui ne laisse que la liberté d'obéir ? Sera - ce donc présomption ou revolte de faire appercevoir que ces loix sont informes, parties d'un amour excessif pour le bien public, mais trop peu favorables à celui des particuliers, lequel trop attentif à la conservation de la vie, en prend la protection aux dépens de l'humanité, de la justice & de la charité. Pour jeter un voile sur toutes ces reflexions,

*Loix informes.*

il auroit fallu du moins que quelque autorité supérieure, civile ou ecclésiastique eût confirmé ces reglements particuliers, qui n'ont de force que celle que leur a acquise un usage fautif ou malheureux, puisqu'avec

toutes ces rigueurs prononcées contre les particuliers, le public ne s'en trouve pas mieux, & les Villes & les Provinces entières n'en sont pas moins dépeuplées.

Ce n'est pas que l'on voie combien l'on s'expose en contrariant ainsi un usage public & qui fait presque force de loi ; mais cette crainte a été celle d'un Médecin célèbre, laquelle cependant ne l'a point arrêté, ni empêché de se déclarer en ces termes a l'encontre des emprisonnemens qu'on exerce sur les pestiferez, dans un discours public qui est entre les mains de tout le monde : *Liceat mihi, blicos illos carceres. Ingenuo homine indignus est locus carcer, mæsto verò, destituto, ægro intolerabilis, quando simul ac quis peste inficitur omnis domus occluditur, ab aère, aquâ defenditur;*

*welelii  
oratio de  
causis diri-  
taris pestis  
lentie.*

*ad mortem quasi damnatur Tros,*  
*Rutulusve nullo discrimine.*

Cette déclaration nette & précise a fait craindre à ce sçavant homme qu'on ne le prît pour un

*Ibid.* *Misanthrope : Dicere videbor multis à̄nona, sed audiant velim unicum testem exceptione majorem, superioris saeculi fineclarissimum, Cratonem qui dudum damnavit hanc ipsam occlusionem.* Cet endroit de Craton est dans sa fameuse consul-

*Pag. 1071. tation sur la peste ; le voici :*

*apud Scholt-  
zium.* *Illud esset utile eos qui aliquan-  
diū cum infectis fuerunt prius-  
quam sanis se immisceant, in  
libero aère aliquantisper hære-  
re, non autem includi adibus  
contagio pollutis, quam consue-  
tudinem occludendi aedes infec-  
tas non fuisse salutarem multo-  
rum locorum exempla docuerunt:  
quod si malum nimis ingravescit,  
satis est aedes suspectas signo no-*

*tari. L'avis que donne à ce sujet un autre Auteur de nom, D. A. ius ressemble fort à celui-ci: Prin- de peste, cipibus & Magistratibus cordi p. 7. &c. esse debet, ut pauperes, qui arctè cohabitent extra urbem in salubria loca dimittatur, ubi iis commodè de vielu atque necessariis prospiciatur ... quod si non liceat ab urbe pauperes dimittere aut ablegare in peculiaria quacunque loca, danda saltem opera est Magistratui non complures in iisdem adibus cohabitent, unde inquinamenta plura ac fomenta pestis nec non suscitabula resulant. Au surplus ces Auteurs ne permettent autre chose que d'obliger les pestiférez ou suspects à porter quelques marques qui les distingue & qui les fasse reconnoître, à peu près comme on faisoit autrefois avec les lépreux quand ils alloient par les chemins, (a) (a) v. Lervia*

sique, & la leur interdisant d'ailleurs l'entrée des lieux ou des assemblées publiques. (b) Quelques autres preux par voudroient qu'on marquât aussi le R. P. *Calmet.* leurs maisons ; mais la juste ap-

(b) *u Deu frng. de peste, pag. 277.* préhension d'exciter ou d'entretenir la terreur parmi le peuple,

Si les pestiferez doivent porter quelques malades, a persuadé que cette précaution dangereuse en ce sens étoit encore inutile : *Fingamus pestem Titii Sempronii domum infecisse, spondere ausim satis observatam domum, satis lucuosa in familiam quam nemo salutatum ibit vel frequentabit.* Ce n'est pas qu'il ne reconnoisse l'avantage des infirmeries publiques, mais ils ne peuvent souffrir qu'on en fasse des lieux de force pour qui que ce soit, ils veulent seulement qu'elles servent de retraites charitables pour les pauvres, dans lesquelles ils recommandent que ces pauvres trouvent abondamment

*wedel etat.*

leurs besoins, défendant enfin de *Ibid pag.*  
sortir des égards de l'humanité *279.*

chrétienne qui leur sont dûs :

*Interim hic quoque illud chris-  
tianæ charitatis moderamine  
adhibendum est, ut qui peste sunt  
infecti non relinquantur. ....  
sed, &c.*

*Ibid.*

Mais pour ne vous point fatiguer , Monsieur , par d'ennuyeuses citations , je vous supplie de relire à ce sujet la belle dissertation de ce sçavant Auteur sur les circonstances & les moyens honnêtes ou permis pour se garantir de la peste. Vous ne serez ni moins édifié , ni moins *Disquisitio de peste & quomodo vitanda.*  
satisfait , Monsieur , de l'éloquent & élégant discours d'un Sçavant de Hollande touchant la maniere & l'obligation de s'entraider dans la peste. L'on y lit à la page 61. ces belles paroles: *Ideò quoque ut quilibet vi-  
sit et ideò affines, cognatos, amj.*

*Brassica-  
nus, brevis  
de pestilen-  
tia morbo  
conso.atiæ.*

cos, familiares, &c... at pereuntibus ferè vita sociis universis, eorumdem sorte nequicquam distrahi, inque summo & communione omnium discrimine nullam aliorum curam habentes, pro suâ tantum animâ timere, hominum quid dicam esse? improborum an immittium.... non sit vobis neglectus pater, non mater, non frater, non soror, cognatorum nemo, nemo familiarium quos vera amicitia copulavit. *Natura jura persolvite, &c.* Cette morale vous paroîtra sans doute, Monsieur, fort différente de ces airs d'inhumanité & de ces <sup>Veritable</sup> maximes dures & barbares qu'il usage des faut suivre en arrachant les per- infirmer- ries aux enfans, les enfans aux peres, les femmes à leurs maris, & les maris à leurs femmes pour les enfermer bon gré mal gré dans des infirmeries publiques & banales dont on fait des lieux.

d'anathème, au lieu qu'elles ne devroient servir que d'hospices ou de refuges aux pauvres ou indigens, aux étrangers qui voudroient y aller volontairement.

Ces rigueurs exercées contre les pauvres, dans un temps de tribulation, comme celui de la peste, a attiré à la France des reproches de dureté de la part des étrangers, qui nous accusent d'augmenter le poids de la peste, pag. 81. & 82. Diamer- brock. de

dans le temps où ils auroient le plus de besoin d'être aidés par d'amples aumônes, & soutenus par des manières plus consolantes. Quand bien même donc il seroit certain que les infirmeries forcées apporteroient au- tant d'avantage qu'elles causent de véritables maux, comme on le va faire voir, il resteroit tou- jours fort douteux que l'on pût, Maux des infirmeries forcées.

selon Dieu & raison, emploier des moyens pour soulager des hommes qu'on accable d'ennui & de misere; puisque la Religion qui ne permet pas de faire un mal pour procurer un bien, n'approuvera jamais qu'on augmente un mal par des moyens qui ne soulagent point: ce mal est la contagion ou la mortalité qu'on voudroit prévenir ou arrêter par ces emprisonnemens; mais rien ne fait tant pulluler la contagion, que d'en accumuler, d'en rapprocher, & d'en entasser les causes, & c'est cependant ce que l'on fait en ramassant les pauvres dans un lieu resserré, comme sous un même toit. Car sans parler de la mal-

Maux des barraques ou hûtes. propreté attachée presque nécessairement à l'état des pauvres, laquelle se trouvera ainsi concentrée dans un petit espace d'air qui en sera incessamment infesté,

té, n'est-t'il pas sensible & évident à la raison, qu'un même air souvent respiré & rendu par beaucoup de personnes renfermées dans un lieu borné, devient d'autant vitieux & mal-faisant, qu'il perd plus de son ressort naturel en tant de differens poûmons, & repassant par tant de différentes poitrines ? il deviendra donc une matière sans force ni vertu, & d'un ressort usé, ou bien contractant dans ces differens poûmons des forces étrangères, sera-ce moins qu'une nuée d'ennemis insensibles par leur masse, mais infiniment puissans en vertu, au milieu desquels on aura à vivre ? Dans cet état l'air contagieux trouvant peu ou point de résistance dans celui des lieux où il aborde, & dans lesquels il est dénué de ressort, ne le transformera-t'il point d'abord, ou ne

Y.

se l'appropriera-t-il point incontinent? Et pour lors voilà la contagion établie au moment qu'elle arrive.

Du moins, dira-t-on, cet inconveniēt ne sera point celui des Infirmeries publiques, où l'ordre, la pauvreté & la commodité de toute chose le préviendront.

Mauvaise justification des Infirmeries & des Barraques. Mais l'inconveniēt des Infirmeries publiques sera encore plus dangereux, si elles sont forcées; c'est-à-dire, si l'on y enferme les malades ou suspects malgré eux, parce que le déplaisir tenant le cœur de ces personnes dans l'amertume, les entretient dans la mélancolie, qui serre les nerfs, & par là retarde la circulation, arrête ou trouble les sécrétions, empêche enfin les digestions, les coctions & la dépuratiōn du sang; tous moyens qui préparent à la peste ou qui la rendent mortelle.

Ainsi quoique l'on fasse pour justifier l'usage de barraquer les pauvres , & d'emprisonner les malades, il ne sera jamais possible d'en tirer un bon parti , tant qu'il sera forcé. Or quand ne l'est-il pas ? Enfin depuis quel temps un air d'Hôpital , quelque <sup>Air d'Hôpital per-</sup>  
<sup>pital per-</sup>  
<sup>nicieux.</sup> propreté ou quelque ordre qu'on y observe, est-il devenu de bonne qualité ? N'est-il point avoué de tout le monde que l'on contracte ordinairement des infirmitéz , quand on fréquente où qu'on habite les Hôpitaux ? Opinion si généralement établie , qu'il suffissoit autrefois qu'un Médecin le fut d'un Hôpital , pour être *suspecté* de mauvais air. Ainsi multiplier les Hôpitaux où Infirmeries en tems de peste , c'est multiplier le mauvais air & y renfermer des malades où des gens disposez à le devenir , c'est les livrer à la contagion.

Xij

Il sera donc plus humain, plus équitable & plus sûr de ne déplacer personne malgré soi, de laisser chacun dans sa famille, dans sa profession & à sa liberté, sous les yeux & entre les mains de leurs proches & de leurs amis, & visité par un Medecin de confiance & connu de longue-main; car avec cet air de sécurité, dans laquelle les habitans d'une Ville vivroient ensemble, gardant d'ailleurs les mesures de prudence & de sagesse, comme on fait dans les tems de *petites veroles malignes*, qui tiennent souvent de la peste, ils contracteroient aussi peu de contagion que dans ces tems; c'est-à-dire, qu'ils ne gagneroient pas plus la peste, qu'ils font *la petite verole*; en un mot, comme alors ceux - là seuls gagnent *la petite verole*, lesquels y sont absolument disposés, tout de même ceux - là

Laisser tout  
le monde  
libre.

seulement prendroient la peste, lesquels y seroient entierement préparez. Après quoi si l'on observe que ceux qui sont dans cette disposition prochaine à la peste, sont ceux - là même qui la contractent presque nécessairement, par tout où ils se trouvent; il est évident que dans un arrangement qu'on aura pris dans une ville infectée, & où il n'y aura de pestiferez que ceux qui sont comme nécessitez par leur disposition à prendre la peste, il se trouvera un nombre de malades d'autant moindre, qu'il ne sera augmenté dans un autre arrangement, que parce qu'on y prendra la disposition à la peste que l'on n'avoit point. A ce compte, vous comprenez, Monsieur, que dans un lieu où il y aura, par exemple, vingt mille personnes, dont cinq mille se trouveroient prochainement dispo-

Disposition  
à la peste,  
ses effets.

fez à prendre la peste, il n'y aura de pestiferez que ces cinq mille, s'il ne se fait rien dans ce lieu pour produire cette même disposition prochaine à la peste dans les quinze mille restans; mais si l'on augmente la contagion & qu'on la fortifie assez pour en faire passer la disposition dans cinq mille autres, des autres quinze mille qui auroient dû demeurer sains, il arrivera que cette ville aura dix mille pestiferez au lieu de cinq mille seulement qu'elle auroit euë si l'on n'avoit rien fait pour augmenter la contagion. C'est ce qui arrive dans une Ville, où par des Barraques, des Infirmeries forcées, & semblables violences, on chagrine les habitans; car ce sont tous moyens capables d'augmenter l'infection, de multiplier la contagion & de doubler la mortalité.

Que faire donc, demandez-vous, Monsieur, pour prévenir les ravages de la peste dans une ville qui en est prochainement menacée? Seroit-il donc bien vrai, ajoutez-vous, qu'il n'y eut aucune précaution à prendre pour moderer un si furieux mal? La précaution, Monsieur, est toute naturelle, elle se montre & on la comprend aisément par celle au moyen de laquelle on prévient la malignité & le progrès d'une petite vérole, fût-elle pestilentielle.

Toute l'adresse d'un Médecin habile, appellé pour traiter un malade d'une petite vérole, d'une constitution des plus malignes, tant par la mauvaise qualité de l'air regnant, que par les symptômes que déjà il commence à appercevoir dans le malade qu'on lui présente à traiter; toute la précaution qu'il apporte:

Nouvelles  
pedient  
pour pré-  
server le  
peuple de la  
contagion.

pour prévenir une foule d'accidens plus mortels les uns que les autres, c'est de régir si bien le cours du sang qu'il ne se développe en petites véroles dans ce malade, que la portion toute seule de ses sucs qui est imprégnée de la contagion *vérolique*, persuadé & instruit qu'est un Médecin exercé, que des cordiaux trop vifs ou multipliez indiscrettement, peuvent disposer à verole un sang qui n'y étoit point disposé; de sorte qu'au lieu que le sang n'auroit poussé au dehors que quelques centaines de pustules, il se déploiera en malignité, jusqu'à en produire des milliers, accompagnées d'*hémmorrhagies*, de *cours de ventre*, de *ptyalismes*, qui désolent un malade. Suivant ce modèle la conduite qu'il faut garder pour précautionner une Ville menacée de peste, c'est de faire en sorte

Moyens de préserver une Ville.

sorte qu'il n'y tombe de malades de peste que ceux qui y sont prochainement disposer, évitant de rien faire qui puisse tellement fortifier ou augmenter la contagion, qu'elle prenne force au point d'y disposer ceux mêmes qui n'y avoient aucune disposition, ou en qui cette disposition étoit éloignée. Ainsi sous la conduite d'un Médecin préposé pour la peste, qu'il ne tombe malades que ceux qui y sont absolument disposer ; c'est un ordre naturel ou une suite nécessaire, presque indispensableness à subir par tous ceux qui se trouvent dans cette malheureuse convenance, par laquelle leur sang, de concert avec l'air res- gnant, en adopte volontiers la qualité, s'en revêt & s'y conforme. Ce n'est point qu'un Médecin ne doive aussi s'étudier à garder de la contagion ceux mêmes du Médecin

Disposition  
qui nécessite à la peste.

Z

mes qui y seroient comme dévoiez par leur disposition propre ; mais il ne doit être responsable que de ceux sur qui prenra la contagion par sa faute , faisant ou permettant que l'air contagieux se multiplie ou se renforce.

Mais je viens à l'expédition que vous demandez, Monsieur, lequel prévenant la propagation de l'air contagieux , empêchera qu'il ne dispose à la peste ceux qui n'y auront tout au plus l'expédition qu'une disposition éloignée. L'intention des Barraques est d'empêcher que les pauvres ne contractent ou ne communiquent la contagion , à raison de la vie pauvre qu'ils menent , dénuez de bons alimens , au milieu de la malpropreté , dans des lieux étroits , resserrez , infectez souvent & mal nettoyez. Pour remédier à tous ces inconveniens , il ne

l'expédition nouveau , pour préserver les pauvres.

faut, à l'approche de la peste, qu'employer l'argent destiné à faire des Barraques, & à y nourrir & entretenir ces pauvres gens, à les secourir dans leurs maisons, & voici comment: On en fera faire d'exactes visites pour les loger plus au large, mettant, par exemple, dans deux ou trois chambres le trop grand nombre de personnes qui seraient dans une seule, déchargeant même les quartiers où il y auroit trop de populace en la transférant en d'autres moins peuplez ou plus aériez; en même-tems on les obligeroit à nettoier, à balaier & à laver leurs maisons, à en tenir d'ailleurs les fenêtres ouvertes, à se défaire de tous les animaux inutiles, des utiles mêmes, à moins qu'il n'y eut des cours ou des jardins suffisans. Tout cela se feroit aux <sup>Frais publics pour les pauvres</sup> dépens des revenus publics ou

Z ij

des taxes imposées sur les habitans des Villes & Banlieuës sans en exempter qui que ce soit ; & en ce cas les Benefices originairement fondez pour les pauvres, deviendroient une abondante ressource en tems de peste, sur tout si on levoit cette taxe sur les Benefices non-seulement des lieux infectez, mais encore des lieux qui en relevent ou qui en ressortissent, sans oublier ceux qui sont réunis à des Evêchez ou à des Communautés. Mais la précaution s'étendra encore à d'autres secours, non moins nécessaires pour prévenir l'infection : On habillera ceux d'entre les pauvres qui en auront besoin, on les fournira de linge pour en changer ; & si la saison le permet, on les obligera à se baigner.

Par tous ces moyens, sage-  
ment ménagez & emploiez avec

adresse, les pauvres deviendront propres chez eux, nets, non infects & au large ; à quoi si l'on ajoute de bons alimens de ris, de potages, de légumes à ceux qui en manqueroient, on se trouveroit en sûreté de la part des pauvres, sans les sacrifier impitoyablement comme on fait, en les forçant à s'emprisonner dans des Barraques. Une des choses qui contribuent encore à la malpropreté & à l'infection des maisons des pauvres, ce sont les malades, les vieillards, les *cliniques*, les estropiez & les invalides ou impotens ; aussi faudroit-il de bonne-heure transporter toutes ces personnes dans des Hôpitaux convenables. La dépense pourtant d'opérations paroîtroit Fonds pour fournir à d'abord faire voir toutes ces vîrës, comme des êtres de raison ; mais si l'on songe aux frais de bâtir des Barraques, & d'y

Z iij

nourrir des familles entieres, on trouvera un avantage dans le projet qu'on propose, parce que les pauvres demeuraient chez eux, dans l'exercice de leurs métiers, dans la liberté de vacquer à leurs fonctions ordinaires, ils auront besoin de moins de secours, parce qu'ils gagneront d'ailleurs quelque chose.

Avantage  
de ce nou-  
vel expé-  
dient.

Ce même projet remedieroit à un double inconvenient, qui n'a été que trop apperçu dans les pestes qui nous affligen; on y a remarqué que tout le menu peuple périssait, & il seroit conservé par les moïens qu'on vient de proposer; en second lieu, des Villes entieres se sont trouvées sans domestiques, de sorte que des gens les plus qualifiez ont été obligez de se servir eux-mêmes; on y a manqué de gardes, de gens de journée pour aider dans la Ville, & l'on trouveroit de tous

*Traité de la Peste.* 271  
ces gens dans le petit peuple  
qu'on auroit préservé.

L'expédition pour préserver les Expélient pour préserver les gens aisez. gens aisez des Hôpitaux publics pour préserver les gens aisez. qu'il faudroit leur bâtir, on pu-  
blieroit à l'approche de la peste,  
que ceux qui auroient des Mai-  
sons de Campagne, ou des Re-  
traites dans les Provinces, eus-  
sent à y aller, si leurs affaires &  
leurs professions le permettoient;  
sur quoi ils seroient requis de  
s'expliquer par devant les Magis-  
trats, qui les engageroient de  
soulager leur patrie en cette ma-  
niere; bien entendu cependant  
qu'ils contribueroient, quoique  
absens, aux frais de la peste &  
à la dépense pour les pauvres. Il v. Deusing.  
de peste. p.  
273.  
seroit d'ailleurs fait des visites  
dans toutes les Maisons des  
Bourgeois pour les obliger aussi  
à se loger au large, soit en obli-  
geant ceux qui auroient de trop  
grands appartemens à en ceder

Z iiiij

à ceux qui en auroient de trop petits, (parce que c'est le tems  
*Inc, ch. 3. v. 11.* où ceux qui ont deux robes doivent en donner une à ceux qui n'en ont pas) soit en diminuant le nombre des ménages dans les maisons où il y en auroit trop, lesquels seroient obligez autant qu'il seroit possible, de s'aller loger en des endroits plus vastes, plus étendus ou plus ouverts.

On obligera aussi tous les locataires à nettoier, balaier & laver leurs maisons, comme on a fait pour les pauvres, & l'on recommandera de tenir tous les lieux frais & ouverts.

On permettra les provisions des particuliers jusqu'à une certaine mesure, mais il sera fait par Paroisses & pour chaque Hôpital des Greniers & des Magasins publics des choses nécessaires à la vie; faisant apporter dans les lieux préparez pour cela les

bleus des environs, dont les <sup>Corps de</sup> Villes do-  
Corps de Villes se chargeront <sup>Villes do-</sup>  
envers les Laboureurs ou autres <sup>vent s'obl-</sup> ger.

Marchands de grains, en s'o-  
bligeant de païer la rente des  
sommes qui en seroient dûes, &  
dont les intérêts feront payez en  
vertu de contrats constituez sur  
les mêmes Corps de Villes, qui  
les rembourseront dans des tems  
plus commodes. Au moien de <sup>Provisions</sup>  
ces provisions publiques, tous les <sup>publiques.</sup>  
habitans rassurez a lencontre de  
la disette & de la famine se tran-  
quilliseront.

A même dessein on s'assûre-  
ra d'un nombre suffisant d'E-  
cclésiastiques, de Medecins, de  
Chirurgiens & d'Apoticaires qui  
feront distribuez dans les quar-  
tiers de la Ville, pour secourir  
les malades chacun chez eux, à  
moins qu'ils ne soient pauvres,  
auquel cas ils seront menez in-  
cessamment dans les Hôpitaux

qui leur seront destinez. D'entre les Ecclesiastiques, les Medecins & les Chirurgiens il en sera désigné un certain nombre dans les quartiers pour visiter plus particulierement, administrer & traiter les pestiferez chacun dans leurs maisons, dans les quelles les malades guériront plus heureusement, comme on

✓. Observ. sur la peste de M. de Maseil le, pag. 358 l'a observé dans Aix, pendant la dernière peste. Ces maisons

ne seront même notées d'aucun Malades ; de ces *anatéhmes* usitez en tems

traitez chez eux.

de peste ; le Medecin ayant seulement averti ces maisons de la peste qui y est, en donnera aussi avis aux gens préposez, pour leur faire fournir des Magazins publiques leurs besoins, afin que ceux qui sont auprès des pestiferez ne soient point obligez d'aller par les ruës, dans les marchez & semblables lieux publics. Cependant on n'obligera pas de

fermer les Boutiques, elles de-meureront au contraire ouvertes librement, pour fournir aux habitans les Marchandises ordinaires, sans d'autre précaution de la part de ceux qui auront des pestiferez chez eux, que de les tenir, comme on fait dans la petite verole dans des lieux particuliers, éloignez de tout commerce avec ceux de la maison, & assistez de gens qui les soignent sans les quitter ni sans sortir d'autrèz d'eux, pas même pour aller à la Messe.

Cependant pour satisfaire à ~~Messe en-~~  
~~tendue sang~~  
ce précepte & à cette dévotion, ~~sortir des~~  
~~dans un tems où on doit redou-~~  
~~maisons.~~  
bler de ferveur & de zèle pour la Religion, il sera notifié à tout le monde, que tous les jours, à telle heure, dans une telle Eglise & dans chaque quartier sera dite une Messe, pendant laquelle une Cloche capable d'être

oüie par tout le quartier, indiquera par certains coups les differens & principaux endroits de la Messe, afin que ceux qui sont enfermez auprès des malades, s'unissans au Prêtre, l'entendent au moins par la foy & en vertu de la Communion des Saints.

*Raison de ces détails.* Tous ces détails que je prends la liberté de vous communiquer, Monsieur, ne feront, s'il vous plaît, que des échantillons ou comme des points de vuë, des pratiques & observances qu'on peut substituer à la place des Infirmeries publiques & de toutes les marques de deuil ou signes affligeans, par lesquels on jette la consternation dans les Villes affligées de peste, d'où encore on aura grand soin de bannir les noms odieux de *corbeaux*, de *desinfecteurs*, & semblables titres lugubres, dont la mention même doit être abolie

pour ne laisser dans les esprits des habitans aucune trace ou idée de gens qui n'attendent que leurs morts, ou qui s'en repaissent. En tout cela, vous suivez toujours sans doute, Monsieur, le dessein que j'ai l'honneur de vous proposer, qui est de raffermir les esprits & calmer les imaginations qu'on a troublez jusqu'à présent, sans règle, sans distinction & sans mesure; car autant qu'il a été publié à la face du genre humain, que la peste est un mal incurable, alencontre duquel il n'y a, dit-on, d'autres remèdes que la fuite, autant pour rechauffer les courages & rétablir la confiance, on assurera publiquement qu'avec de l'ordre, du sang froid, & de la discipline, on peut & l'on doit Comment on guérit la peste. tenir bonne contenance contre la peste, qui guérira étant bien traitée, & perdra de sa force,

autant que les esprits repren-  
dront de courage , & se persuad-  
eront que cette bête formida-  
ble n'est point l'*Hydre* invin-  
cible.

Comment  
conserver  
les femmes  
grosses.

Permettez-moi encore, Monsieur , une observation ; elle est singuliere , nouvelle & intéressante, dont la conséquence d'ailleurs est sensible & à la portée de tout le monde. Vous savez, Monsieur , par tous les monumens historiques qui nous restent de la peste , combien elle est dangereuse & mortelle aux femmes grosses & aux accouchées , en qui les suites des couches sont sujettes à d'étranges inconveniens qui en enlèvent bon nombre. Ce seroit donc encore une maniere de diminuer la mortalité ou d'enlever bien des proies à la peste si l'on pouvoit prémunir les femmes a l'encontre de ce malheur. Mais quel

inconvenient y auroit-il, Monsieur, que par de sages conseils on retardât ou interrompît les mariages dans les lieux qui sont menacez de la peste. Resteroit à préserver les femmes déjà mariées ; mais un tems si affligeant ne seroit-il point une occasion permise de rappeller le souvenir de l'ancien usage de la continence, établi autrefois dans les tems de penitence, de jeûnes & d'afflictions publiques.

En fut-il une plus désolante que la peste, & qui demanda plus de jeûnes, de prières & d'observances de pénitence qu'un Prince gentil, mais affligé, poussa autrefois jusqu'à faire jeûner les bêtes. Ce seroit à la prudence des Pasteurs & à la discréption des Ecclesiastiques à placer ces avis, d'où résulteroit un double avantage, parce que la piété unie aux soins de la sagesse humaine

Le Roy de  
NIDIVE  
Joan. ch. 3.  
v. 6  
Avis sur les  
mariages.

ne, donneroit force & succès à toutes les autres précautions & épargneroit dans les femmes une partie considérable du genre humain.

En voici encore une, Monsieur, & ce sera la dernière, parce qu'enfin il ne faut point abuser des bontez que vous avez de m'entendre : Celle-ci regarde les enfans à la mammelle, qui sont cruellement menacés en suçant le lait de mères faisies de fraïeur ou de peste. Pour obvier à cet accident, il faut à l'approche & en tems de peste sevrer les enfans le plutôt qu'il sera possible. On sait les dangers qu'auroit cette pratique pour ces petites creatures en tout autre tems que celui de la peste ; mais la raison d'un lait presque maléficié, comme celui qu'on fait dans ce tems de tribulation & de fraïeur, l'emporte sur toute considéra-

Comment  
préserver  
les enfans.

consideration. Ce ne sont cependant que des réflexions que j'ai l'honneur de faire sur vos questions, Monsieur, mais auxquelles vous ne donnerez de créance qu'autant que vôtre sagesse & vôtre équité le trouveront à propos. Faites moi l'honneur, Monsieur, quelque jugement que vous en portiez, de croire que rien ne m'éloignera jamais des sentimens de respect & de la plus véritable estime avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Vôtre tres-humble & tres-obéissant serviteur

À Paris, ce 15. Noembre 1721.

A a



PROBLÈME  
SUR  
LA PESTE.

D'oùte si la  
peste est  
vraiment  
incurable.

**V**os questions, MONSIEUR, ont fait naître celle-ci. Seroit-il donc bien-vrai que la peste fut si formidable ? N'a-t-on point pour elle plus de déférence qu'elle n'en mérite ? Ne sont-ce point enfin des égards prodiguez ou mal entendus que ceux qu'a pour elle la Médecine, par les titres de respect qu'elle lui auroit accordéz comme à sa souveraine, à qui elle feroit honneur, même de ses caprices, comme si elle aimoit à relever & flatter sa puissance, pour s'en épar-

gner les ressentimens ; car si  
l'on en croit l'idée flatueuse dont  
on l'honore , sa nature est un  
mystere , ses causes un abysme ,  
ses effets des prodiges ; tout y  
est profond , tout y est incom-  
préhensible , & elle n'a presque  
rien qui ne tienne du *divin* ,  
qu'*Hippocrate* attribuoit aux  
choses difficiles & relevées. Cer-  
tainement c'est un peu surfaire  
des effets naturels , tels que sont  
ceux de la peste; delà cependant  
se font formées des idées exage-  
rées , des notions forcées , de ve-  
ritables phantômes , qui faisant  
illusion à l'esprit , l'ont détourné  
de la vérité ; car ce sont des pré-  
jugez pris de longue main qui le  
préviennent d'abord , le saisif-  
fent , puis l'engagent dans des  
jugemens faux en eux-mêmes ,  
incertains dans la pratique &  
dangereux par tout ; & alors  
comme dans des lointains où les

Par quels  
préjugez la  
peste a pa-  
ru incurab-  
le.

Comment  
se perdent  
les idées na-  
turelles.

A a ij

éurelles des  
choses.

objets trop reculez se perdent ,  
ou ne se laissent plus qu'appeler  
cevoir obscurément ; les choses  
se representent défigurées &  
alors mises hors de leur point  
de veue naturel , elles sortent de  
l'ordre qu'elles ont dans la na-  
ture.

Applica-  
tion à la  
deste de la  
corruption  
des idées.

C'est ce qui est arrivé à la peste , toujours & par tout elle s'est  
montrée cruelle , bizarre , pré-  
cipitée d'ailleurs dans les maux  
qu'elle faisoit , sans donner le  
tems à l'esprit effraïé d'en dé-  
mêler les veritables causes , alors  
la crainte fondée sur l'habitude  
de ne voir que des astres , pre-  
nant la place du jugement ou de  
la réflexion , & la conviction cel-  
le de la connoissance , on n'a été  
occupé que du malin pouvoir  
de cette maladie , supérieur , a-t-  
on crû , aux forces ordinaires de  
la nature . De là s'est formée une  
idée , qui autant qu'aucune au-

*Problème sur la Peste.* 285  
tre, a contribué à faire prendre  
le change sur le fond de cette  
maladie, & sur la maniere de la  
traiter; on a compris qu'il fal-  
loit opposer une force excessive  
à une puissance si dominante,  
& que la peste n'étant que quel-  
que chose de souverainement  
puissant, il falloit la combattre  
par quelque chose d'excessif. Or  
la Medecine ne croïant rien  
dans nos corps au dessus des es-  
prits ou de la chaleur naturel-  
les, elle s'est laissé persuader que  
cette force étoit celle de la pef-  
te; & delà est venuë la confian-  
ce aveugle qu'on a accordée aux  
cordiaux, auxquels on n'a point  
craint de donner trop de crédit  
ou trop de force, parce qu'on  
n'a point craint d'en opposer une  
trop puissante, alencontre d'une  
puissance aussi impérieuse que  
celle de la peste. Ainsi on a ju-  
gé la peste hors de l'ordre na-  
tural, & cependant de la nécessité

Erreut sur  
l'idée de la  
peste.

Raison pré-  
cédue de  
la nécessité

286 *Problème sur la Peste.*  
turel, différente de toutes les autres maladies, au dessus de la nature elle-même, & sans plus la comprendre parmi les maux ordinaires ; ce n'ont plus été des indications communes qu'on se propose de suivre, l'idée du sublime est entrée en Medecine, elle s'est donc mise au dessus des veuës communes ou des remèdes ordinaires ; & montée au dessus d'elle-même, elle s'est formée le dessein d'une voie de guérir singulière & merveilleuse ; c'est celle des *specifiques*, des *antidotes*, & des *préservatifs* auxquels elle s'est livrée, avec d'autant plus de confiance, que ces remèdes ayant la réputation & les titres de *fortifiants*, de *balsamiques* & de *cordiaux*, ils lui ont paru plus propres à combattre la peste qui attaque particulièrement les forces. Mais tant de flatteuses promesses ont été démen-

*Problème sur la Peste.* 287  
ties par l'usage de ces fastueuses  
drogues, parce qu'en les donnant  
la nature a été méconnue ou  
négligé, elle cependant qui ré-  
git les opérations des remèdes,  
& en guide les succès.

*Illusion des  
cordiaux.*

On n'a point laissé de con-  
clure que la peste étoit au des-  
fus de tous les remèdes, puis-  
qu'elle ne cedoit point à ce que  
la Médecine a de plus pompeux  
en ce genre. Mais cette conse-  
quence est autant douteuse,  
qu'elle est injuste, si ces reme-  
des merveilleux supposent com-  
me ils font à la peste une natu-  
re d'emprunt, parce qu'elle ne  
la tient que du préjugé & de l'o-  
pinion qui en font un être sur-  
naturel, *astral*, céleste même &  
divin; car alors ces remèdes tout  
merveilleux qu'ils sont, atta-  
quant dans cette maladie une  
cause qu'elle n'a point, ne ser-  
viroit jamais à prouver la supe-

288 *Problème sur la Peste.*

Raison de  
ce problè-  
me.

riorité de sa puissance au dessus de la Medecine , qui n'a point combattu sa véritable cause. C'est donc un problème à résoudre si la peste est incurable, tant qu'on n'aura pas commencé à la traiter par des remedes convenables à sa nature , & qu'il est évident au contraire qu'on ne lui en a opposé que de ceux qui attaquent en elle une cause qui n'est pas la sienne. C'est-là cependant ce qui est arrivé au traitement de la peste ; on en a fait une maladie d'un ordre singulier, different même de celui des maladies ordinaires ; on lui a destiné des remedes suivant cette idée, la peste n'a point guéri. A quoi s'en prendre ? A l'insuffisance des remedes , ou à leur incomptence ?

Car un triple concert est requis pour la guérison d'une maladie , & ce concert est celui du remede ,

remede, avec les veuës de la na-  
ture, connuës & suivies par le  
Medecin; un remede donc avec  
ces conditions qui ne guérira  
point, deviendra une preuve  
d'insuffisance dans la Medecine  
& de superiorité dans la mala-  
die, parce que la guérison ne  
réussissant que par la destruc-  
tion de la cause, la maladie est  
insurmontable, quand sa vraie cause, regulierement attaquée,  
ne cede point aux veuës d'un Medecin éclairé de celles de la nature. Quand  
doit dire  
qu'une  
maladie est  
curable.  
Après cela, si l'on obser-  
ve que l'aveu est public, par le-  
quel on convient nettement que  
la cause de la peste est incon-  
nuë, que sa nature est au dessus  
des loix ordinaires; que c'est un  
venin indéfini & une malignité  
incompréhensible, contre la-  
quelle on dirige de puissants re-  
medes, connus par cela seul,  
qu'ils sont destinez à quelque

B b

290 *Problème sur la Peste.*

chose d'au-dessus de la nature ,  
le problème est décidé , car la  
guérison ne s'ensuivant point ,  
c'est moins une preuve que le  
mal est incurable , ou que le re-  
mede est insuffisant qu'une con-  
viction que le remede est incom-  
petent ou mal assorti , parce qu'il  
n'est pas concerté avec la vraie  
cause du mal , mais avec une au-  
tre qu'il y suppose , qu'il ne s'ac-  
corde pas enfin avec les veuës  
de la nature , laquelle n'est ni  
suivie , ni consultée , mais au con-  
traire , supposée assujettie à un  
venin secret , qui , dit-on , la do-  
mine , & qui tout seul doit oc-  
cuper l'attention du Medecin.

Mais à tout le moins , est - ce  
une cause à revoir , & à ne plus  
juger qu'après qu'on aura em-  
ployé des remedes assortis à la  
vraie cause de la peste , suivant  
les regles de l'observation prise  
d'un usage journalier , ou em-

pruntée de celui des anciens Maîtres. Pour cela il faut remettre les choses en état & dans leur ordre, s'humanisant dans la recherche de la cause de la peste, comme en celle de toutes les autres maladies qu'on prendra par consequent non dans des idées *métaphysiques* & *spiritualisées*, ni dans le sein des autres, ni dans le mystère d'un venin occulte, mais qui sera tirée de l'indisposition *physique*, de l'alteration ou du changement de *modes*, d'arrangement, de *ton*, de mouvement, de direction & de puissance dans les parties qui nous environnent ou nous composent, c'est-à-dire, dans les causes ou les forces qui nous font vivre. En un mot, on regardera

Idée de la  
véritable  
cause de la  
peste.

la peste comme une maladie naturelle, du genre de toutes les autres, dans laquelle se trouvent comme dans celles-ci, les mê-

B b ij

Nouvel  
examen de  
la peste.

mes indispositions dans les *solides* & dans les *fluides*, sinon qu'elles sont plus excedées, plus développées, plus générales, outrées même dans la peste, où le vice des *fluides* est plus *exalté*, & celui des *solides* plus univer-

Elle est du genre des autres maladies. sel. Mais dans quelqu'excès que se trouvent ces vices, ils sont dans l'ordre naturel, & ne font pas une maladie de different ordre ou d'une nouvelle espece, laquelle oblige un Medecin à se guinder au dessus des veuës ordinaires, ou à sortir des loix constantes de la Medecine, & des justes loix des *indications*.

On doit la traiter comme elles.

Mais ce sera, dira-t-on, traiter la peste comme les autres maladies; pardonnez - le moi, Monsieur, je pense qu'on devroit le faire ainsi, & toute extraordinaire que paroîtra peut-être cette pensée, je me sens autorisé à y entrer par l'affreux

carnage que fait la peste, depuis qu'ennoblie par de sublimes idées, sous lesquelles on nous l'a donnée, elle méprise si fort les fastueux remèdes dont la Médecine l'honore ; de sorte que ce sera toujours pour moi un *problème* ; sçavoir si la peste devra passer pour incurable, tant qu'elle ne sera point assujettie aux règles & aux loix de la médecine ordinaire, qui reprimeroient certainement ses fureurs & rabbattroient ses excès.

Au reste, je pense comme vous, Monsieur, qu'on doit de singuliers égards pour la *malignité*, ce fatal nom d'ailleurs qui a donné prétexte ou fondement à tant d'illusions en médecine ; mais sans m'étonner de l'expression, je ne m'occupe que de la chose signifiée. *Malignité* n'est pas une bête féroce, comme on l'a dit de la peste, un monstre

Bb iij

hideux, devant lequel on ne s'assasse que fuir, comme on fait à l'approche de cette maladie; c'est une maniere d'exprimer quelque chose de pervers, de cruel & de traître; puis appliquant ces

**Ezards**  
qu'on doit avoir pour la malignité. En quoi elle consiste

notions aux *symptômes* de la peste, elles nous avertissent qu'ils sont d'autant plus mauvais que les dangers qu'ils cachent sont presque certains, & que les biens qu'ils montrent sont simulez; ainsi sans jamais oser se fier à ceux-ci, on ne doit jamais cesser de craindre ceux-là. Mais quelque défiance que prenne un Medecin de ces symptômes, ils ont des noms, & ces noms sont les mêmes que ceux de pareils symptômes en d'autres maladies, où ces noms ont des notions connues qui servent de guides. Pourquoi donc ne le ferroient-elles pas dans la peste? Tant de graves accidens réunis

**Analogie  
des malades.**

' *Problème sur la Peste.* 293  
dans la peste, sont répandus dans toutes les maladies, dans lesquels est comme en petit tout le mal qui est en grand dans la peste; ce sont par tout des *dépôts*, des *abcès*, des *gangrènes*, ou des engagemens mortels que le sang ou la *lymphe* prend dans le *cerveau*, les nerfs ou les *viscères*; pourquoi donc changer de vîtes ou d'indications? Ces engagemens ou ces dépôts malheureux ne different d'avec eux-mêmes dans les autres maladies que parce qu'ils se font tout d'abord dans la peste, dans laquelle le mal fait plus de progrès en peu d'heures, qu'en d'autres maladies en beaucoup de jours; & en cela consiste la perversité de ces *symptômes* ou leur *malignité*; mais ne seroit-ce pas qu'on iroit plus lentement au remede, que le mal ne va à ses fins? Le mal, On fait les remèdes à la peste  
dit-on, est plutôt consommé

B b iiij

296 *Problème sur la Peste.*

trop lente-  
ment.

qu'apperçù, pourquoi donc ne le point prévoir dans sa naissance & l'égorger dans le berceau ? Mais, ajoute-t-on, il vient à l'improviste & sans règles, pourquoi ne lui en point donner ? Fut-il jamais sage de se mettre hors de garde alencontre d'un furieux qui attaque, sans garder ni règles ni mesures ? C'est la situation de la medecine d'aujourd'hui avec la peste ; elle sort de toutes les démarches & des règles de la nature, pour accabler inopinément un malade, & le Medecin sort des loix de l'art qui doit réprimer ces désordres, dès sorte qu'autant que la maladie s'échappe aux soins de la nature & s'écarte de ses vœus, autant le Medecin s'éloigne des règles par lesquelles il pourroit redresser ces écarts.

La peste  
n'est point  
électrique Après de pareils mécomptes arrivez dans le traitement de la

peste, est-il bien certain que ce <sup>ment inc-</sup>  
soit par superiorité de mal, qu'el- <sup>table.</sup>  
le ait aquis le titre d'invincible  
& d'incurable? Ne demeure-t-il  
pas au contraire fort *probléma-*  
*tique*, qu'elle tire sa force au  
dessus des remedes, moins de la  
foibleſſe ou de l'impuissance; que  
de la méprisē de la medecine?  
Le mal ne sera pourtant pas sans  
ressource, il faut permettre à la  
medecine de revendiquer ses  
droits, en rentrant dans l'obſer-  
vance de ses loix & de sa dis-  
cipline, & que sans plus de com-  
plaisance pour une inconſtituē,  
telle qu'elle a crû la peste jus-  
qu'à présent, elle l'assujettisse à  
ses loix & la soumette à sa con-  
duite. Pour réussir dans cette  
reforme, elle se souviendra que  
la peste dans tous les symptômes  
les plus désolans qui l'accompa-  
gnent, n'en a aucun qui lui  
soient singulierement propres,

qui ne se voient dans les maladies ordinaires, au moins parce qu'ils ont de plus essentiel ; ainsi ces *bubons*, ces *charbons*, ces *exanthèmes*, tous ces accidens formidables ne sont essentiellement que des sortes d'inflammations. Or il se rencontre tous les jours dans les grandes maladies des inflammations en des degrés même fort considérables, à la vue desquels on n'a point coutume de s'effaroucher au point de perdre la tramontane, sans

Les accidens des grandes maladies sont essentiellement les mêmes. sçavoir que faire, & encore moins en faisant comme dans la peste, les remèdes propres à consommer l'inflammation ou à la porter à son comble.

Exemples. Les *pustules* d'une *petite varole*, outrément *confluentes*, fusent-elles noires, séches & *charbonneuses* ; que des *abcès* même *gangreneux* ou *caustiques*, jusqu'à carier les os, se mettent

de compagnie ou leur succé-  
dent, un Medecin connoisseur  
n'y emploiera point le soufre  
& le feu par le moyen des *cor-  
diaux* brûlans ou des *sudorifi-  
ques* outrez, l'usage lui a appris  
à calmer, à adoucir, à tempérer  
à saigner même, & par ces arti-  
fices habilement maniez, il par-  
vient à ramener ces *pustules* vers  
la suppuration, si mieux n'aime  
la nature en enlever les sucs ou  
par la salivation dans les adultes,  
ou par les cours de ventre dans  
les enfans.

Mais quoi, dira-t-on, rafraî-  
chir, tempérer, délaïer dans la  
peste ! saigner même si ces pre-  
miers remèdes ne suffissoient pas  
à l'encontre d'accidens graves,  
promts & dangereux ! N'est ce <sup>Rafraîchir</sup>  
point avilir la medecine, la <sup>& saigner</sup> <sub>dans la peste</sub>  
baisser à des notions grossières & <sub>te.</sub>  
la confondre avec le peuple des  
opinions ? Mais si ces manières

300 *Problème sur la Peste.*  
triviales & vulgaires sont d'un  
goût simple de la nature, & si  
avec de si simples moyens la me-  
decine venoit à bout de faire, ce  
qui a été impossible jusqu'à pre-  
sent aux plus grands *Arcanes*, &  
aux plus merveilleux antidotes,  
croiroit on lieu de se repentir que  
la medecine rendue moins fas-  
tueuse dans ses projets, fut de-  
venuë plus heureuse dans ses en-  
treprises, & plus glorieuse dans  
ses succès contre la peste? la-  
quelle seroit démasquée en se-  
montrant-t-elle qu'elle est, veri-  
tablement guérissable; après  
quoi tout doute seroit ôté, tou-  
te difficulté levée, le problème  
enfin se trouveroit résolu.

Permettez - moi, Monsieur,  
de finir ces réflexions par celle-  
ci, du celebre Monsieur *Mead*,  
dans l'excellente Dissertation  
qu'il vient de publier sur la Con-  
*Dissertatio* tagion: *Licet à disciplinā ante*

Problème sur la Peste. 301  
*apud nos & vulgo apud exterros de pestifera  
recepta longè recedant ( quæ hic <sup>contagionis</sup>  
traduntur) haud tamen dubito <sup>naturæ &</sup>  
quin ad rationem proximè ac-  
cedere reperiāntur.*

J'ai l'honneur de vous réite-  
rer mon respect avec lequel je  
suis :

Dans la  
Lettre De-  
dicatoire.

MONSIEUR,,

Vôtre très-humble & très  
obéissant serviteur \* \* \*

## T A B L E



## T A B L E DES MATIERES.

A.

<b>A</b> BSORBANTS ,	page 109
<i>Acides</i> dans la peste ,	108
mêlez avec les narcotiques & les sudorifiques ,	135. 177
<i>Air</i> , son correctif ,	21
contagieux , & comment ,	74
sa nature ,	77
comment vitié dans la peste ,	81
transporté ,	233
d'Hôpital pernicieux ,	259
<i>Amulette</i> ,	56
<i>Anodins</i> ,	110
mêlez avec les acides ,	111. 177
<i>Assoupiissements</i> ,	161
<i>Atmosphère</i> , propre & commune ,	
	131. 231

## DES MATIERES.

### B.

<b>B</b> ARRAQUES, leurs dangers,	256
Loix informes & plaintes là-déf- fus,	248. & suiv.
Mauvaise justification,	258
<i>Boüillons</i> , tels ils doivent être dans la peste,	108
<i>Bubons</i> ,	84. 147
Critiques,	147
Maniere de les traiter,	150. 154

### C.

<b>C</b> ASCARILLE, sorte de quin- quina préférable dans la peste,	
<i>Charbons</i> ,	190
Critiques,	147
Maniere de les traiter,	150. 156
<i>M. Chicoyneau</i> , sa nouvelle Lettre sur la non-contagion,	211
en quoi elle peche,	212. & suiv.
sa mauvaise étiologie de la conta- gion,	218
omission qu'il commet,	219
ses contrarietez,	221
ses mauvais prétextes,	225

# T A B L E

réponse à ses objections ,	226
<i>Coëtion ,</i>	127
<i>Contagion , s'il en est ?</i>	3
, elle est réelle ,	10. 230. 73. 78
elle se communique , & comment ,	11
fa nature ,	12. 20
ses effets ,	14
dans l'air ,	21
dans les personnes ,	22
elle fait le caractère de la peste ,	67
multipliée par la faute du Medecin ,	265
inévitable , & pourquoi ,	233
avantages de croire à la contagion ,	220
raisons qui la prouvent , nouvel expédient pour en préserver ,	263.
• <i>&amp; suiv.</i>	
<i>Cours-de-ventre ,</i>	122. 162. 180
<i>Crisés ,</i>	127
fausses ,	144. 146

## D.

<b>D</b> ELIRE ,	261
<i>Dépôis ,</i>	146
<i>Dissenteries ,</i>	162

## EMETIQUES

## DES MATIERES.

E.

**E**METIQUES, 115  
incertains, nausées, 124. 127

F.

**F**IEVRE, ce que c'est, 126  
*Fluides*, moins en fautes que les solides, 174  
*Foibleffe*, ses causes, 98  
*Fraîeur*, 17  
Moyen de s'en garantir, 244

H.

**H**ABIT, en changer souvent, 58  
*Hamorrhagie*, 162

I.

**I**NCURABLE, quand une maladie l'est, 289  
*Infirmeries publiques*, 47  
utiles, 264  
dangereuses, 237. 241. 255  
forcées, mal justifiées, 258  
s'il faut y aller à jeun, 58  
*Intentions du Medecin*, 172

Cc

# T A B L E

## L.

<b>L</b> AVEMENT,	129
<i>Legumes</i> , s'ils conviennent;	30
quelles ils doivent être,	31
<i>Linge</i> , en changer souvent,	58

## M.

<b>M</b> AISSONS, ne doivent point être fermées, 55. 244. 260	
<i>Malades</i> , traitez chez eux,	274
s'il faut les aller voir à jeun,	58
<i>Maladies</i> non-humorales,	119
<i>Malignité</i> , sa nature, égards qu'on lui doit,	294
<i>Mariage</i> , avis en tems de peste,	279
<i>Medecine</i> , goût en Medecine acquis par l'usage,	206
analogisme en Medecine,	294
ancienne Medecine,	242. 294
<i>Methode</i> , de deux sortes,	202
On peut la trouver sans avoir vu de peste,	205
celle des anciens,	240

## N.

<b>N</b> ARCOTIQUES,	131
----------------------	-----

## DES MATIERES

<i>Nature</i> , ses routes,	181
<i>Nausées</i> ,	124
<i>Nitre</i> ,	109
<i>Notions</i> communes avoiiées de tout le monde,	167

## O.

<b>O</b> PIUM, s'il seroit un préserva- tif,	37
proposé comme tel,	38. 42
analogue avec les causes des mala- dies,	41
sa nature,	37
il donne du courage,	39. 46
maniere de le donner,	43
dans les aliments,	<i>ibid.</i>
plusieurs fois dans le jour,	44
seul ou mêlé,	45
avec les acides,	<i>ibid.</i>
sel sedatif,	<i>ibid.</i>
liquide,	46

p.

## P ASSIONS de l'ame à réprimer,

<b>P</b> AUVRES, principalement attaquez,	32
Loix informes à ce sujet,	246
Ceij	248

## T A B L E

expédient pour les préserver ,	266
aux frais publics ,	267
fonds pour cela ,	<i>ibid.</i>
avantage de ce nouvel expédient ,	
	270. 273
<i>Peste</i> , sa nature ,	6. 59. 118. 80
son origine ,	62
sa qualité ,	64. 80
son existence ,	62
maniere de s'en préserver ,	17
on connoît sa cause sans les systê- mes ,	<i>olden.</i> 65
sa cure malheureuse , & pourquoi	87
préjugez sur la peste ,	89
maniere de la traiter ,	90. 93. 277
elle est un esprit ,	120
si c'est une fièvre ,	125
s'il est une méthode de la guérir ,	
	164
Moïen de trouver cette méthode ,	
	165
cette méthode est double ,	202
on peut trouver cette méthode sans avoir vu la peste ,	203
idée de la peste , la même partout ,	
	169
disposition à la peste ,	261. 265
si les pestes d'aujourd'hui sont plus malignes ,	238

## DES MATIERES.

ancienne maniere de traiter la peste ,	240
doute si elle est incurable ,	282
préjugez & erreurs là-dessus ,	285
nouvel examen nécessaire ,	291
véritable idée de la peste ,	<i>ibid.</i>
elle est du genre des autres maladies ,	292. 298
on doit la traiter comme elles ,	292
on fait les remedes trop lentement à la peste ,	295
la peste n'est point essentiellement incurable ,	297
<i>Pestiferez</i> , s'ils doivent porter quelque marque ,	252
<i>Purgatif</i> ,	9. 24. 26. 33. 47. 49
	51. & suiv.
pourquoi on en a point trouvé ,	
conjecture pour le trouver ,	35
quel il doit être ,	36. 266. & suiv.
pour les gens aisez ,	271
pour les femmes grosses ,	278
pour les enfans ,	280
détails & leurs raisons ,	276
<i>Problème sur la peste</i> ,	282
<i>Provision</i> , ou magazin public ,	173
<i>Purgation</i> ,	34. 115
suspecte ,	117. 128
nullement indiquée ,	123. 191

Cc iij

# T A B L E

## Q.

**Q**UINQUINA dans la peste, 113  
forte de quinquina qui y convient  
le mieux, 190  
maniere de le donner, 114. 140  
avec la theriaque, 114. 190. 200

## R.

**R**AFRAICHISSEMENT dans la  
peste, 132. 299  
*Régime* dans la peste, 28. 159. & suiv.  
*Remedes*, raison de leur peu de succès  
contre la peste, 87. 183  
hardiesse à les donner, 94  
autres remedes que la saignée,  
107. 177  
remedes chauds, leur utilité, 131  
remedes pour les charbons, 158  
*Rhasés*, sa grande expérience, son au-  
torité en Medecine. 209

## S.

**S**AIGNE'E, 33. 299  
pourquoi elle réussit peu, 95  
condition pour la faire réussir, 97

## DES MATIERES.

sa nécessité ,	103
nonobstant sa foibleſſe ,	104
ample , & pourquoi ,	105
endroit d'où il la faut faire ,	106
son effet ,	173
de l'artere ,	107
tems de la faire ,	142
saignée , quand indiquée ,	175
ce qui en détruit le bon effet ,	185
diligence à la faire ,	176
ses avantages ,	189
sa justification ,	188
<b>Sang ,</b> sa partie rouge intereffée ſin- gulierement dans la peste ,	69
sa partie blanche , comment visitée ,	
	84
sa circulation dans les arteres lym- phatiques ,	ibid.
dans les capillaires ,	101
niveau de la circulation ,	174
état du sang dans la peste ,	172
sa coëne ,	85
<b>Sel</b> ſedatif , ſon usage dans la peste ,	
	192
<b>Soif ,</b>	163
<b>Specifique</b> contre la peste , ſ'il en eſt ?	
	235
<b>Sudorifiques</b> , maniere de les donner ,	
	95. 129. 134. 142

## T A B L E

mêlez avec les acides,	135
leurs doses,	136. 197
correctif,	139. 199
leur vertu,	173
mal placé,	145
quand indiquez,	175. 192
moien de les rendre utiles,	193
raisons de leurs dangers,	194
observation là-dessus,	<i>ibid.</i>
choix des sudorifiques,	196
erreur sur les sudorifiques & cor- diiaux,	286
<i>Suppuratifs</i> mal entendus,	153
<i>Sympâmes</i> de la peste,	152. 160
trompeurs, & pourquoi,	170
<i>Systèmes</i> , à quoi ils sont bons,	7
non nécessaires pour comprendre la peste,	65
Quels tolerables en Medecine,	72

### T.

T A B A C préserve de la peste,	40
Thériaque, son usage,	141

### V.

V ESSICATOIRES,	200
Unanimité des Medecins sur la peste,	169

*Fin de la Table.*

*Approbation du Censeur Royal.*

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit qui a pour titre, *Traité de la Peste, &c. par un Médecin de la Faculté de Paris*, & je l'ai trouvé plein de réflexions sensées, qui le rendront très-utile au Public. Fait à Paris ce 13. Decembre 1721.

Signé, BURETTE.

*PRIVILEGE DU ROY.*

LOUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre: A nos amez & feaux conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartient, Salut: Notre bien aimé GUILLAUME CAVELIER, fils, Libraire à Paris, Nous ayant fait supplier de lui accorder nos Lettres de Permission pour l'impression d'un Livre qui a pour titre: *Traité de la Peste*, Nous avons permis & permettons par ces Présentes, audit Cavelier fils, de faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, caractère, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre

Royaume , pendant le tems de trois années  
consecutives , à compter du jour de la date  
desdites Présentes : faisons défenses à tous  
Libraires, Imprimeurs & autres personnes  
de quelque qualité & condition qu'elles  
soient , d'en introduire d'impression étran-  
gere dans aucun lieu de notre obéissance ;  
à la charge que ces Présentes seront en-  
registrees tout au long sur le Registre de la  
Communauté des Libraires & Imprimeurs  
de Paris , & ce dans trois mois de la date  
d'icelles ; que l'impression de ce Livre sera  
faite dans notre Royaume & non ailleurs ,  
en bon papier & beaux caractères , confor-  
mément aux Reglemens de la Librairie ; &  
qu'avant que de l'exposer en vente , le ma-  
nuscrit ou imprimé qui aura servi de co-  
pie à l'impression dudit Livre , sera remis  
dans le même état où l'Approbation y aura  
été données , ès mains de notre très cher  
& féal Chevalier , Chancelier de France le  
sieur Dagueffau ; & qu'il en sera ensuite  
remis deux Exemplaires dans notre Biblio-  
thèque Publique , un dans celle de notre  
Château du Louvre , & un dans celle de nôtre  
très cher & féal Chevalier , Chancelier  
de France le sieur Dagueffau ; le tout à  
peine de nullité des Présentes : Du conte-  
nu desquelles vous mandons & enjoignons  
de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cau-  
se , p'einement & paisiblement , sans souf-  
frir qu'il leur soit fait aucun trouble ou  
empêchement : Voulons qu'à la copie des-  
dites Présentes qui sera imprimée tout au  
long au commencement ou à la fin dudit  
Livre , foy soit ajoutée comme à l'Origi-

mal: Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles, tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clamour de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le vingt-neuvième jour du mois de Decembre, l'an de grace 1721. & de notre Regne le septième. Par le Roy en son Conseil. CARPOT.

Registré sur le Registre V. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 40. n° 42. conformément aux Reglements, & notamment à l'Arrêt du Conseil du 13. Aoust 1703. A Paris, ce 7. Janvier 1722.

DE LAULNE, Syndic



